

THÉÂTRE

DE MESSIEURS

DE PIIS ET BARRÉ.

TOME SECOND.

TOME SECOND.

A LONDRES.

M. DCC. LXXV.

241 a 28

THE A T R E

DE MESSIEURS

DE FINIS
ARRÊ.
GR. III
BR. MUR

TOME SECOND.

THÉÂTRE

DE

M. DE PIIIS,

ÉCUYER, SECRÉTAIRE INTERPRETE DE
MONSIEUR COMTE D'ARTOIS;

ET

DE M. BARRÉ,

AVOCAT EN PARLEMENT;

CONTENANT les Opéra-Comiques en
Vaudevilles, et autres Pièces qu'ils
ont composées en société, pour le
Théâtre Italien, depuis 1780 jusqu'en
1783.

TOME SECOND.



A LONDRES.

M. DCC. LXXXV.

T A B L E

Des Pièces contenues dans le second et
dernier Volume.

LE PRINTEMPS , Divertissement.

LES DEUX PORTEURS DE CHAISE , Co-
médie-Parade.

LES AMOURS D'ÉTÉ , Divertissement.

LE GATEAU A DEUX FEVES , Divertisse-
ment.

LE MARIAGE EN EXTREMIS , Comédie.

L'OISEAU PERDU ET RETROUVÉ , ou LA

COUPE DES FOINS , Opéra-Comique.

LES VOYAGES DE ROSINE , Opéra-Co-
mique.

LES QUATRE COINS , Opéra-Comique.



A L O N D R E S

M. DCC. LXXXV.

LE
PRINTEMPS,
DIVERTISSEMENT PASTORAL,

En un Acte et en Vaudevilles ;

*Représenté , pour la première fois , à Marly ,
devant LEURS MAJESTÉS , le Samedi 19
Mai 1781 ; et à Paris , le Mardi 22 du
même mois , par les Comédiens Italiens Or-
dinares du Roi.*

Tome II.

A

PERSONNAGES.

Le Pere LA PIPE, Soldat Invalide et Oncle
de Suzette et de Lisette.

ALAIN.

LUCAS.

Le Pere SERPETTE, Jardinier.

LISETTE.

SUZETTE.

PAYSANS et PAYSANNES.

NICAISE.

LUBIN.

COLAS.

BLAISE.

COLIN.

COLETTE.

FANCHETTE.

FINETTE.

BABET.

CATAU.



*Le Théâtre représente , sur la droite , l'extré-
mité d'un bois ; sur la gauche , le jardin du
Pere Serpette , environné d'une haie , et
dans le fond , un apperçu de plaines.*

LE
PRINTEMPS,

DIVERTISSEMENT PASTORAL:

SCENE PREMIERE.

TOUTES LES FILLES DU VILLAGE
*occupées à cueillir des violettes et à s'en faire des
bouquets.*

COLETTE.

AIR: *J'ai perdu mon âne.*

ICI sur l'herbette
Queu douceur secrette
D'attendre à-la-fois nos Amans ,
D'foulai la rosé' du Printems ,
Et d'cueillir la violette ! *bis.*

FANCHETTE.

L'Dieu d'Amour qui guette
Chaque Bergerette ,
Pour la consolai des frimats ,
Fait naître avant tout sous ses pas
La modeste violette. *bis.*

FINETTE.

Mais c'est pur' sornette
Qu'une grand' Dam' projette

A ij

Le Printems ,

De prendre sa part du Printems ;
 Quand all' se leve , i n'est plus tems
 D'ramassai la violette.

bis.

C A T A U.

Si cette fleurette
 Aime la retraite ,
 Son odeur la trahit l'matin ,
 Et c'est alors qu'on est certain
 De surprend' la violette.

bis.

B A B E T.

Queuqu' fois not' coll'rette
 L'i offre eun' cachette ;
 Mais v'là t'i pas qu'nos amoureux
 De nouviau jusque dans ces lieux
 Déterront la violette !

bis.

C O L E T T E.

AIR : *Au mois de Mai tout rajeunit , (de M. Laujon.)*

Quand la saison
 Sur le gazon
 Rassemble ici les fillettes ,
 Lise et Suzon
 A la maison
 D'vroient-ell' restai seulettes ?

F A N C H E T T E.

Lise a chassé de la bonn' sorte
 Alain cheux elle renfermé.

B A B E T.

Suzon a renversé le mai
 Qu'Lucas avoit mis d'avant sa porte.

Divertissement.

3

TOUTES ENSEMBLE.

Est-c' donc pour être mal traité
Qu'un Amant cheux nous se cache ?
Quand l'mai par l'plaisir est planté,
Est-ce donc pour qu'on l'arrache ?

FANCHETTE.

Le penchant que l'Printems inspire,
Ne peut rien sur l'cœur de Lison.

BABET.

Suzon s'imagin' qu'la raison
Est faite pour le contredire.

ENSEMBLE.

Oh ! Dieu d'Amour, de la saison
Double tellement les charmes,
Qu'aujourd'hui Lison et Suzon
Ne bravent plus tes armes.

SCENE II.

Les Précédentes, LES PAYSANS.

COLIN.

AIR : *D'une bourée Saintongeoise.*

EXPRÈS pour vous j'ons pris c'te fauvette,
Et j'vons la déposer à vos genoux,
Il est bian vrai qu'all' est encor' muette,
Mais dans un mois son ramag' s'ra doux,

A iij

Le Printems ,

Et si pourtant , ma chere Colette ,
Jamais , jamais all' n'chant'ra comm' vous.

LUBIN.

Quand à c'qu'est d'nous , gentille Bergere ,
J'vous apportons un nid de pinçons.
A contempler leur petite guerre
A queuqu' matin j'nous divartirons ,
Mais j'compute aussi qu'après ça , ma chere ,
Leux coups de bec s'ront pour nous des l'çons.

COLAS.

Ventregué , qu'mon bonheur est extrême !
J'ons trouvé pour toi la pie au nid ;
Mais j'préendons qu' tu l'i apprennes l'thème
Qui ce matin m'est venu dans l'esprit.
J'veux qu'avec nous all' répète , j'vous aime.
Pour tous les trois c'langage-là suffit.

BLAISE.

Tiens , ma Babet , j'toffr' un nid d'tourterelle ,
Que j'te prions d'soigneusement garder ,
Afin qu'un jour si ton cœur chancelle ,
En les voyant , tu puiss' t'amender ;
Mais quant à moi , pour t'rester fidele ,
J'n'aurons besoin que de t'r'garder.

NICAISE.

Pour moi , j'avons joué de maladresse ,
Car j'ons couru tout l'bois comme un fou ,
Et j'n'ons pourtant , ma chere Maîtresse ,
Rien rencontré que c'nid de coucou.
Si j'vous l'baillons , c'est sous la promesse
Que l'jour de nos nôc' vous l'y tordrez l'cou.

S C E N E I I I.

Les Précédens, le Pere SERPETTE.

SERPETTE.

AIR : *Zon, zon, zon, Lisette, ma Lisette.*

P O U R fleurir ce canton,
Jamais je ne repose ;
Je suis un bon luron
Qui nuit et jour arrose ,
 Dans c'te saison ,
Le bouton et la rose,
 Dans c'te saison ,
La rose et le bouton.

Qu' chaque Berger , sans façon,
A m'en ach'ter s'dispose ;
Rien n'séduit un tendron
Comm' quand on lui propose ,
 Dans c'te saison ,
Le bouton et la rose,
 Dans c'te saison ,
La rose et le bouton.

Si queuqu' malin garçon
En prend gratis eun' dose ,
J'l'avertis qu' dans l'buisson

Le Printems ,

J'ons eun' gaule et pour cause ,
 Et zon , zon , zon ,
 L'épin' suivra la rose ,
 Et zon , zon , zon ,
 L'épin' suivra le bouton.

Mais si queuque tendron
 A m'en voler s'expose ,
 Je n'dis pas la rançon
 Qu'en ces cas-là j'impose.
 All' m'f' ra raison
 Du bouton et d'la rose ,
 All' m'f' ra raison
 D'la rose et du bouton.

COLIN.

AIR : *Fanfare de Saint-Cloud.*

Approchez , pere Serpette ,
 Chacun d'nous est empressé ;
 Pour peu qu'on vous en achette ,
 Vous s'rez vît' débarrassé.
 Par un baiser d'sa Brunette ,
 Quand on est récompensé ,
 Si chere que soit l'emplette ,
 Ça fait d'l'argent bien placé.

TOUSENCHŒUR , *en offrans des roses , et demandant un baiser.*

Par un baiser d'sa Brunette , &c.

TOUTES LES FILLES.

AIR : *Laissez paître vos bêtes.*

Je n'voulons pas d'l'échange
 Qu'vous nous proposez galamment.

Divertissement.

9

Si l'Amour s'en arrange,
La vertu le défend.

LES PAYSANS.

V'là qu'est plaisant !
Conv'nez pourtant
Qu'c'est un présent, pour un présent
Qu'on attend d'vous en ce moment.

LES PAYSANNES.

Je n'voulons pas d'l'échange, &c.

LES PAYSANS.

Par là morgué
Faut êtr' plus gai,
Faut nous aimai
Dans l'mois de Mai,
(*Les Paysans les embrassent.*)

Sans s'formaliser
D'un baiser.

LES PAYSANNES, *tenant le nid d'une main, et*
la rose de l'autre.

Vain'ment l'honneur en glose,
J'avons bien fait de succomber
J'aurions fané la rose,
Et l'nid pouvoit tomber.

S C E N E I V.

Les Précédens , ALAIN , LUCAS , le Pere
LA PIPE.

LA PIPE.

AIR : *R'li et r'lan ?*

PAR BLEU vous êtes
Près des fillettes ,
De drol' d'amans ,
Pour des jeunes gens :
Si mes deux Nieces
Sont des tigresses ,
C'est qu'vous êtes , vous ,
Aussi trop doux.
Je ne suis plus qu'un Invalide ;
Mais dans le tems
De mon Primtems ,
R'li r'lan ,
Je vous m'nois ça , loin d'êtr' timide ,
Et r'lan , tan , plan ,
Tambour battant.

ALAIN.

AIR : *Hélène m'interdit par sa rigueur , (de la première Rosiere.)*

Lisette
N'a pour moi que des rigueurs.

Divertissement.

II

L U C A S.

Suzette

Rit de mes tendres ardeurs.

A L A I N.

Pour prix de mes pleurs ,
All' me m'nace de sa houlette.

L U C A S.

Si j'l'i offre des fleurs ,
La barbare au même instant les jette.

E N S E M B L E.

Lisette

N'a pour moi que des rigueurs.

Suzette

Rit de mes tendres ardeurs.

S E R P E T T E.

Lorsque tout rit , lorsque tout chante,
Que n'venais-vous , quand i fait beau ,
Pour fléchir leur ame arrogante ,
Les fair' danser dessous l'ormeau ?

Au son d'une musette ,

On voit fill' s'd'écéler ;

Car la danse fut faite

A cell' fin d'les troubler.

C'est en sautant sous la coudrette ,

Qu'un amant qui sait enjôler ,

De la beauté la plus discrète ;

Contraint la main à lui parler.

A L A I N et L U C A S.

Lisette , &c.

Suzette , &c.

SERPETTE.

AIR : *Félicité passée , (d'Albaneze.)*

Vot' chagrin nous chagreine ,
 Mais faut agir tout d'bon ,
 Et n'plus conter vot' peine
 Aux échos du canton.

LA PIPE.

Faut avec plus d'courage ,
 Droit à l'enn'mi courir.

SERPETTE.

A la fleur de votre âge ,
 D'vez-vous ainsi sur pied vous laisser dépérir ?

LA PIPE , *prenant Alain à part.*AIR : *Quand j'étois Mousquetaire.*

Apprenez qu'une Belle
 Est comme une citadelle ;
 Qu'Amour tourne autour d'elle ,
 L'honneur la défend long-tems ,
 Si ce Dieu perd du tems :
 Mais si sa ruse est telle ,
 Qu'à l'insu du sentinelle ,
 Il place son échelle ,
 Au même instant
 On s'rend.

SERPETTE , *tirant Lucas de l'autre côté de la scene.*AIR : *Du Vaudeville du Roi et le Fermier.*

Des fillettes les plus rebelles ,
 Ce mois abrege les rigueurs.

L'Printems

To

Divertissement.

13

L'Printems qu'est la saison des fleurs,
Est aussi la saison des Belles.
Telle en hiver n'accorde rien,
Qui dans l'Printems nous traite bien.

LA PIPE.

AIR : *Quand j'étois Mousquetaire.*

Une vertu sauvage
Est encor d'même qu'un rivage,
Vers lequel à la nage,
L'Amour le plus r'tord,
A tort
D'vouloir aller d'abord.
Il attend, s'il est sage,
Que les flots, comm' c'est l'usage,
Dans l'chaud baiss' davantage,
Et traverse à pié
L'gué.

SERPETTE.

AIR : *Du Vaudeville du Roi et le Fermier.*

L'Jardinier fait sa cour à Flore,
D'grand matin dans le mois de Mai;
Et l'Berger doit pour être aimé,
Guetter sa Belle avant l'aurore.
Telle en hiver, &c.

LA PIPE.

AIR : *Quand j'étois Mousquetaire.*

Observez bien la mine
Du tendron qui vous domine,

Vous verrez qu'Amour mine,
 En mêm' tems qu'la pudeur,
 Son cœur,
 Pour vous en rend' vainqueur;
 L'Amour à la sourdine,
 Contre la pudeur chemine,
 La devine,
 L'assassine,
 Et l'cœur sous peu,
 Prend feu

SERPETTE.*AIR : Du Vaudeville du Roi et le Fermier.*

Quelquefois le Jardinier serre
 Ses fleurs à l'abri des grands chauds;
 L'Amant doit conduire à propos
 Sa Belle à l'ombre du mystère.
 Telle en hiver, &c.

*A L A I N , appercevant Lisette et Suzette.**AIR : Du Vaudeville de Rose et Colas.*

J'les vois qui rodont d'ce côté-là.
 Acquiesçais à ma fantaisie;
 C'est d'sauter tous tant que nous voilà;
 J'leur baill' rons p'têr' un peu d'jalousie.
 D'nous voir au milieu d'tant d'appas,
 Si la rougeur au front leur monte,
 En revenant sur notre compte,
 All' nous s'ront r'venir sur nos pas.

LA PIPE.

Où, l'Amour par ce tour imprévu,
 Pourroit bien vous tirer de doute.

Son projet n'est , ma foi, pas mal vu,
 Pour l'projet d'un Dieu qui n'y voit goutte.
 Serpette, avec moi dans l'instant ,
 J'allons vous chanter une ronde ,
 Dont l'sujet est connu d'tout l'monde ,
 Et qu'jons porté' du Régiment.

(Tous les Paysans et toutes les Paysannes dansent pendant que cette ronde est chantée alternativement par la Pipe et Serpette.)

AIR : Que j'aime mon chere Arlequin !

Acoutez pour vous divertir ,
 L'histoire entiere
 D'une fable faite à plaisir ,
 A cell' fin de vous avertir ,
 De quelle maniere
 L'amant le plus sincere
 Plant' souvent là pour raverdir
 Fillette trop severe.

SERPETTE.

Daphné, quoique belle à ravir ,
 Etoit si fiere ,
 Que les Bergers sans l'attendrir ,
 Rendoient tous le dernier soupir ;
 Et que sans lui plaire ,
 Le plus fin militaire
 La plantoit là pour raverdir ,
 Tant elle étoit severe.

LA PIPE.

Apollon fit pour la fléchir
 Mainte priere.
 Après elle , il s'mit à courir ,

Mais il n'en put rien obtenir :

Daphné plus légère ,

A travers la fougere ,

Le planta là pour raverdir ,

Comme un homme ordinaire.

S E R P E T T E .

Daphné s'étant lassée à fuir ,

Tomba par terre.

Les Dieux qui n'y pouvoient plus t'nir ,

Convinrent qu'il falloit punir

C'te jeune Bergere ,

Qui , par trop téméraire ,

Avoit planté là pour raverdir ,

Apollon leur confrere.

L A P I P E .

Daphné vit l'écorce couvrir

Sa tête altiere ,

Et ses bras faits pour le plaisir ,

En beau laurier se convertir.

Le Dieu dans sa colere ,

N'y sachant que faire ,

Vous planta là pour raverdir ,

C'te fille trop sévere.

L U C A S .

AIR : *Lison dormoit sur la verte fougere.*

Ça , détalons :

Les voilà par derriere

Sur nos talons.

(à Alain.)

Nous , s'il est nécessaire ,

J'tourn'rons par les vallons.

Allons, allons, allons dans la bruyere, allons.

S C E N E V.

S U Z E T T E , L I S E T T E .

S U Z E T T E .

AIR : *Je me suis levé par un matin.*

V O I S - T U comme Alain ,
D'un sourire malin ,
Agace en chemin
La fille à Mathurin ,
Heureusement que tu ne l'aimes brin ,
Car ça t'rendroit chagrine.

L I S E T T E .

Ne vois-tu donc pas ,
Ma sœur , comme Lucas
Obsède les pas
De la fille à Thomas ?
Heureusement que tu ne l'aimes pas ,
Car ça t'f'roit bien d'la peine.

S U Z E T T E .

Examine bien
Ce nid qu'Alison tient ;
J'pari qu'ça l'ivient
Du généreux Alain :
Heureusement que tu ne l'aimes brin ,
Car ça t'rendroit chagrine.

B ij

L I S E T T E.

C'teros' plein' d'appas
 Pour la fille à Thomas,
 J'gagerois, hélas!
 Qu'all' lui viant de Lucas.
 Heureusement que tu ne l'aimes pas,
 Car ça t'froît bien d'la peine.

S U Z E T T E.

Or, il est certain
 Qu'la fille à Mathurin
 A dû ce matin,
 Récompenser Alain.
 Heureusement que tu ne l'aimes brin,
 Car ça t'rendroit chagrine.

L I S E T T E.

Maistu conviendras
 Que la fille à Thomas
 A dû dans ce cas
 Payer aussi Lucas.
 Heureusement que tu ne l'aimes pas,
 Car ça t'froît bien d'la peine.

S U Z E T T E.

A I R : *Lise, entends-tu l'orage ?*, *Lise, as-tu du courage ?*

L I S E T T E.

Ma sœur, tout comme toi.

bis.

S U Z E T T E.

D'un sexe aussi volage,
 Recevrois-tu la loi ?

L I S E T T E.

Ma sœur, pas plus que toi.

bis.

Divertissement.

19

SUZETTE.

Renonce au mariage.

LISETTE.

J'y renonce avec toi.

SUZETTE.

Promets d'être sauvage.

LISETTE.

Oui, ma sœur, je m'engage

A l'être autant que toi.

bis.

SUZETTE.

Même air.

Du côté du bocage

Qui n'inspir' que l'effroi.

LISETTE.

Oui, ma sœur, que l'effroi.

SUZETTE.

Je n'tourn'rai plus l'visage,

Déjà j'm'en fais un' loi.

bis.

LISETTE.

J'me la fais comme toi.

bis.

SUZETTE.

Pour regagner l'Village,

Allons, pass' devant moi.

(*Suzette tourne la tête.*)

LISETTE.

J't'y prends, ma sœur, courage ;

Est-ce donc comm' ça qu't'es sage ?

SUZETTE.

J'n'ai r'gardé qu'après toi.

bis.

L I S E T T E .

A I R : *L'autre jour à la promenade.*

Tiens, ma sœur, veux-tu que j'te dise ?
 D'peur que d'vers nous i ne reviennt un jour,
 Imaginons queuque feintise,
 Pour leur fair' croire que d'autr' nous font la cour.
 C'n'est pas l'Amour,
 (Crois que j'te parle avec franchise)
 Qui m'porte à leur jouer ce tour.

S U Z E T T E .

J'applaudis à ton entreprise,
 Et j'voudrois mêm' qu'avant la fin du jour
 Ils remarquass', avec surprise,
 Queuqu'ornement de plus dans notr' atour.
 C'n'est pas l'Amour,
 (Crois que j'te parle avec franchise)
 Qui m'porte à leur jouer ce tour.

L I S E T T E .

A I R : *Des fleurettes.*

Dans c'tems-ci c'est l'usage,
 Qu'à l'objet qui leur plaît,
 Les Galans font hommage
 D'oiseaux et de bouquets.
 Pour être comm' ces fillettes
 Qu'Amour de cadeaux fournit,
 Je grille d'avoir un nid.

S U Z E T T E .

Moi, des fleurettes.

L I S E T T E.

J'crois que dans l'voisinage
I doit en abonder ;
Mais qui d'nous, dans l'Village,
Voudroit en demander ?
Car, en fait d'pareille emplette ,
Pour peu qu'un' fill' ait d'appas ,
Suzette, l'on n'li vend pas ,
Mais all' l'achette.

S U Z E T T E.

AIR : *Annette à l'âge de quinze ans.*
Aussi près de ce beau rosier
Que j'vois dans l'clos du Jardinier ,
Ce s'roit bien l'cas de succomber ;
Mais n'fût-ce qu'une rose ,
Ma sœur, je n'ose
Rien dérober.

L I S E T T E.

AIR : *C'est un propos , c'est un regard , (du Tonne-
lier.)*

J'apperçois un nid de moineaux
Dans l'plus prochain de ces ormeaux ;
Mais ces arbres-là sont si hauts ,
Que j'dois tout craindre ,
Si j'veux atteindre
A ces rameaux.

AIR : *Mes enfans , après la pluie , (de Bastien et
Bastienne.)*

L'occasion s'trouve si belle ,
Qu'il n'faut balancer sur rien :

Pour peu que ton cœur chancelle ,
Qu'il prenne exemple du mien.

Vien , vien

Chez le voisin

Avec moi prendre une échelle.

Vien , vien

Chez le voisin ,

Pour que tout se tourne à bien.

S C E N E V I.

A L A I N et L U C A S.

A L A I N.

Même air.

A I N S I donc ces Demoiselles ,
Conservant leur froid maintien ,
Ont bouté dans leurs cervelles
De compter l'Amour pour rien.

Vien , vien.

L U C A S.

J't'entendons bien :
J'n'aurons pas besoin d'échelles.

A L A I N.

Vien , vien.

L U C A S.

J't'entendons bien :
Jou' ton rôle et moi le mien.

ALAIN.

J'surprendrons ces deux cruelles
Au milieu d'leur entretien.

La frayeur s'gliss'ra cheux elles :
Leur foiblesse s'ra notr' soutien.

Vien , vien.

LUCAS.

J't'entendons bien.

ALAIN.

J'n'aurons pas besoin d'échelles.

Vien , vien.

LUCAS.

J't'entendons bien :

Jou' ton rôle et moi le mien.

ALAIN.

AIR : *Lise voyoit deux pigeons s'caresser.*

Allons , morgoi , montons sans balancer :

Voilà le nid , craignons de l'renverser.

Y a tant seul'ment un point qui m'embarrasse ,

Eclaircis-moi d'avant que de me laisser.

Hors du branchage où qu'mon bras s'entrelace ,

De mon habit ne voit-on rien qui passe ?

LUCAS.

Un peu plus haut , Alain , faut te placer.

Je les entends par ici s'avancer.

De mon côté , songeons à nous presser :

Tout au travers de c't'épais buisson d'rose ,

En tapinois je m'en vais me glisser.

Maint'nant , Alain , avertis-moi , pour cause ,
Ne peut-on pas distinguer quelque chose ?

ALAIN.

Un peu plus bas , Lucas , faut t'enfoncer.

SCENE VII.

LUCAS , dans le buisson , ALAIN , dans l'arbre ;
SUZETTE et LISETTE , apportant une échelle.

LISETTE.

AIR : *Faut avoir le bras bon.*

FAUT avoir le bras bon ,
Et s'armer de courage.

SUZETTE.

Le trajet n'est pas long ,
Et si , j'somm' tout en nage.

LISETTE.

Et quittez , quittez donc ,
J'n'ons plus peur , car je gage
Que sur l'second

Ech'lon ,

J'aurai l'bras assez long.

SUZETTE.

AIR : *Bergere légère.*

L'échelle

Tient-elle ?

Faisons

Divertissement.

25

Faisons pas à pas

Notr' ronde.

Pour que l'monde

Ne nous surprenn' pas.

Avance

En silence.

L I S E T T E.

Avance

En silence ,

Et r'gard' bien là-bas :

Si j'sommes

Loin des hommes ,

Ne balançons pas ;

Non , non , ne-balançons pas.

S U Z E T T E.

Ecoute

Je doute

Qu'ils soient tous partis.

L I S E T T E.

Je n'soupçonne

Persônnie

Dans l'fond d'cés plantis.

S U Z E T T E.

Avance

En silence.

L I S E T T E.

Avance

En silence ,

Et r'gard' bien là-bas.

Oui , j'sommes

Tome II.

Loin des hommes,
 Ne balançons pas;
 Non, non, ne balançons pas.

SUZETTE.

Ce tremble
 Qui tremble
 Au moindre zéphir,
 Redouble
 Le trouble
 Qui vient me r'tenir.
 Mais c'te rose
 Eclose
 Peut bientôt s'flétrir.

LISETTE.

Et s'ils tomb' d'la branche,
 Qui sous leur nid penche,
 Ces p'tits peuv' mourir.

ENSEMBLE.

Avance
 En silence...
 Et r'gard' bien là-bas....

Oui, j'sommes
 Loin des hommes,
 Ne balançons pas;
 Non, non, ne balançons pas.

(*Alain présente le nid à Lisette, et Lucas, la rose à Suzette, de manière qu'elles n'apperçoivent que les mains de leurs amoureux.*)

AIR : *De la Contredanse des Drapeaux.*

Ah, ma sœur!
 Quelle frayeur!

J'guettois { la ros' }
 { le nid } sous l'feuillage ,

Quand un' main

A fait soudain

Pour m' l'offrir moitié du ch'min.

ALAIN, sortant sa tête du feuillage.

Reconnoissez-vous Alain

Fidèle à vous rendre hommage?

LUCAS, sortant sa tête du rosier.

Lucas qui n'est pas volage ,

D'son côté f'soit le malin.

Reconnoissez-vous son langage?

SUZETTE et LISETTE.

Ah ! ma sœur !

A la frayeur

Succède un autr' batt'ment d'cœur....

ALAIN et LUCAS.

D'nous, malgré votre dédain ,

J'ons su par ce badinage ,

Vous contraindre à prendre un gage ,

Mais êt' vous dans le dessein

De vous montrer encor sauvage?

SUZETTE et LISETTE.

Ah ! ma sœur !

A la frayeur

Succède un autr' batt'ment d'cœur.

ALAIN et LUCAS.

Quoi qu' vous contez donc tout bas?

C ij

La Nature et l'Amour
Avoient juré ta défaite.
C'étoit trop en un jour.

SERPETTE.

J'vous promettons à not' tour
Des bouquets pour ce grand jour.

LE CHŒUR.

Ca, qu'au son de la musette
On chante ici l'Amour;
Son sceptre est une houlette,
Quand l'Village est sa Cour.

VAUDEVILLE.

SERPETTE.

AIR : *Amusez-vous , jeunes Fillettes , (de la première
Rosière.)*

FILLES qu'Amour met en colere,
Et qui suivez avec ardeur
Plutôt les défens' d'une mere,
Qu'les ordonnanc' de votre cœur;
Malgré votre froideur extrême,
Tôt ou tard il en faut v'nir là,
Quand on est jeune, qu'on vous aime,
Et que l'Printems se joint à c'la.

LUCAS.

Depuis six mois, belle Inhumaine,
Qu'à chaque instant j'vous poursuivons;

C ij

J'vous ons cent fois conté ma peine,
 Ni plus, ni moins que j'la r'ssentions;
 Et vous, d'eun' fierté sans pareille,
 Vous me r'gardiez comme cela....
 Mais pour vous faire ouvrir l'oreille,
 Enfin l'Printems s'est trouvé là.

SUZETTE.

A la chaîne qui nous engage,
 Si vous trouvez quelques appas,
 Pour ajouter à votre hommage
 Ne vous désappéciez pas.
 Pourquoi, lorsque mon cœur soupire,
 Ne r'marcier que la saison d'ça;
 Quand il est vrai qu' pour me séduire,
 Avec l'Printems vous étiez-là ?

ALAIN.

C'est dans l'tems où toute la terre
 Ecoute la voix du plaisir,
 Que je reçois de ma Bergere
 L'aveu qui flatte mon desir.
 Mais c'te saison douce et fleurie,
 Par nos amours s'prolongera;
 Car où qu'tu s'ras, ma chere Amie,
 J'trouv'rons toujours le Printems là.

LA PIPE.

Quand j'assistons au mariage
 D'eun jeun' couple ben amoureux,
 Pour un moment j'oubli' mon âge,
 Et j's'is heureux d'les voir heureux;
 Mais tôt ou tard queu trouble-fête !

La vieillesse me dit halte-là.
Faut-il qu' l'hiver soit sur la tête,
Quand le Printems est encor là ?

(*Il porte la main sur son cœur.*)

L I S E T T E.

Quand nous avons fait la peinture
Et de l'Automne et de l'Hiver,
Vous avez r'poussé la censure,
Ce souvenir nous est bien cher.
Si nous pouvons vous satisfaire,
Croyez qu' nous n'en rest'rons pas là ;
V'là déjà qu' dans l'dessein d'vous plaire,
Le Printems se joint à cela.

F I N.

LES
DEUX PORTEURS
DE CHAISE,
COMÉDIE-PARADE,

En un Acte et en Vaudevilles ;

Représentée à Trianon, devant LEURS MAJESTÉS, le Jeudi 26 Juillet 1781, par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi.

PERSONNAGES.

LÉANDRE, Amant d'Isabelle.

PIERROT, Valet de Léandre.

CASSANDRE, } amoureux d'Isabelle.
LE DOCTEUR, }

ISABELLE.

COLOMBINE, Suivante d'Isabelle

*Le Théâtre représente la façade d'un Salon
donnant sur une cour , ouvert d'une porte au
milieu et d'une fenêtre de chaque côté. Chaque
fenêtre est enfoncée et assez haute pour qu'on
ne puisse pas descendre , et en outre garnie
d'artichaux en fer , ou de grillage.*

L E S
DEUX PORTEURS
DE CHAISE,
COMÉDIE - PARADE.

SCENE PREMIERE.

COLOMBINE, ISABELLE, *dans le Salon
dont les portes sont ouvertes.*

COLOMBINE.

AIR : *V'là c' que c'est que d'aller au bois.*

VOILA notre amour culbuté ,

Car Léandre ainsi rebuté ,

A ne plus vous voir est butté ,

Et comme il machine

D'aller à la Chine ,

Son Valet

M'a dit qu'il falloir ,

Qu'il suivit son cabriolet.

ISABELLE.

Je conçois que si Pierrot part ,

Tu pleureras de son départ ;

36 *Les deux Porteurs , &c.*

Maistu conviendras , d'autre part ,
Que de moi , l'éandre
Ne doit rien attendre ;
Car j'ai su que ce frélucquet
Pour mon bien seul me reluquoit.

COLOMBINE.

AIR : *N'avez-vous pas vu l'horloge ?*

Votre mine
Le domine

Par un plus puissant attrait ,
Ne croyez pas qu'il combine
Son amour par l'intérêt.

ISABELLE.

Laissons cela, Colombine ,
Dites-moi quelle heure il est ?

COLOMBINE.

AIR : *Vous l'ordonnez , je me ferai connoître.*

Pourquoi cela ?

ISABELLE.

C'est qu'aux heures prochaines
J'ai le dessein de faire un choix tout neuf ;
Cassandre à dix , et le Docteur à neuf ,
Viennent , à part , me présenter leurs chaînes.

COLOMBINE.

Quoi ! vous voulez que l'Amour vous inspire
Pour l'un des deux des sentimens divers ,
Allez , il n'est en-aniant , comme en vers ,
Point de degrés du médiocre au pire.

AIR :

AIR: *Le lendemain.*

Et puis le beau Léandre,
A fin d'être dégagé,
Ne viendra-t-il pas prendre
Comme il le doit, son congé;
Après les larmes d'usage,
Rien qu'en vous baisant la main,
Il remettra son voyage
Au lendemain.

ISABELLE.

AIR: *Mon petit cœur à chaque instant soupire.*

A son abord je saurai me soustraire,
Et si jamais il paroît dans ces lieux,
Sans dire un mot, je fixerai sur terre,
Bon gré malgré, mes regards sérieux.

COLOMBINE.

Je vous entends; s'il vous dit qu'il vous aime,
Modestement vous baisserez les yeux;
Mais je crains bien que par ce stratagème
A vos genoux vous ne le voyez mieux.

Tout justement le voici qui s'avance
Avec Pierrot, le long du pavillon.

ISABELLE.

Il est, ma Chère, il est de la prudence
De lui fermer au plutôt le salon.

COLOMBINE.

Quoi, vous traitez Léandre de la sorte!

ISABELLE.

Oui, je le veux.

Tome II.

D

38 *Les deux Porteurs, &c.*

COLOMBINE.

Hélas ! j'obéirai ;
Mais je crains bien quand il reste à la porte,
Qu'Amour chez vous ne soit déjà rentré.

(*Colombine ferme la porte du Sallon.*)

S C E N E I I.

Les Précédentes, dans le Sallon ; LÉANDRE,
PIERROT, en dehors du côté de la grille,

LÉANDRE.

AIR : *Chanson, chanson.*

JE tremble fort que cette Belle
Ne soit à mes adieux rebelle ;
Mais avançons :
Et pour nous faire reconnoître ,
Soupirons près de sa fenêtre,
Quelques chansons.

PIERROT, va à la fenêtre du côté de la remise.

A s'accorder de sa guitare ,
Mon très-cher Maître se prépare ;
Nous cependant ,
En jouant de la castagnette ,
Pour complimenter la Soubrette ,
Faisons pendant.

Comédie-Parade. 39

L É A N D R E , va à la fenêtre du côté de la grille.

AIR : *Du serin qui t'a fait envie.*

C'en est donc fait , et je décamps
Pour suivre votre ordre inhumain ;
Mais dans quelque endroit que je campe ,
Je vous écrirai de ma main.
En adressant à la plus belle
Mon billet qu'Amour dictera ,
Je suis presque sûr , Isabelle ,
Qu'à vous seule on le remettra.

P I E R R O T .

AIR : *Sans cesse , à la ville , à la cour.*

Le cœur de désespoir navré ,
Il est vrai que je le suivrai ;
Mais si-tôt que j'arriverai ,
Tu peux compter , ma Colombine ,
Qu'au même instant je t'écrirai
A l'encre de la Chine.

L É A N D R E .

AIR : *Du serin qui t'a fait envie.*

Vous payez ma flamme fidelle
Du silence le plus moqueur ;
Mais quoique vous fassiez fi d'elle ,
Je la garderai dans mon cœur.
En revenant , Beauté sournoise ,
Je compte sur un autre accueil ;
Car nul petit pied de Chinoise
Ne pourra me donner dans l'œil.

D ij

40 *Les deux Porteurs, &c.*

PIERROT.

AIR : *Sans cesse à la ville, à la cour.*

En dépit de tout alentour
Sous peu je serai de retour ;
Mais puissiez-vous, sans nul détour,
Incomparable Colombine,
Vouloir encore à votre tour,
D'un Magot de la Chine !

LÉANDRE.

AIR : *Du serin qui s'a fait envie.*

Dans cinq ou six mois il n'importe,
Quelque matin, ou quelque soir,
Vous recevrez à votre porte,
(Si le chaud vous y fait asseoir)
De bijoux une malle pleine,
Et vous y trouverez, sur-tout,
Un beau Léandre en porcelaine ;
Pour couronner votre surtout.

PIERROT.

AIR : *Sans cesse à la ville, à la cour.*

Fidèle à ton minois coquin,
Que je soye un maître faquin,
Si, pour te faire un casaquin,
Je ne remets, ma Colombine,
Cinq ou six aunes de Pékin
Au Courrier de la Chine.

Comédie-Parade. 41

COLOMBINE, à la fenêtre du côté de la remise.

(Léandre passe aussi du même côté.)

AIR : *Lisette est faite pour Colin.*

Eloignez-vous subitement

Avec Monsieur Léandre :

Car ma maîtresse à son tourment,

Ne veut plus condescendre.

Nous attendons en ce moment

Le Docteur et Cassandre ,

Pour juger successivement

Lequel elle doit prendre.

L É A N D R E.

AIR : *Du pas redoublé de l'Infanterie.*

Qu'ils paroissent , je me ris d'eux ,

Et s'ils veulent se battre ,

Afin de les pourfendre en deux ,

Je vais me mettre en quatre.

P I E R R O T.

Moi, je ne suis pas envieux

Qu'on les anéantisse :

Il suffit de berner les vieux ,

Pour en faire justice.

AIR : *Laissez paître vos bêtes.*

Cherchons un stratagème.

C O L O M B I N E.

Cachez-vous et ne parlez pas :

D ij

42 *Les deux Porteurs, &c.*

Car le Docteur lui-même,
Dirige ici ses pas.

LÉANDRE,
Sanbleu !
Morbleu !

Par la corbleu !
Si je ne modérais mon feu ,
Ce vieux , sous peu ,
Verroit beau jeu.

PIERROT, *faisant passer Léandre derrière le Docteur qui frappe à la porte.*

J'avise un stratagème :
Esquivons-nous à petits pas :
Que le Docteur, lui-même !
Ne nous entende pas.

SCENE III.

ISABELLE, COLOMBINE, *en dedans.*

LE DOCTEUR, *frappant à la porte du Salon.*

AIR : *Que ne suis-je la fougère !*

AMOUR, tu rends tout facile.
Ce rendez-vous plein d'appas,
Me fait, vers ce domicile,
Galoper à petits pas.
Pour prix d'un aussi beau zèle,
Si vous aimez le Docteur,

Comédie-Parade. 43

Ouvrez-lui , Mademoiselle ,
Votre porte et votre cœur.

ISABELLE , ouvrant la porte.

Permettez que l'on s'explique ,
Avant d'aller en avant ,
Dans votre tendre supplique ,
Vous vous donnez pour savant ;
Mais si je puis m'y connoître ,
Soit dit sans vous alarmer ,
Vous ne pouvez pas trop l'être ,
Pour m'apprendre à vous aimer.
(La Scène se passe sur le devant du Salon.)

LE DOCTEUR.

AIR : Ah , ah , ce n'est pas cela. (des Sabots.)

Si je m'annonce pour Docteur ,
C'est que ma science est grande.
Grecs et Latins n'ont point d'Auteur
Qu'aisément je n'entende.

ISABELLE et COLOMBINE.

Ah , ah , ah , ah ,
Ce n'est pas cela ,
Monsieur , qu'on vous demande.

LE DOCTEUR.

J'aurai , si nos nœuds sont certains ,
De l'esprit en commande ;
D'une chanson , tous les matins ,
Je vous ferai l'offrande.

ISABELLE et COLOMBINE.

Ah , ah , ah , ah ,

44 *Les deux Porteurs, &c.*

Ce n'est pas cela ,
Monsieur , qu'on vous demande.

LE DOCTEUR.

Quant aux cadeaux , ne craignez pas !
Qu'avec vous je marchande ,
Je ne suivrai jamais vos pas ,
Si quelqu'autre vous mande.

COLOMBINE.

Ah , ah , ah , ah ,
Ma foi , c'est cela ,
Monsieur , qu'on vous demande.

SCENE IV.

Les Précédens , CASSANDRE , *en dehors , du
côté de la grille , sans voir ce qui est dans le
Sallon.*

CASSANDRE.

AIR : *Pan , pan , pan , pan , pan.*

ACCE rendez-vous
Si doux ,
Pour être venu d'avance ,
Voilà-t-il pas que la toux
Me fait ressentir ses coups.
(*En toussant.*)
Houx , houx , houx , houx , houx ,

Comédie-Parade. 45

Voudroit-elle, en conscience ,

Houx , &c.

(Il prend des pastilles pour appaiser sa toux.)

D'un aussi malingre époux ?

LE DOCTEUR, voyant Cassandre du dedans du
Sallon.

AIR : De Joconde.

Mais quel est donc cet étranger ,

Me seriez-vous traîtresse ?

ISABELLE, à Colombine.

Parle, toi.

COLOMBINE.

C'est, pour abrégé,

Un oncle à ma Maîtresse.

Comme il déteste les pédans ,

Et la Philosophie ,

Il pourroit vous montrer les dents.

LE DOCTEUR.

Parbleu , je l'en défie.

COLOMBINE et ISABELLE.

AIR : Toujours , toujours , il est toujours le même.

Point de milieu ,

Si vous voulez nous plaire.

LE DOCTEUR.

Et mais , mon Dieu !

COLOMBINE et ISABELLE.

(On place le Docteur sur un balcon.)

Cachez-vous dans ce lieu,

46 *Les deux Porteurs, &c.*

LE DOCTEUR.

D'où vient qu'il aurois lieu
De se mettre en colere ?

COLOMBINE et ISABELLE.

Suffit ? droit comme un pieu ,

Attendez son adieu ;

Point de milieu ,

Si vous voulez nous plaire.

ISABELLE.

AIR : *La lumiere la plus pure.*

Sauf le plaisir qu'on peut prendre ,

A vous voir vif et gaillard ,

Savez-vous , Monsieur Cassandre ,

Qu'on vous attendoit plus tard ?

CASSANDRE.

Quand d'un aussi beau visage ,

On veut obtenir la main ,

On ne sauroit à mon âge ,

Trop tôt se mettre en chemin.

COLOMBINE.

Monsieur , sans être importune ,

Ne pourroit-on pas , au fond ,

Savoir si votre fortune

A votre flamme répond ?

CASSANDRE.

Va , va , par des soins sans nombre ,

Pour cet objet sans pareil ,

Apprends que j'ai mis à l'ombre

Vingt mille écus au soleil.

ISABELLE.

Un pareil discours m'assomme,
Prétendrait-on m'acheter ?

CASSANDRE.

Je vous offre cette somme,
Mais, dussiez-vous l'accepter,
Je soutiens sans hyperbole,
Que je ne vous prise pas ;
C'est tout au plus une obole
Pour chacun de vos appas.

S C E N E V.

Les Précédens, PIERROT, *en Marquis ridicule,*
et LÉANDRE.

(*Pendant le couplet qui suit, Pierrot fait cacher
Léandre proche la grille.*)

PIERROT.

AIR : *Jardinier, ne vois-tu pas ?*

RESTEZ pour être éclairci,

Derrière cette grille,

Tout ira bien, Dieu merci ;

LÉANDRE.

(*A peine apperçoit-on Léandre.*)

De voir la fin de ceci,

Je grille, je grille, je grille.

48 *Les deux Porteurs, &c.*

PIERROT.

Je saurai cacher mon jeu,
Et j'ose vous promettre,
Que la pauvre fille en feu,
Va prendre tout au pied de —
— La lettre, la lettre, la lettre.

PIERROT, *en dehors, et à la grille.*

AIR : *Je suis joyeux.*

Dans ce local

N'est-il aucun vassal ?

Par un bachanal

Infernal,

Doublons notre signal.

CASSANDRE.

Ma frayeur est sans égale.

Va-t-il entrer dans la salle ?

Je me trouve mal.

COLOMBINE.

Remettez-vous, c'est quelque original.

CASSANDRE.

Dis plutôt un rival

Que je crois très-brutal ;

Et qui, d'un bras fort déloyal,

Me donneroit le bal.

(*On fait placer Cassandre sur l'autre balcon.*)

COLOMBINE.

AIR : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Puisque vous craignez de paroître

Aux regards de cet étranger,

Comédie-Parade. 49

Je ne vois que cette fenêtre
Qui vous reste pour vous ranger.

PIERROT, *entrant dans le salon. (très-haut.)*

AIR : Un Cordelier, d'une riche encolure.

Dans ce logis j'arrive pour surprendre

Un certain Léandre ,

Qu'on dit , nuit et jour

Etre dans ce séjour.

Est-il ici ?

COLOMBINE.

Non pas , que je le sache.

PIERROT.

Le traître se cache.

Visitons ces lieux :

Jugeons-en par nos yeux.

PIERROT, *donnant une lettre à Isabelle.*

AIR : Vaudeville du Tableau parlant.

Sachez que ce maraud

Devoit en mariage ,

Epouser au plutôt

Ma sœur Margot.

ISABELLE, *ayant jeté un coup d'œil sur la lettre.*

Je vois le badinage.

LE DOCTEUR et CASSANDRE.

Ah , ventrèbleu ! j'enrage

De croquer le marmot.

ISABELLE.

Mait c'est Pierrot !

Tome II.

E

50 *Les deux Porteurs, &c.*

PIERROT, à Isabelle.

AIR: *Ah ! le bel oiseau, maman ! (à demi-voix.)*

J'ai pris ce déguisement

Pour écarter tout le monde :

Mais de votre tendre Amant,

Lisez ce billet charmant.

COLOMBINE.

Pierrot, parle doucement ;

Nous avons ici du monde.

PIERROT.

J'en suis trop certain, vraiment,

Depuis que j'ai fait ma ronde.

Mais pour peu qu'en ce moment

Isabelle me seconde,

Mon maître va promptement

Voir la fin de son tourment.

(On baisse la rampe pour commencer l'orage.)

ISABELLE.

AIR: *Dans ma cabane obscure.*

Pierrot et Colombine,

Taisez-vous, s'il vous plaît ;

Je veux, à la sourdine,

Déchiffrer ce poulet.

PIERROT.

Mais la nuit vient se mettre

Tout en face du jour.

ISABELLE.

Je lirai cette lettre

Au flambeau de l'amour.

(L'orage commence. Isabelle lit la lettre ; Colombine
et Pierrot parlent bas ensemble.)

Comédie-Parade. 51

CASSANDRE.

AIR : *De la Confession.*

Ah ! combien le vent ,

En s'élevant ,

Fait de ravage !

LE DOCTEUR.

Ah , grands Dieux ! quel vent
Souffle du côté du levant !

CASSANDRE.

Il me donne au milieu du visage.

LE DOCTEUR.

C'est un vent d'orage.

CASSANDRE.

Mais il pleut vraiment :
Je serai noyé dans ma cage.

LE DOCTEUR.

Je sens clairement
Qu'il grêle épouvantablement.

CASSANDRE.

Mais ce n'est peut-être qu'un passage.
Il faut du courage. !

LE DOCTEUR.

Je ne perdrai point
Une goutte de ce nuage.

CASSANDRE.

L'eau tombe à tel point ,
Que mon dos tient

A mon pourpoint.

LE DOCTEUR.

Ceci passe un peu le badinage.

E ij

52 *Les deux Porteurs, &c.*

CASSANDRE.

Ventrebleu, j'enrage.

LE DOCTEUR.

Ah, Dieu, quel éclair!

Rien n'est plus clair
Que ce présage.

CASSANDRE.

On croiroit que l'air
Ne forme plus qu'un seul éclair.

LE DOCTEUR.

Mais la nue à coup sûr se partage.

CASSANDRE.

Quel affreux tapage!

LE DOCTEUR, *tombant à ses genoux.*

Je suis tout tremblant
En sentant trembler le vitrage.

CASSANDRE, *joignant les mains.*

Ah, ciel! qu'en roulant
Ce grand coup-là fasse chou-blanc.

ISABELLE, *bas à Pierrot.*

AIR: *Des billets doux.*

Léandre innocent à mes yeux,
Est, dis-tu, proche de ces lieux:

Mais je crains une esclandre:
A Cassandre ainsi qu'au Docteur,
Il pourroit arriver malheur
S'il alloit les surprendre.

PIERROT, *bas.*

J'ai des moyens très-positifs
Pour faire évader vos captifs;

Comédie-Parade. 53

Et qui plus est, Madame ,
Je veux les faire défilér
Sans qu'ils entrent en pour-parler
Sur leur commune flamme.

AIR : *O ma tendre Musette ! (très-haut.)*

Il faut céder , ma belle ,
A la fatalité ,
Et je compte , Isabelle ,
Sur l'hospitalité ;
D'en médire à la ronde ,
Sans doute on se promet :
Mais si l'honneur en gronde ,
La saison le permet.

ISABELLE et COLOMBINE.

AIR : *Ah, maman ! que je l'échappai belle !*

Ah , vraiment !
C'est la chose impossible ;
Croyez fermement
Qu'on est un peu trop susceptible ,
Pour prêter , le tems fut-il terrible ,
Aucun logement
Tout près de notre appartement.

CASSANDRE et LE DOCTEUR.

Ah , vraiment !
Que cet homme est terrible !
Pour peu qu'un moment
A sa demande on soit sensible ;
C'en est fait , dans cette gêne horrible ,
Sans soulagement ,
Je demeure éternellement.

54 *Les deux Porteurs, &c.*

PIERROT.

Sans voiture, il me semble plausible,
Que le grand chemin doit être encore inaccessible;
Mon départ ne peut être exigible.

LE DOCTEUR et CASSANDRE.

Ah, quel garnement !
Que ne sort-il pédestrement ?

ISABELLE.

AIR : *En roulant ma brouette.*

Mais par parenthèse,
Sans tant discuter,
J'ai là-bas ma chaise,
Daignez l'accepter.

PIERROT.

Oh ! ne vous déplaie,
Avant d'y monter,
Je serai bien aise
De la visiter.

(*Pierrot descend du Sallon, & va sous la remise visiter
la chaise et se mettre dedans.*)

SCENE VI.

ISABELLE, COLOMBINE, CASSANDRE,
LE DOCTEUR.

ISABELLE, à Colombine.

AIR : *Des pendus.*

NE perdons pas un seul moment,
Et toutefois va prudemment,
Pour en être enfin délivrées,
Chercher les deux grandes livrées,
Qui, dans l'antichambre, en un coin,
Sont toujours en cas de besoin.

ISABELLE.

AIR : *Quel désespoir.*

Mon cher Docteur,
Pour emmener ce téméraire,
Mon cher Docteur,
Il ne nous manque qu'un porteur.

LE DOCTEUR.

Eh bien, que puis-je y faire ?

ISABELLE.

Eh bien, la chose est claire:
Il faut vous contrefaire
Sous cet habit imposteur.

56 *Les deux Porteurs, &c.*

LE DOCTEUR.

Mais mon honneur. . .

ISABELLE.

Ne doit consister qu'à me plaire.

Mon cher Docteur ,

Servez-nous de second porteur.

LE DOCTEUR, *en mettant une des deux redingotes apportées par Colombine.*

AIR : *De tous les Capucins du monde.*

Vous le voulez , je me déguise ;

Il faut en faire à votre guise ;

Mes bras porteront aisément ,

Poursuivre des projets si droles ,

Cet homme que j'ai franchement

Déjà porté sur les épaules.

(*Il sort du Sallon et s'approche de la chaise.*)

ISABELLE, à Cassandre.

AIR : *Des Folies d'Espagne.*

Si vous m'aimez , sachez, Monsieur Cassandre,

Que sans chercher ni de mais , ni de si ,

Sous ces habits , il faut vite descendre ,

Et transporter ce quidam loin d'ici.

CASSANDRE.

Si du plaisir la fatigue est la source ,

Pour ce trajet me voilà tout dispos ;

Mais permettez que pour prix de ma course ,

A vos genoux je cherche le repos.

PIERROT.

AIR : Oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah !

Eh bien ! faquins, finirez-vous ?

J'ai l'ame impatiente,

Et je vous roûtrai tous de coups,

Si l'on ne diligente.

CASSANDRE et LE DOCTEUR, *à part, en*
se toisant l'un et l'autre.

Apparemment que celui-là
Est le Laquais qui m'aidera

La, la.

PIERROT.

Oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah !

Les maudits porteurs que ceux-là !

CASSANDRE et LE DOCTEUR.

AIR : *Un moment seulement.*

Un moment ;

Quel tourment !

PIERROT.

Un moment

Doucement.

ISABELLE et COLOMBINE.

Doucement,

Doucement.

Allez également.

CASSANDRE et LE DOCTEUR.

(Il semble

Que tout se rassemble

Pour m'accabler cruellement.

58 *Les deux Porteurs, &c.*

PIERROT, *en dedans.*

Vous, derriere, et vous pardevant,
Ne pouvez-vous marcher ensemble?

CASSANDRE et LE DOCTEUR.

Un moment;

Quel tourment! &c.

S C E N E V I I.

LÉANDRE, COLOMBINE, ISABELLE.

LÉANDRE, *du côté de la grille, les voyant de loin.*

AIR: *Oh! oh! oh! ah! ah! ah!*

ENFIN, les voilà décampés.,

Pierrot m'en débarrasse;

Et ces deux Vieillards bien dupés

M'abandonnent la place;

Cherchons l'Amour en entrant-là,

Je suis sûr qu'il me menera

La, la,

Oh! oh! oh! ah! ah! ah!

Aux pieds de celle que voilà.

(*Il entre dans le Sallon.*)

Sur ma destinée au plutôt,

Que votre cœur prononce;

Comédie-Parade. 19

Du billet qu'a remis Pierrot,
Donnez-moi la réponse.

COLOMBINE.

Le pauvre Amant que c'est donc là !
Eh quoi ! vous demandez cela !

La, la,

Oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah !

Ne la lisez-vous donc pas-là ? !

(Elle fait signe à Léandre de lire dans les yeux
d'Isabelle.)

LÉANDRE.

Oui, pour le coup dans vos beaux yeux
Léandre la devine ;
Et dès ce moment précieux,
Plus de voyage en Chine.

ISABELLE.

Quand mon Amants' embarquera,
Et qu'Isabelle le suivra,

La, la,

Oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah !

C'est à Cythere qu'on ira.

COLOMBINE.

AIR : *De l'Amour Quêteur.*

Cythere, à parler franchement,
Est un Pays imaginaire,
Qui n'est nulle part sur la terre,
Et s'y trouve à tout moment.
Quand on est deux, et quand on s'aime,
Sans chercher bien loin on le voit :

60 *Les deux Porteurs, &c.*

Car Cythere est dans l'endroit
Qu'on habite soi-même.

ISABELLE.

Cythere est un climat charmant,
Où l'on peut, quelque tems qu'il fasse,
Sans pour cela changer de place,
Voyager également.

Quand on est deux : et quand on s'aime,

Le cœur n'est jamais refroidi ;

Car Cythere est au midi.

Dans le fond du nord même.

LÉANDRE.

Ah ! que l'Amour est inventif !

Ce Dieu, si favorable aux hommes,

A fait pour tous tant que nous sommes,

Son Empire portatif,

Quand on est deux, et quand on s'aime,

On y peut entrer nuit et jour ;

Car le flambeau de l'Amour

En tout tems lui-même.

SCENE VIII.

SCENE VIII.

CASSANDRE et LE DOCTEUR, *ramenant la chaise en dehors, et les Précédens en dedans.*

CASSANDRE.

AIR : *M. la Palisse est mort.*

ENFIN, on peut s'arrêter,
La chaise n'est pas légère.

LE DOCTEUR.

Ne pouvant plus la porter,
Il faut la mettre par terre.

CASSANDRE.

AIR : *Dans le fond d'une écurie.*

Dans le fond de la remise,
C'est à toi de la serrer.

LE DOCTEUR.

C'est par toi, sans murmurer,
Qu'elle y doit être remise.

CASSANDRE, *à part.*

Qu'a-t-il donc à différer ?
Que je ris de sa méprise !

ENSEMBLE.

Il faut, à nous séparer,
Cependant nous préparer.

Tome II.

62 *Les deux Porteurs, &c.*

CASSANDRE.

Est-tu la Fleur ou la Bric ?

LE DOCTEUR.

Est-tu la Bric ou la Fleur ?

CASSANDRE.

Quitte un peu ce ton railleur.

LE DOCTEUR.

Cesse la plaisanterie.

CASSANDRE.

Isabelle est pour mon cœur

Une Maîtresse chérie

LE DOCTEUR.

Moi, d'Isabelle, en honneur,

Je suis l'humble serviteur.

CASSANDRE.

Allons, tiens, prends le pour-boire !

Que m'a donné ce vaurien.

LE DOCTEUR.

Eh, non, non, garde ; garde le tien,

Au contraire, j'ose croire

Que tu recevras le mien.

CASSANDRE.

Parbleu ! la drôle d'histoire.

LE DOCTEUR.

Tu te fais prier pour rien.

CASSANDRE.

Non, mais je te veux du bien.

LE DOCTEUR, *ôtant sa redingote.*

Otons, sans plus nous morfondre,

Cet habit disgracieux.

CASSANDRE, *ôtant la fièvre.*
 Se peut-il ? Ah , justes Dieux !
 Mais j'ai de quoi vous répondre.

LE DOCTEUR.
 Ciel ! en croirai-je mes yeux ?
 Tout ceci vient me confondre.

ENSEMBLE, *d'un ton menaçant.*
 Nous voici deux amoureux ,
 Savoir lequel est heureux ?

SCENE IX et dernière.

PIERROT, *qui étoit derrière pendant le dernier couplet, et les Précédens.*

AIR : *Pour un maudit péché.*

MES chers Messieurs, tout beau
 Commencez par vous taire ;
 L'Amour m'a fait cadeau
 De son petit flambeau,
 Pour que je vous éclaire
 Sur votre qui-pro-quo...

(*Ici Pierrot va se mettre avec Colombine à une des fenêtres, et Léandre et Isabelle sont à l'autre.*)

Eh bien ! cela doit faire

Tableau.

Avec son cher amant,
 Vous voyez Isabelle ;

64 *Les deux Porteurs, &c.*

Ils s'étoient méchamment
Brouillés pour un moment ;
Mais près de sa cruelle
Mon cher Maître est depuis
Ce qu'auprès de ma Belle
Je suis.

LE DOCTEUR et CASSANDRE.

AIR : *Que le soleil dans la plaine.*

Ainsi donc pour l'inhumaine
Qui tantôt s'est ri de nous ,
D'une tempête soudaine
Nous aurons senti les coups.

PIERROT.

Prenons du sort qui tout enchaîne ,
Et qui s'oppose à vos desirs,
Vous la peine,
Nous les plaisirs.

C H Œ U R.

AIR : *Il m'en pend. (Contredanse.)*

Protégez ,
Ménagez
Cette bagatelle
Nouvelle :

Qu'elle échappe à la main
D'un Censeur par trop inhumain.

PIERROT.

Messieurs , l'on voit voler souvent
Au gré du vent ,
Ces bouteilles.

Vermeilles ,
Qu'un enfant
En soufflant ,
Fait éclore facilement :
Elles durent plus d'un instant ,
Quand rien ne va les heurtant.

ENSEMBLE.

Protégez ,
Ménagez
Cette bagatelle
Nouvelle :
Qu'elle échappe à la main
D'un Censeur par trop inhumain.

F I N.

20. 2. 1907

11

1944

५३

L

五

Rep
d
re
m
di

LES AMOURS

D'ÉTÉ,

DIVERTISSEMENT

En un Acte et en Vaudevilles ;

*Représenté, pour la première fois, à la Meute ;
devant LEURS MAJESTÉS, le Jeudi 20 Sep-
tembre 1781 ; et à Paris, le Mardi 25 du
même mois, par les Comédiens Italiens Or-
dinaires du Roi,*

PERSONNAGES.

Le Pere FROMENT, Meunier.

GUILLOT, fils du Pere Froment.

Le Pere LA LIGNE, Pêcheur.

THÉRESE, Fille du Pere la Ligne.

NICAISE.

UN TAMBOUR.

DEUX PAYSANNES.

LE NOTAIRE du Village.

PAYSANS et PAYSANNES.

*Le Théâtre représente à droite , en de-ça de
la riviere , la maison du Pere la Ligne ; et à
gauche , par-delà la riviere , le moulin du
Pere Froment.*

LES AMOURS D'ÉTÉ, DIVERTISSEMENT.

SCENE PREMIERE.

THÉRESE, seule et occupée à laver au bord de
la rivière.

AIR : De Saintonge.

Avec les jeux dans le Village
Quand le Printems fut de retour,
Je méprisai le tendre hommage
De tous les Bergers d'alentour.
Mais l'Eté me rend moins sauvage,
Et je me demande à mon tour,
Ce qui m'enflamme davantage,
De la saison ou de l'amour.

Tandis que je me mets en nage,
En travaillant dans ce séjour,
Mon cœur vole à l'autre rivage,
Chez Guillot qui me fait la cour.
Mais ce qui m'ôte le courage,

70 *Les Amours d'Eté,*

C'est que sur le déclin du jour
Je vois la fin de mon ouvrage,
Sans voir la fin de mon amour.

(Elle ramasse tout le linge dans son panier.)

A porter dans un seul voyage,
Que ce panier me semble lourd ! ...
Du moins s'il passoit un nuage,
Le trajet sembleroit plus court.
Sous ces arbres du voisinage
Evitons la chaleur du jour ;
Mais , hélas ! il n'est point d'ombrage
Qui mette à l'abri de l'amour.

AIR : *Mon petit cœur.*

Mon honneur dit que je serois coupable
Si je cherchois Guillot dans cet endroit ;
Mais , mon cœur dit que je suis excusable
Si c'est Guillot qui d'abord m'apperçoit.
Sur ce gazon comme on est à son aise !
Puisse Guillot tourner ici ses pas.
S'il étoit là ! s'il étoit là , Thérèse !
Assurément tu ne dormirois pas.

Guillot ! Guillot ! que ce nom m'intéresse !
Heureusement qu'on ne peut m'écouter ;
Car dans l'excès de ma vive tendresse
Je me surprends à trop le répéter.
Si l'on savoit que Guillot peut me plaire ,
Tout le hameau me feroit envier ;
N'en parlons pas , et pour plus de mystère ,
Contentons-nous , s'il se peut , d'en rêver.

S C E N E I I.

Le Pere FROMENT, GUILLOT, *sur la*
vanne du moulin, et THÉRESE, *endormie de*
l'autre côté de la rivière.

FROMENT.

AIR : *Tous les Bourgeois de Charitres.*

MON fils, point de chicane ;
Cessons jusqu'à demain ;
Pour abaisser la vanne
Viens me prêter la main.
C'est la fête au Château ;
Je veux, ne t'en déplaise :
Que quand le Seigneur du hameau
Est chanté par tous les jets d'eau ,
Notre moulin se taise.

AIR : *Nous avons un clocher chez nous.*

Ce sont les Meüniers de céans
Qui sont tretous bien obligeans
Pour les Fillettes du Village ,
On les voit sans cesse à l'ouvrage.
Tique , tique , taque est le refrain
De leur cœur et de leur moulin.

72 *Les Amours d'Eté ;*

Pour les faire lever matin ,
Souvent le coq perd son latin ,
Mais dès qu'une poulette chante ,
Ils s'éveillent , l'ame contente ;
Tique , tique , taque est le refrain
De leur cœur et de leur moulin.

Qu'une mere apporte son grain ,
Ils la r'mettent au lendemain ;
Mais si soudain la fille y r'tourne ,
Au même instant la meule tourne ;
Tique , tique , taque est le refrain
De leur cœur et de leur moulin.

Si queuq'fois un rival chagrin
Vient à son tour , et fait du train ,
Ils lui donnent son sac bien vite ,
Et seuls près de la Belle ensuite. . .
Tique , tique , taque est le refrain
De leur cœur et de leur moulin.

GUILLOT.

AIR : *Madeleine à bon droit passa.*

(à part.)

Eh ! mais c'est elle que je vois !

(Haut.)

A propos je songe , mon pere ,
Que vous vous gâterez la voix ,
En chantant près de la riviere ;
Si c't air a pour vous tant d'appas ,
Chantez plus bas ,

bis.

Ou près de l'eau ne restez pas ,

FROMENT.

FROMENT.

Pourquoi prends-tu tant d'embarras ?

GUILLOT, *se mettant au-devant de Froment, pour l'empêcher de voir Thérèse.*

Tenez, je songe encor, mon pere,

Qu'après chacun de vos repas,

L'Été, vous dormez d'ordinaire;

Il fait si chaud, c'est bien le cas,

Ne tardez pas, *bis.*

Et chez nous rentrez de ce pas.

FROMENT, *avec réflexion.*

AIR : *J'aime le mot pour rire.*

Non, je ne veux pas reposer . . .

Et je vais voir, pour m'amuser,

Les apprets de la jôûte.

En traversant dans mon bateau,

Je serai bientôt au Château.

GUILLOT.

Le long de l'eau *bis.*

Suivez plutôt la route.

FROMENT.

Mais, c'est le plus long de beaucoup . . .

GUILLOT, *poussant son pere par le bras.*

Vous ferez mieux, encore un coup,

D'aller par l'avenue;

Car je craindrois, en vérité,

Que l'soleil, dans tout' sa clarté,

De ce côté *bis.*

Ne vous troublât la vue.

Tome II,

G

74 *Les Amours d'Été,*

FROMENT.

AIR: *Valet chez une Fermière.*

Soit, mais toi, finis l'ouvrage,

Afin de vaquer ce soir

En bon jouëteur, à ton devoir.

(*Il sort.*)

S C E N E I I I .

GUILLOT, THÉRESE, *toujours endormie.*

GUILLOT, *descendant dans son bateau.*

Il est parti, bon voyage,
Joignons-la sous ce feuillage,
Et montrons-nous moins peureux.
J'en vois trop pour rester sage,
Et trop peu pour être heureux.

AIR: *Du Vaudeville de la Rosière.*

Passons l'eau, puis sur le gazon

Asseyons-nous tout auprès d'elle.

Ah ! je sens trop que la saison

Redouble sa chaleur cruelle.

Zéphir, rafraîchis ses appas,

Mais pourtant ne l'éveille pas.

(*Tout en passant la rivière.*)

Pour comble d'un bonheur parfait,

Encor tandis qu'elle repose ,
Si dans les rêves qu'elle fait ,
Guillot étoit pour quelque chose !
Zéphir , dis-lui cela tout bas ,
Mais pourtant ne l'éveille pas.

AIR : *Vous me grondez d'un ton sévère.*

Ce cher objet sommeille encore !
Approchons pour voir de plus près.
Quel charme ajoute à ses attraits ,
Le feu dont son teint se colore !

bis.

(Il met pied à terre.)

A l'admirer bornons nos vœux ;
Amour , Amour , c'est tout ce que je veux.

Ah ! si j'osois dans mon ivresse ,
Sans l'empêcher de reposer ,
Sur sa main cueillir un baiser !
Quel beau moment pour ma tendresse !

(Il lui baise la main.)

A ce larcin bornons nos vœux ,
Amour , Amour , c'est tout ce que je veux.

Sans l'éveiller si je l'embrasse ,
Pour cette fois je fais serment
De porter chez elle à l'instant
Ce panier dont son bras se lasse.

(Il l'embrasse.)

A ce larcin , &c.

Quel doux transport ! tout me prospère ;
Mais fuyons vite , et pour raison ,
Car aussi près de la maison
Peut-être ai-je été vu du père.

THÉRESE, *tournant la tête.*
 Et mon panier qui reste là,
 Guillot ! Guillot ! qui me le portera ?

GUILLOT, *revenant sur ses pas.*

AIR : *Jardinier, ne vois-tu pas ?*

Si j'ai fui, c'est que j'ai cru
 T'emporter d'un air leste,
 Ce baiser à ton insu ;
 Mais , puisque tu l'as reçu ,
 Je reste , je reste , je reste.

SCENE IV.

GUILLOT, THÉRESE, le Pere LA LIGNE.

Le Pere LA LIGNE, *son filet sur l'épaule.*

AIR : *Pour un maudit péché.*

ÇA dis-moi sans détour,
 Guillot, pour quelle affaire
 Je te vois chaque jour
 Roder dans ce séjour ?

GUILLOT, *faisant beaucoup de révérences.*

Papa , la chose est claire ,
 J'y viens faire à mon tour
 Ce qu'il nous faut tous faire. . .
 L'amour.

LA LIGNE.

C'est parler sans détour,
Et ma fille est ta femme,
Si ton pere en ce jour
Y consent à son tour,
Mais pour peu qu'il te blâme,
Il faudra sans retour
Déloger de ton ame,
L'amour.

GUILLLOT.

AIR : Une jeune Fillette.

Il suffit qu'ça me plaise,
Pour qu'il en pass' par-là.
Mon per' sera bien aise
D'un' belt' fill' coimm' celle-là, la, la,
J'n'aurons aucun micmac,
Et crac,
J'épouserai Thérèse.
Elle est, je le sais bien,
Sans bien ;
Mais ce n'est rien,
J's'is au travail benclin,
Et quand on se convient,
L'eau vient
Tôt ou tard au moulin.

LA LIGNE.

C't' espérance est fort belle ;
Mais j'veux pêcher.

GUILLLOT.

Oui-dà !

G III

Eh bien, dans ma nacelle,

Papa, mettez-vous là ;

(à Thérèse. :

Vous, là.

Montez sans nul micmac,

Et crac,

(*Ils entrent tous trois dans le bateau de Guillot.*)

J'vous aiderai près d'elle.

Tenez votre filet

Tout prêt ;

Car en suivant le long

De la maison,

Je crois que le canton

Est bon

Pour prendre du goujon.

LA LIGNE, *entr'eux deux.*

AIR : *Languedocien.*

Eh bien, que l'on se dépêche

De joindre son zèle au mien.

GUILLOT et THÉRÈSE.

Que nous ferons bonne pêche,

Si nous nous entendons bien !

LA LIGNE.

Avant tout, il est très-nécessaire

Dans ce cas de troubler la rivière.

GUILLOT, *regardant Thérèse.*

Ah ! laissez-moi seul m'en mêler,

Je me charge de la troubler.

LA LIGNE, à Thérèse.

Toi, n'épargne pas l'amorce,

(*Thérèse jette de l'amorce sur la rivière.*)

(à Gaillor.)

Et toi, retiens ma leçon,
Il faut plus d'art que de force
Pour attrapper le poisson.
De la main que l'on tient en arriere
L'épervier part de cette manière.

(Il jette l'épervier.)

GUILLOT, *souriant à Thérèse.*
Ah ! je conçois, et désormais
Je saurai jeter mes filets.

LA LIGNE, *se retournant.*
Les succès de l'entreprise
Sont souvent fort incertains.

GUILLOT, *donnant la main par derriere à Thérèse.*
Mais pour ne point lâcher prise,
On n'a pas trop des deux mains.

LA LIGNE.
Nous n'avons rien perdu pour attendre,
Un brochet vient, je crois, de s'y prendre.
(Il se retourne au moment que Thérèse et Guillot
alloient s'embrasser, et tire en même-tems son filet à
vide.)

GUILLOT.
Je l'avois aussi remarqué;
Mais, ma foi, le voilà manqué.

LA LIGNE, *rejetant son filet.*

AIR : Du Port Mahon.
Loin de quitter la chance,
Guillot, Guillot, si je recommence,
C'est qu'avec patience :

80 *Les Amours d'Été,*

Il faut aller en tout
Jusqu'au bout.

GUILLLOT, s'approchant de Thérèse derrière le dos
de la Ligne.

J'espère cette fois,
Car bien qu'en tapinois
Ce gros brochet balance,
Je vois, je vois, je vois
Qu'il avance,
Malgré sa méfiance
C'est autant de surpris.

(Il embrasse Thérèse, et la Ligne tire son filet, où il se
trouve un brochet.)

Tous Trois.
Il est pris, il est pris, il est pris.

S C E N E V.

Les Précédens, le Pere FROMENT.

FROMENT, sans les voir.

AIR : Où le mettrons-nous, ma Commère !

A La jouite, prête à se faire,
Conduisons mon fils pour son bien.
Eh mais, ce bateau c'est le mien,
Je n'y conçois rien,
Je n'y comprends rien.

Divertissement.

81

GUILLOT, patelinant.

C'est que j'ai passé l'eau, inon pere.

FROMENT.

Que faites-vous ici, Vaurien ?

LA LIGNE, à Froment.

C'est que ma fille a su lui plaire.

Comme vous je n'en savois rien ;

Il n'attend plus que le moyen ,

Vous m'entendez bien ,

Vous me comprenez bien ,

De contracter chez un Notaire

Avec elle un tendre lien.

FROMENT.

AIR : *Mon Pere étoit por,*

Y pensez-vous donc mûrement ?

Mais quelle extravagance !

Quoi , je souffrirois déceimment

Cette mésalliance !

Je vous avouerai

Que même à mon gré ,

Thérèse est fort gentille ;

Mais mon fils Guillot

Est un trop bon lot ,

Pour être à cette fille.

AIR : *De tous les Capucins du monde,*

Qui dit Pêcheur . dit pauvre haire.

Nuit et jour près de la riviere ,

Un Pêcheur seul avec l'ennui ,

Attend que le poisson lui vienne

Pour couvrir la table d'autrui ,

Et n'a jamais rien sur la sienne.

82 *Les Amours d'Eté ,*

LA LIGNE.

AIR : *Ah ! Maman , que je l'ai échappé belle !*

Contre nous c'est en vain que l'on fronde,
Sur l'art du Pêcheur sachez qu'on se regle en ce
monde ;

L'Avocat de science profonde ,

Lui doit ses secrets

Pour prendre un Juge dans ses rêts.

Letraitant qui de peine redouble ,

Afin d'augmenter sous peu ses finances du double,

Lui doit l'art de pêcher en eau trouble ;

L'avidé Marchand ,

Celui d'amorcer son chaland ;

Et l'Abbé , qui veut être de marque ,

Prend de ses leçons pour savoir bien mener sa barque.

Bref , d'après mainte et mainte remarque

On ne peut nier

Qu'un Pêcheur ne vaille un Meûnier.

FROMENT.

AIR : *Quel état douloureux.*

Quel état près du mien !

Si j'ai bonne mémoire ,

J'ai lu , lorsque j'y voyais bien ,

Que chez un Meûnier de Lieursain ,

Notre bon Roi Henri descendoit de sa gloire.

Chez ce Meûnier . nous dit l'Histoire ;

Il daigna chanter plus d'un joyeux refrain ,

Et boire , et boire , et boire

De son vin.

Divertissement.

83

THÉRESE et GUILLOT, à leur Pere.

AIR : *N'allez point au bois feulette.*

Ah , cessez , cessez mon pere ,
De disputer en ce jour ;
L'amour propre doit se taire ,
Pour laisser parler l'Amour.

THÉRESE , à la Ligne.

Si Thérèse vous est chere ,
Près de lui secourez-nous.

GUILLOT.

Que ferois-je sur la terre
Si j'en'étois son époux !

GUILLOT et THÉRESE.

Ah , cessez , cessez , mon pere ,
De disputer en ce jour ;
L'amour-propre doit se taire ,
Pour laisser parler l'Amour

FROMENT.

Non , Guillot , je suis ton pere ,
Et je t'éclaire en ce jour
Tu feras mieux de te taire ,
Et d'oublier ton Amour.

LE LIGNE.

Comme moi soyez bon pere ,
Et vous verrez quelque jour !
Que les états d'ordinaire
Sont rapprochés par l'Amour.

Ensem-
ble.

SCENE VI.

Les Précédens, NICAISE,

NICAISE.

AIR : *Voici les Dragons qui viennent.*

VOICI les Tambours qui viennent
Pour vous avertir.

FROMENT.

Loin que ces pleurs te retiennent
Des habits qui te conviennent
Viens çà te vêtir.

(*Ils repassent l'eau ensemble.*)

SCENE VII.

LA LIGNE, THÉRESE, NICAISE,
UN TAMBOUR, PAYSANS et
PAYSANNES.

LE TAMBOUR.

AIR : *R'lan tamplan , tire lire.*

C'TILA qu'est Maître céans
En plein plan , r'lan tamplan ,
Tire li , ramplan ,

Divertissement.

85

Fait dire à ses Habitans ,
Queuqu'chos' qui doit leur plaire.

NICAISE.

Queuqu'chos' qui doit leur plaire!

LE TAMBOUR.

C'est que sur la riviere
Y aura pour les bons enfans ,
En plein plan , r'lan tamplan
Tire li, ramplan ,
Y aura pour les bons enfans ,
Joûte extraordinaire.

NICAISE.

Joûte extraordinaire !

LE TAMBOUR.

Par ainsi chaque Bergere
Doit entourer de rubans
En plein plan , r'lan tamplan ,
Tire li, ramplan ,
Les armes dont leux Amans
Front c'te petite guerre.

*(Ici les filles attachent des guirlandes aux lances des
Joûteurs.)*

LE TAMBOUR.

Faut savoir la magniere
D'pousser son adversaire ,
Sans quoi l'on tombe dedans ,
En plein plan , r'lan tamplan ,
Tire li, ramplan.

NICAISE.

Sans quoi l'on tombe dedans !
Ça n'est pas salutaire.

86 *Les Amours d'Ete,*

LE TAMBOUR.

Le vainqueur, au contraire,
Aura la gloire entiere,
Avec six cens francs comptant,
En plein plan, r'lan tamplan,
Tire li, ramplan.

NICAISE.

Avec six cens francs comptant !
Ça n'laisse pas que d'ben faire.

UNE PAYSANNE.

Ah ! si c'étoit grand'Pierre,
Qu'en penses-tu, ma chere ?

UNE AUTRE PAYSANNE.

Ah ! si c'étoit le Gros-Jean.

LE TAMBOUR.

R'li, r'lan, r'lan tamplan,
Tire li, ramplan,
Attendez l'événement;
C'est encore un mystere.

NICAISE et PAYSANS, *s'en allant.*

Attendons l'événement,
C'est encore un mystere.

(*Le pere Froment rentre dans sa maison ; Guillot, qui est de l'autre côté de l'eau, fait signe à Thérèse de rester.*)

SCENE VIII.

GUILLOT, THÉRESE.

GUILLOT.

AIR : Rondeau de l'Amant Statue.

RESTE encore un moment,
C'est ton Amant qui t'appelle,
Reste encore un moment,
Ce moment sera charmant.

Un couple bien fidele,
Qu'on sépare inhumainement,
Doit être en sentinelle,
Pour se réunir promptement.

GUILLOT.

Reste encore un moment,
C'est ton Amant qui t'appelle :
Reste encore un moment,
Ce moment sera char-
mant.

THÉRESE.

Rester un seul moment,
Quand on craint qu'un
pere appelle,
Rester un seul moment,
Cher Amant, c'est un
tourment.

GUILLOT, montrant sa lance à Thérèse.

AIR : Mon cœur charmé de sa chaîne.

Ceci demande, ma Belle,
Un ruban que t'ay's porté.

H ij

THÉRESE.

Moi je veux la fleur nouvelle
 Qui languit à ton côté !
 Mais quand ces flots nous éloignent,
 En vain tu me tends les bras.

ENSEMBLE.

Hélas ! hélas !

THÉRESE.

Guillot, si nos cœurs se joignent,
 Nos mains ne se touchent pas.

GUILLLOT.

En attendant que mon pere,
 Pour la jouïte soit tout prêt,
 Qu'aisément nous pouvons faire
 Cet échange qui nous plaît,
 Attachons contre une pierre,
 Toi l'ruban, et moi l'bouquet;

C'est fait.

THÉRESE.

C'est fait.

GUILLLOT.

Maintenant sur la rivièrè,
 Lançons-les tous deux d'un trait.

(*Avec réflexion, et en se retenant pour baiser, l'un sa
 rose, l'autre son ruban,*)

Un moment, que j'y dépose
 Ce doux gage de ma foi.

THÉRESE.

Un moment, la même chose
 Exige un délai de moi.
 Ça, Guillot, qu'on se dispose

A le jeter comme moi.

A toi.

GUILLOT.

A toi.

ENSEMBLE.

A toi, à moi.

GUILLOT.

Prends mon baiser dans ma rose.

THÉRESE.

L'ruban en cache un pour toi.

SCENE IX.

Les Précédens, FROMENT et LA LIGNE.

FROMENT.

AIR : *Non , je ne ferai pas , ce qu'on veut que je fasse.*

ENCORE ici, morbleu ! partons, ne t'en déplaise,
Holà, eh ! mon voisin, renfermez donc Thérèse :
Je vous le dis encor, pour la dernière fois,
Ou vous pourrez un jour vous en mordre les doigts.

(*Il emmène son fils , et attache son bateau avec un cadénat.*)

S C E N E X.

LA LIGNE et THÉRESE.

LA LIGNE.

AIR : *Si je te caresse aujourd'hui.*

A Quoi bon ces pleurs superflus ?
 Ce n'est pas être sage ;
 Guillots'en va, n'y pense plus,
 Et montre du courage ;
 D'un Berger à t'aimer trop prompt,
 Si l'on t'ôte l'hommage,
 J'en connois cent qui te prendront,
 A sa place en ménage.

THÉRESE.

AIR : *On ne peut aimer qu'une fois.*
 Ah ! mon pere , pour mon repos ,
 Cessez , cessez , de grace ;
 La cruauté de ces propos
 Seroit-elle à sa place ?
 Mon cœur ne peut que s'alarmer
 D'un semblable système ;
 Si cent Bergers peuvent m'aimer ,
 Il n'en est qu'un que j'aime.

bis

LA LIGNE.

AIR : De Joconde.

Au lieu de me contrarier,
 Ecoute-moi, ma fille:
 Je veux croire que ce Meûnier
 Te trouve assez gentille;
 Mais je parierois, au surplus,
 Qu'en te prenant pour femme,
 Il voudroit avoir des écus,
 Pour mieux nourrir sa flamme.

THÉRÈSE.

AIR : J'avois à peine dix-sept ans.

Guillot a des yeux complaisans
 Pour la pauvre Thérèse;
 Pourvu qu'il compte mes quinze ans,
 Il se trouve à son aise.
 Votre fille n'a point de dot,
 Et la chose est commune;
 Mais sa tendresse est pour Guillot
 Une bonne fortune. *bis.*

(On entend dans le lointain les cris des Joueurs, Thérèse vole au bord de la rivière avec inquiétude.)

LA LIGNE, ramenant Thérèse au bord de la Scène.

AIR : Nous jouissons dans nos Hameaux.

Thérèse pourquoi m'exciter
 A prendre un ton sévère ?
 Pourquoi me contraindre à quitter
 Le langage d'un père ?

92 *Les Amours d'Ete,*

De pleurer Guillot un moment ,
Ici je te pardonne ;
Mais de choisir un autre Amant ,
A la fin je t'ordonne.

T H É R È S E .

AIR : *Si-tôt que j'apperçois Jeannot.*

Ainsi donc , loin d'acquiescer
Au feu qui me dévore ,
Vous m'ordonnez de remplacer
Le Berger que j'adore ;
Je chercherai dès aujourd'hui ,
Puisque c'est votre envie ;
Mais pour trouver pareil à lui ,
Il faut toute ma vie. *bis.*

L A L I G N E .

AIR : *Comme v'là qu'est fait !*

Tiens , mon cher enfant , je me doute ,
A ta réponse hors de saison ,
Que ton cœur tourné vers la jouë ,
A peine à suivre la raison.

T H É R È S E .

Mais justement , voici Nicaise.

S C E N E X I.

Les Précédens, NICAISE.

NICAISE.

OUI-DA, c'est moi-même, en effet;
Si je reviens, belle Thérèse,
C'est qu'on m'a donné mon paquet.

ENSEMBLE.

Comme il est fait !

NICAISE.

Comm' me v'là fait !

AIR : *Je suis joyeux , je suis toujours gaillard.*

En quatre mots ; je vais vous conter ça.

Le long de l'eau , de-là , de-cà ,

D'abord on s'amassa ;

Avec des Dam' sans pareilles ,

Pour leurs couleurs bien vermeilles ,

Le Seigneur passa.

Au Pavillon qu'alors on retroussa ,

En nous saluant comm' ça ,

Bientôt il s'avança ,

Et dans l'instant qu'il s'y plaça ,

Le signal commença.

Sans plus tarder , par l'intérêt mené ,

Guillof d'un air déterminé ,

Sur l'eau s'est promené ,

94 *Les Amours d'Eté,*

Quand j'ai vu qu'il faisoit montre
De valeur , à sa rencontre ,
Je me suis tourné ;
Les six cens francs ne m'ont point entraîné ;
Mais quand on est bien né ,
On se sent gouverné
Par un desir désordonné
De se voir couronné.

Adroïtement , Guillot m'ajuste ici.

(*Il indique son épaule.*)

Au lieu d'en paroître transi ,
Moi , je me baisse ainsi ,
De maniere que sa lance ,
Sur ma tête se balance ,
A son grand souci ,
Et que le bout de celle que voici ,
Pour vous dire ceci
Le plus en racourci ,
Entre ses jambes , Dieu merci ,
Librement passe aussi.

Lors , Monseigneur cria de loin , *brave !*
Guillot et moi d'un coup nouveau ,
J'nous poussons au niveau ;
Mais il a ça d'bon , l'brave homme ,
Que quand il touche , il assomme ;
C'est pis qu'un taureau ;
Il tapoit tant qu'on eût dit d'un marteau ;
Si bien que moi j'eus beau
Rester comme un poteau ;
La peur fit r'culer mon bateau ,
Et je tombai dans l'eau.

Jamais là-d'ssus je n'me fus soutenu ;
 Mais d'un coup de croc bien chenu ,
 Guillot m'a soutenu ;
 Au même instant la cohue
 Me tire à terre , et l'on hue
 Mon air ingénu :
 Ah ! si jamais de ce jeu saugrenu ,
 L'usage continu
 Est ici maintenu ,
 Ma fi , c'est un point convenu ,
 J'en suis tout revenu.

LA LIGNE.

AIR : *En revenant de la Ville.*

De Guillot et de sa gloire ,
 C'est assez nous babiller.

NICAISE.

Pour vous finir mon histoire ,
 Je m'en vais me r'habiller.

LA LIGNE.

Quant à nous rentrons , mignonne ,
 Car je crains que le vainqueur
 Ne r'vienne avec sa couronne ,
 A l'attaque de ton cœur.

(*On apperçoit depuis quelque tems Guillot de l'autre côté de la riviere ; Thérèse lui fait signe , ayant de rentrer , qu'elle l'apperçoit.*)

SCENE XII.

GUILLOT, *seul.*AIR : *Du Menuet d'Exaudet.*

DEVANÇONS
Les Chansons
Du Village ;
Du prix que j'ai remporté,
Courons à la Beauté
Faire à l'instant l'hommage.

Ce bateau ,
Au poteau ,
Tient, je gage ;
Eh vite ! au lieu d'y songer ,
Vers elle il faut nager ,
Courage.

(*On entend un coup de tonnerre fort éloigné.*)

Mais quel horrible tapage !
Surviendrait-il un orage ?
Dans ce jour ,
De l'amour
Qui m'engage ,
Grands Dieux ! seriez-vous jaloux ?
Ce seroit entre nous ,
Dommage.

Retardez,

Retardez ,
Suspendez
Votre rage ,
En faveur d'un tendre Amant.
Rien que pour un moment ,
Ecartez ce nuage.
Protégez ,
Ménagez
Mon passage ;
Quitte à m'fair' faire en r'venant ,
Si ça vous est av'nant ,
Naufrage.

SCENE XIII.

GUILLOT , *au milieu de l'eau* ; THÉRESE , *sur le balcon de la fenêtre avancée sur la rivière.*

THÉRESE.

AIR : *Un Cordelier dit à Lisette.*

DANS ton ardeur trop indiscrete ,
Pauvre Guillot , tu perds tes pas ,
Car mon pere dans ma chambrette ,
Vient de me renfermer , hélas !

Et s'il me guette ,
Tu ne pourras
Chez nous te glisser en cachette.

Tome II.

L

98 *Les Amours d'Eté,*

GUILLOT.

Faut me l'promettre, ou je m'en vas.

THÉRESE.

Nage toujours, mais n'ti fie pas.

GUILLOT.

Gageons que de ton esclavage,
Si tu veux bien, tu sortiras;
Pour peu que la nuit t'encourage,
En tapinois, tu me joindras.

Sur le rivage.

Comme tout bas,

Nous parlerons de mariage !

Faut me l'promettre, ou je m'en vas.

THÉRESE.

Nage toujours, mais n'ti fie pas.

GUILLOT.

C'est en vain que ton pere veille,
Plus fin que lui l'endormira;
Une voix me dit à l'oreille,
Aide-toi, l'Amour t'aidera.

S'il te conseille,

Ton cœur aura,

Sans doute, une audace pareille;

Faut me l'promettre, ou je m'en vas.

THÉRESE.

Nage toujours, mais n'ti fie pas.

GUILLOT, *au-dessous de la fenêtre.*

AIR : *Vous autres, jeunes fillettes.*

Eh mais ! ce seau, ma mignonne,
Me fournit un bon moyen,

Pour peu que je me cramponne,
Le long de ces barreaux.

THÉRESE.

Hein ?

GUILLLOT.

J'garantis sur ma foi,
Que j'arriv'rai tout près de toi.

(Guillot n'a qu'un pied dans le seau que Thérèse tire,
mais il s'aide avec les mains le long des piquets qui
joignent la maison.)

THÉRESE.

Cher Guillot, le fardeau pese.

GUILLLOT.

Encor un bon coup de main.

SCENE XIV.

Les Précédens ; LA LIGNE, en-dedans.

LA LIGNE.

QUE fais-tu donc-là, Thérèse ?

THÉRESE, effrayée.

Ai ! je tire un seau d'eau.

LA LIGNE.

Hein ?

Mais, pour qui ? mais pourquoi ?
N'en tire jamais sans moi.

GUILLLOT, toujours dans le seau.
Grands Dieux ! quelle voix sévère
Vient m'arrêter en chemin ?

I ij

100 *Les Amours d'Eté,*

THÉRÈSE.

Tenez , de grace , mon père ,
N'allez pas le lâcher....

LA LIGNE.

Hein ?

Lâcher qui ? lâcher quoi ?
J'ai plus de force que toi.

(*Thérèse effrayée laisse la corde entre les mains de
la Ligne , qui acheve de grimper Guillot malgré lui ,
à la hauteur du balcon.*)

SCENE XV.

Les Précédens ; le Pere FROMENT.

FROMENT.

AIR : *Juste Ciel ! je découvre.*

FIER du prix de la Joute,
Je parierois qu'il a
Tourné par cette route ;
Et parbleu le voilà.

LA LIGNE.

Oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah !
Comment, coquin, te voilà-là !

THÉRESE et GUILLOT.

Oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah !
Qu'est-ce qu'il m'en arrivera ?

FROMENT.

Oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah !
Le bon pere que celui-là !

GUILLOT.

AIR : *Oh ! Ricandaine , Ricandon.*

Hélas ! m'y serois-je attendu !
En l'air , je reste confondu.
Si l'on s'étoit bien entendu ,
Chez vous je me serois rendu
Par la porte.

Mais tout n'est pas encor perdu ,

102 *Les Amours d'Été,*

Je suis toujours son prétendu ;
Car pour l'amour assidu
Que je lui porte,
A mon cœur éperdu,
Le sien est dû.

AIR : *Vive Henri-Quatre* (de l'ouverture du Magnifique.)

LA LIGNE.

Ah ! téméraire,
C'est par trop m'outrager !
Dans la rivière,
Je m'en vais te plonger,
A moins que ton pere,
Ne veuille s'arranger.

GUILLOT et THÉRESE.

Point de colere,
Daignez vous arranger.

Ensemble.

Dans la rivière,
Dussiez-vous me plonger,
Rien ne peut, mon pere,
Me contraindre à changer.

FROMENT.

Dans sa colere,
S'il alloit se venger !

Dans la rivière,
S'il alloit le plonger !

Moi, je suis bon pere,
J'aime mieux m'arranger.

SCENE XVI et dernière.

Les Précédens ; LE TAMBOUR, un NOTAIRE, PAYSANS et PAYSANNES. (Ils arrivent tous sur les bateaux de la Jolûte , décorés et illuminés pour la Fête.)

LE TAMBOUR, *apercevant Guillos.*

AIR : *R'li, r'lan tamplan.*

P
POURQUOI donc laisser les gens
En plein plan,
R'lan tamplan, tire li ramplan ?

LE NOTAIRE, *une bourse à la main.*

On vous a cherché long-tems,
Et par mer, et par terre.

GUILLOT, *avec humeur.*

Quand une peine amere
Va finir ma carrière,
Je renonce aux six cens francs,
En plein plan,
R'lan tamplan, tire li ramplan ;
Mais c'est elle en ces momens,
Que j'fais mon héritière.

(Le Notaire va pour serrer la bourse dans sa poche,
mais Guillos la prend, et la donne à Thérèse.)

LE CHŒUR.

Comment, son héritière !

LA LIGNE, *avec attendrissement,*

Va, si j'étois ton père,
J'appaiserois tes tourmens,
En plein plan,
R'lan tamplan, tire li ramplan.
Mais pour que j'soyons parens,
Il a l'ame trop fiere.

(Il montre du doigt le Pere Froment.)

Le Pere FROMENT, *après quelques minutes de réflexion,*

Ouf ! la tendresse opere....

Embrassons-nous, compere....

Embrassez-vous, mes enfans,

En plein plan,

R'lan tamplan, tire li ramplan.

V'là l'Tabellion de céans,

Qui finira l'affaire.

LE NOTAIRE.

De l'acte nécessaire,

J'ai le moule ordinaire ;

Et j'en remplirai les blancs,

En plein plan,

R'lan tamplan, tire li ramplan.

Signez tous selon vos rangs,

Dans la forme ordinaire.

PAYSANS et PAYSANNES.

Signons tous selon nos rangs ,
Dans la forme ordinaire.

GUILLOT.

Ensemble.

Que ces momens sont charmans !

Ah , Thérèse ! Ah , mon pere !

THÉRÈSE.

Que ces momens sont charmans !

Ah , Guillet ! Ah , mon pere !

(Tandis que tout le monde est occupé à signer , Nicaise , resté seul sur le bord de la Scène , s'amuse à fixer la Lune.)

NICAISE.

Com' la soirée est claire !

C'est un signe prospere.

Oh ! comme la Lune est dans

Son plein plan ,

R'lan tamplan , tire li ramplan !

Y a ben des noç' d'honnêt' gens , } *bis on*

Qu'autrement elle éclaire. } *chaur.*

V A U D E V I L L E.

AIRS *Languedociens.*

LE NOTAIRE.

SI le cœur vous en disoit,
Parmi vous, les jeunes filles,
Si le cœur vous en disoit,
Voilà le Notaire prêt.

Il prendroit
Grand intérêt

A rapprocher les familles.
Si l'Amour vous échauffoit,
En raison du rem's qu'il fait ;

Car dans l'Automne
A Bacchus

Les jours sont dus ;
L'Hiver, les jours
Sont trop courts

Pour les Amours ;
Ils sont trop inconstans
Quand c'est le Printems

Qui donne :

Ainsi, tout bien compté, } *bis en*
Mariez-vous l'É.é. } *chœur.*

UNE PAYSANNE.

Epouseras-tu Gros-Jean ?

UNE AUTRE PAYSANNE.

Epouseras-tu Grand-Pierre ?

UNE PAYSANNE.

Dam' ! v'là Grand Pierr' sans argent.

UNE AUTRE PAYSANNE.

Dam' ! c'est tout un de Gros-Jean.

UNE PAYSANNE.

Ma fin' à tout événement,
J'l'épous' parc' que c'est Grand-Pierre....

UNE AUTRE PAYSANNE.

Ma fin' à tout événement,
J'l'épous' parc' que c'est Gros-Jean.

LA LIGNE.

V'là c'qu'il falloît,
Tout fin dret,
V'là c'qu'il falloît
Pour me prouver qu' dans c't endroit
L'Amour se plaît.
D'un seul coup de filet,
Tout le long de la rivière,
Ici, tout bien compté,
V'là donc trois noc's d'Été.

} bis en
chœur.

FROMENT.

Au bruit sourd
De ce tambour
Que le flageolet réveille,
Au bruit sourd
De ce tambour
Voguons sur l'eau jusqu'au Bourg.

(A Guillot.)

Sois docile au tendre Amour,
Il va te dire à l'oreille

108 *Les Amours d'Eté,*

Qu'il te faut dans ce séjour
Doubler de rame en ce jour.

(*Tout le monde entre dans les bateaux de la Joie,
à l'exception de Nicaise.*)

NICAISE.

Sur ces bateaux,
Pauvres Sots,
Bravez les flots.
Je vais tâcher
De marcher,
Pour me coucher.

La terre est un plancher,
Qui me convient à merveille,
Et j'veux, tout bien compté,
Vivre plus d'un Eté.

LE CHŒUR.

Il veut, tout bien compté,
Vivre plus d'un Eté.

GUILLOT, *au Public.*

Messieurs, voici le moment
Où l'amour-propre soupire,
Tant il craint secrètement
D'être jugé gravement.
Livrez-vous à l'enjoûment
Que le Vaudeville inspire,
Et chacun assurément
S'en retournera gaîment.

THÉRÈSE, *au Public.*

Si ces tableaux
Sur les eaux

Semblent

Semblent nouveaux ;
Si nous varions
Les chansons
Que nous plaçons ;
Enfin , si trois Saisons
Vous ont déjà fait sourire ,
Point de sévérité
Pour les Amours d'Eté.

(On reprend en chœur ce dernier Couplet , et la toile
baisse à l'instant où les bateaux semblent prêts à
s'éloigner.)

F I N.

1847
The following is a list of the names of the persons who have been admitted to the office of the Secretary of the Board of Education, since the last meeting of the Board, on the 1st of January, 1847.

1. Mr. J. H. Smith
2. Mr. J. H. Smith
3. Mr. J. H. Smith
4. Mr. J. H. Smith
5. Mr. J. H. Smith
6. Mr. J. H. Smith
7. Mr. J. H. Smith
8. Mr. J. H. Smith
9. Mr. J. H. Smith
10. Mr. J. H. Smith
11. Mr. J. H. Smith
12. Mr. J. H. Smith
13. Mr. J. H. Smith
14. Mr. J. H. Smith
15. Mr. J. H. Smith
16. Mr. J. H. Smith
17. Mr. J. H. Smith
18. Mr. J. H. Smith
19. Mr. J. H. Smith
20. Mr. J. H. Smith
21. Mr. J. H. Smith
22. Mr. J. H. Smith
23. Mr. J. H. Smith
24. Mr. J. H. Smith
25. Mr. J. H. Smith
26. Mr. J. H. Smith
27. Mr. J. H. Smith
28. Mr. J. H. Smith
29. Mr. J. H. Smith
30. Mr. J. H. Smith
31. Mr. J. H. Smith
32. Mr. J. H. Smith
33. Mr. J. H. Smith
34. Mr. J. H. Smith
35. Mr. J. H. Smith
36. Mr. J. H. Smith
37. Mr. J. H. Smith
38. Mr. J. H. Smith
39. Mr. J. H. Smith
40. Mr. J. H. Smith
41. Mr. J. H. Smith
42. Mr. J. H. Smith
43. Mr. J. H. Smith
44. Mr. J. H. Smith
45. Mr. J. H. Smith
46. Mr. J. H. Smith
47. Mr. J. H. Smith
48. Mr. J. H. Smith
49. Mr. J. H. Smith
50. Mr. J. H. Smith
51. Mr. J. H. Smith
52. Mr. J. H. Smith
53. Mr. J. H. Smith
54. Mr. J. H. Smith
55. Mr. J. H. Smith
56. Mr. J. H. Smith
57. Mr. J. H. Smith
58. Mr. J. H. Smith
59. Mr. J. H. Smith
60. Mr. J. H. Smith
61. Mr. J. H. Smith
62. Mr. J. H. Smith
63. Mr. J. H. Smith
64. Mr. J. H. Smith
65. Mr. J. H. Smith
66. Mr. J. H. Smith
67. Mr. J. H. Smith
68. Mr. J. H. Smith
69. Mr. J. H. Smith
70. Mr. J. H. Smith
71. Mr. J. H. Smith
72. Mr. J. H. Smith
73. Mr. J. H. Smith
74. Mr. J. H. Smith
75. Mr. J. H. Smith
76. Mr. J. H. Smith
77. Mr. J. H. Smith
78. Mr. J. H. Smith
79. Mr. J. H. Smith
80. Mr. J. H. Smith
81. Mr. J. H. Smith
82. Mr. J. H. Smith
83. Mr. J. H. Smith
84. Mr. J. H. Smith
85. Mr. J. H. Smith
86. Mr. J. H. Smith
87. Mr. J. H. Smith
88. Mr. J. H. Smith
89. Mr. J. H. Smith
90. Mr. J. H. Smith
91. Mr. J. H. Smith
92. Mr. J. H. Smith
93. Mr. J. H. Smith
94. Mr. J. H. Smith
95. Mr. J. H. Smith
96. Mr. J. H. Smith
97. Mr. J. H. Smith
98. Mr. J. H. Smith
99. Mr. J. H. Smith
100. Mr. J. H. Smith

I
A
D
R
Repr
6
On

**LE GÂTEAU
A DEUX FÈVES,
DIVERTISSEMENT**

En un Acte et en Vaudevilles ;

*Représenté , pour la premiere fois , le Dimanche
6 Janvier 1782 , par les Comédiens Italiens
Ordinaires du Roi.*

PERSONNAGES.

DENISE, fille de Martin.

SIMON, fils de Grégoire.

LUBIN, fils de Martin.

MARTIN, pere de Denise et de Lubin,

GRÉGOIRE, pere de Simon.

LE BAILLI.

LE MAGISTER.

LE FRATER.

LE CARILLONNEUR.

AUTRES PERSONNAGES.

Le Théâtre représente l'intérieur d'une Chambre rustique. A droite est une grande cheminée dans laquelle on a pratiqué un four : à gauche est la porte d'entrée , et dans le fond regne une galerie qui conduit à des greniers.

LE GÂTEAU A DEUX FÈVES, DIVERTISSEMENT.

SCENE PREMIERE.

DENISE et son frere LUBIN.

LUBIN, *à part.*

AIR : *A l'arrivée d'un bon Jambon.*

JE suis sûr que ma sœur Denise,
Ici, ce soir attend Simon ;
Que lui veut donc ma sœur Denise,
Mais sur-tout que lui veut Simon ?

DENISE, *apercevant Lubin.*
Faut-il que je vous le redise ?
Allez coucher, petit garçon.

LUBIN.

Je ne veux plus qu'on me maîtrise,
Je ne suis plus petit garçon.
(*À part.*)
Peur qu'il ne vienne, la rusée
Prétend me forcer à sortir ;

114 *Le Gâteau à deux Fèves ;*

Et parce qu'elle est éveillée,
Elle veut m'envoyer dormir.

AIR : *Non, ma chere Lise, non, non, non.*

Non, Mademoiselle,

Non, non, non,

C'est le jour des Rois, et ce jour là je me rappelle
Que j'ai tous les ans à la maison,
Pour souper à table une fort bonne raison.

D E N I S E.

AIR : *Dodo, l'enfant do !*

Ce n'est pas pour ce soir encor,
Et mon pere a remis la fête.

L U B I N.

Dans ce cas-là, ma sœur, j'ai tort,
Je ne veux plus vous tenir tête,
Allons coucher puisqu'il le faut,
Bon soir, ma sœur, je suis en haut.
(à part, et en faisant semblant de sortir.)
Dodo, l'enfant dormira tantôt.

D E N I S E.

AIR : *De la Lanterne Magique.*

Moment crue' et prospere,
Viendra-t-il avant mon pere?
Je le crains et je l'espere.

Tirons sur nous

Les verrous ;

Dans trois jours sans plus attendre,
Simon sera mon époux ;
Arrêtons. . . je crois l'entendre :
Mais avec son air si doux

Divertissement. 113

S'il alloit trop entreprendre,
Ne nous laissons pas surprendre,
On doit craindre de se rendre
Quand on donne un rendez-vous.
(*Lubin se cache dans le four.*)

S C E N E I I.

DENISE, SIMON, *en dehors*, et LUBIN,
caché.

SIMON, *en dehors.*

O H ! ma charmante Maîtresse,
Est-ce ainsi que l'on m'élaisse ?
Quoi, malgré votre promesse,
Je ne puis entrer chez vous !

DENISE.
Si je manque à ma promesse,
Ne vous en prenez qu'à vous ;
Car vous m'embrassez sans cesse
Quand je suis seul avec vous.

DENISE.	SIMON.
Dût-il m'embrasser,	Peut-on agir de la sorte ?
qu'importe,	Que l'amour enfin l'em-
Mon amour enfin l'em-	porte,
porte,	Tant que je reste à la
Tant qu'il demeure à la	porte,
porte,	C'est abuser des verrous.
C'est abuser des verrous.	

116 *Le Gâteau à deux Féves,*

DENISE.

AIR : *Il est certain qu'un jour de l'autre mois,*

Seul avec moi , cher amant , te voilà ,
Mais d'un peu loin parlons-nous et pour cause ;
Vous avancez ; s'il vous plaît , halte-là :
Faisons avant une petite clause ,
Par les deux bouts prenons ce ruban-là ,
Et qu'entre nous il serve de barrière.

SIMON.

Oses-tu bien me proposer cela !

DENISE.

Tu ne veux pas :

SIMON.

Je ne veux pas :

DENISE.

J'appellerai , j'appellerai mon frere.

SIMON.

Il me faut donc vouloir ce que tu veux.
De ce ruban la longueur est extrême ;
Qu'il est cruel quand on n'est plus que deux ,
D'être à dix pas de celle que l'on aime !
Je ne saurois , distrait par tes beaux yeux ,
Tendre toujours ce lien trop sévère ,
Tu vois pourtant que j'y fais de mon mieux.

DENISE.

Ah ! vous lâchez ,
J'appellerai , j'appellerai , mon frere.
De mon côté , quand il avancera ,
En reculant diminuons sa tâche.

SIMON, à part.

Maudit ruban , ma main t'accourcira
Sans toutefois que tu sembles plus lâche;
(Il l'embrasse.)
Si le ruban est encore étendu ,
Denise à tort de se mettre en colere.

DENISE.

Va , va , fripon , mon cœur t'a répondu ,
Le mal est fait. *bis.*

DENISE.

LUBIN , sortant sa tête
hors du four.

N'appellons plus mon frere. | Appelle donc ton frere?

LUBIN.

AIR : *Tout le long de la riviere.*

C'est fort bien l'entendre ,
J'ai vu tout cela ;
Cette leçon tendre
Demeurera là ,
Il fait toujours bon apprendre
Ces manieres-là ;
Je saurai comment m'y prendre
Quand mon tour viendra
(A Simon.)
Des doux tête-à-tête
Qu'on m'accordera ,
Quand fillette honnête
Se repentira ,
Sans paroître la comprendre
Je resterai-là ;
Je saurai , &c.

118 *Le Gâteau à deux Féves,*

(*A Denise.*)

Et quand la bonne ame
Me refusera
Un baiser de flamme,
Ça signifiera
Que je puis tout entreprendre
Pour arriver là ;
Je saurai, &c.

SIMON et DENISE.

AIR : *Viens, charmante Annette.*

Sur tout ce mystere
Pourras-tu te taire ?

LUBIN.

Va, ma chere sœur,
Appaise ta frayeur ;
Mais pour récompense
D'un pareil silence,
Mettez-moi toujours
De vos leçons d'amours.

DENISE et SIMON.

Oui, pour récompense
D'un pareil silence,
Tu seras toujours
De nos leçons d'amours.

S C E N E I I I.

MARTIN, LUBIN, DENISE et SIMON.

MARTIN.

AIR: *L'Amour galant, c'est son usage.*

P O U R faire ici les Rois, ma Chere,
Tous mes bons amis vont venir,
Il nous faut faire grande chere.

LUBIN, à Denise.

J'ai bien fait de ne pas dormir.

MARTIN.

Tu vas avoir bien de la peine,
Car je compte sur la douzaine.

DENISE.

On en auroit vingt à traiter,
Que j'y verrois un remede;
Jesaurai bien vous contenter
Pourvu que quelqu'un m'aide.

(*En regardant Simon.*)

MARTIN.

Mais il ne faut pas qu'on lanterne,
J'ai vu le Bailli, le Frater.
Toi, Lubin, prends notre lanterne,
Et va prier le Magister.

LUBIN.

Oh! dame, c'est qu'on n'y voit goutte,

120 *Le Gâteau à deux Féves,*

Tout seul j'aurois trop peur en route;
Vous savez bien que sa maison
Est là bas, là bas, dans la campagne;
J'irai, mais comme de raison,
Que Simon m'accompagne.

S I M O N.

AIR : *Un beau jour que gros René.*

Ce n'est pas ma faute à moi,
Il faut bien, Denise,
Pour dissiper son effroi,
Que je le conduise;
Mais calmez votre souci,
Pour vous, ma petite,
Ici,
Je reviens bien vite.

S C E N E I V.

M A R T I N et D E N I S E.

M A R T I N.

AIR : *Ce n'est que dans la retraite.*

TO I, va-t-en prier Grégoire
De me prêter à l'instant. . .
Mais il seroit plus prudent. . .
Ma fille, prends l'écritoire. . .

Divertissement. 121

Mais comment lui tourner ça ?

Ecris toujours ; ça viendra.

AIR : Non , je ne ferai pas.

Viens ça , mon cher ami . . . tirer chez moi la fève ,

Tu me seconderas . . . pour que mon vin s'acheve ,

Et j'espere à la fin . . . du plus gai des festins ,

Que tu m'enleveras . . . par tes joyeux refrains.

AIR : Boire à son tire lire , lire !

Je ne suis pas au bout ;

Mais quelle inadvertance !

J'allois la mettre en tout

Dans cette confiance.

(Il déchire la lettre en deux seulement.)

Je ferai mieux d'y faire un tour :

Toi , ma fille , pour le plus court ,

Mets le gâteau dans notre four

Pour mon retour.

SCENE V.

DENISE , en pétrissant la pâte.

AIR : Languedocien.

Tout le monde a su le malheur

De la pauvre Jeannette ,

Qui le soir mouroit de frayeur

Seule dans sa chambrette.

Tome II.

L

122 *Le Gâteau à deux Fèves,*

Oh ! fillettes ,
N'avez jamais peur
Tant que vous serez seulettes.

On chante assez quand on a peur,
Aussi faisoit Jeannette ,
En répétant d'un air rêveur
Certaine chansonnette
Oh ! fillettes , &c.

Passe un des fils de Monseigneur,
A la voix de Jeannette ,
Il connoît quelle est sa frayeur,
Et monte à sa chambrette.
Oh ! fillettes , &c.

Trois fois de suite et de bon cœur,
Il embrasse Jeannette ,
Et puis il part , le séducteur ,
Comme un trait d'arbalette.
Oh ! fillettes , &c.

Oh ciel ! il emporte mon cœur,
Dit aussi-tôt Jeannette ;
En voulant crier au voleur ,
Elle reste muette.
Oh ! fillettes , &c.

S C E N E V I.

DENISE, SIMON et LUBIN.

LUBIN.

AIR : *Pauvre Guillos et Guillemette.*

S AIS-TU bien que Simon me creve,
En courant comme un lévrier.

DENISE, *a Lubin.*

Va-t-en d'abord prendre une fève
Là-haut , dans le petit grenier.

(*Lubin sort.*)

SIMON.

Peur que le travail ne t'échauffe,
Seul , je ferai tout ce qu'il faut.

DENISE.

Commençons , pour que le four chauffe,
Par allumer vite un fagot.

SIMON.

AIR : *Dans nos prés , trois Demoiselles.*

Par un accord agréable :

Des yeux nous converserons ,

Et seuls de toute la table ,

Pourtant nous nous entendrons :

Ah ! ma Reine ,

L i j

124 *Le Gâteau à deux Féves,*

Ventreguenne,
Que nous aurons d'appétit !

D E N I S E.

Sois plus sage ;
Tiens , je gage
Que le four se refroidit.

S I M O N.

Assis tout près l'un de l'autre ,
Quand Denise à moi boira ,
Son petit pied sur le nôtre ,
Tout bas m'en avertira.
Ah ! ma Reine , &c.

D E N I S E.

Sois plus sage , &c.

S I M O N.

Afin que le vin , ma Chere ,
Nous fasse encor plus de bien ;
Tu me glisseras ton verre ,
Je te passerai le mien.
Ah ! ma Reine , &c.

D E N I S E.

Sois plus sage , &c.

D E N I S E.

AIR : *Quand vous entendrez le doux zéphir.*
Le voilà prêt à porter au four ;
Mais par un innocent badinage ,
Du bout du doigt , en signe d'amour ,
Tracons-y quelqu'image ;
Souvent la main par des traits flatteurs ,
Avec adresse ,

Y marque des fleurs.
Mais dans l'ivresse
De la tendresse,
Gravons-y deux cœurs.

ENSEMBLE.

Auprès du tien par l'art imité,
Sur ce gâteau que le mien figure ;
En attendant la réalité,
Joignons-les en peinture.

DENISE.

AIR : *Je m'embarrasse fort peu.*

Voilà deux fois dans un jour
Que Simon m'embrasse :
Sur les doux baisers d'amour
Que l'hymen t'amasse,
C'est autant de rabattu.

SIMON.

En fait de baiser, vois-tu,
Chose bonne à prendre
Est fort bonne à rendre.

SCENE VII.

LUBIN, DENISE et SIMON.

LUBIN, *les surprenant.*

Même air.

Vous vous embrassez encor
D'une ardeur extrême.
Moi qui veux devenir fort
Dans votre système,
Je descendois à tâtons
Pour prendre d'autres leçons,
C'est toujours la même. *bis.*

AIR : *Pour voir un peu comment ça f'ra.*

Ma sœur, ne puis-je adroitement
Placer la fève que j'apporte ?

DENISE.

Oui, mais entre-la bien avant,
De peur sur-tout qu'elle ne sorte.

LUBIN, *à part.*

Mettons-en deux par-ci, par-là,
Pour voir un peu comment ça f'ra.

SIMON, *mettant le gâteau au four.*

AIR : *Quand la Mer rouge apparut.*

Profitons de la chaleur.

DENISE.

Moi, je vais à la cave.

S I M O N.

Denise, n'as-tu pas peur ?

L U B I N.

Elle n'est pas trop brave.

D E N I S E, à Simon qui prend la lanterne.

Pour le coup, Monsieur Simon,

Je vous trouve aussi trop bon.

Non, non, non,

Permettez que ce soir mon frere

Qui là-bas m'éclaire.

S I M O N.

Que vous avez mauvais cœur

De refuser le monde !

S C E N E V I I I.

S I M O N, seul.

ELLÉ a l'air de bonne humeur,

Même quand elle gronde ;

Ces refus me font languir :

Mais comme on va nous unir,

Il vont tous finir.

Quel plaisir ! quel plaisir !

Ah ! lorsque j'y pense,

J'en saute d'avance.

(Il ramasse la moitié de la lettre, qui seule est tombée
par terre.)

128 *Le Gâteau à deux Féves,*

AIR : *Nón , j'enferai pas.*

Quel est ce papier-là ? c'est de son écriture ;
Lisons ; mais juste ciel ! l'ingrate , la parjure !
Viens ça , mon cher ami . . . tu me seconderas ;
Et j'espere à la fin . . . que tu m'enleveras.

Que tu m'enleveras !... Quelque Seigneur sans doute ,
Qui , de son cœur vénal , aura trouvé la route.
Rien ne peut apaiser ma rage et mon effroi ,
Mon cher . . . et ce billet n'est pas écrit pour moi.

SCENE IX.

DENISE, SIMON et LUBIN.

DENISE.

AIR : *De la Charmante , Contredanse.*

QU'AVEZ-VOUS donc , mon cher Simon ?

SIMON.

Oses-tu bien me regarder en face ?

LUBIN.

Qu'avez-vous donc , Monsieur Simon ?

SIMON.

Tout est affreux pour moi dans la maison.

DENISE et LUBIN.

Mais quelle raison ?

Expliquez-vous donc.

SIMON.

Oh ciel ! quelle audace :
Tout mon sang se glace.

DENISE et LUBIN.

Mais quelle raison ?
Expliquez-vous donc.

SIMON.

Quelle trahison !

LUBIN.

Oh ! la triste leçon !

S C E N E X.

DENISE, SIMON, LUBIN, MARTIN
et GRÉGOIRE.

GRÉGOIRE.

Suite de l'Air.

QU'AVEZ-VOUS donc , mon fils Simon ?
Qu'avez-vous donc à faire la grimace ?

MARTIN.

Ma Denise, qu'avez-vous donc ?
Expliquez-vous , d'où vient ce carillon ?

LUBIN.

Papa, c'est Simon,
Qui perd la raison ;
Nous gronde, tracasse,
Tempête et menace.

130 *Le Gâteau à deux Féves ,*

SIMON.

Comment, sans raison !
Quelle trahison !
De notre union
Qu'il ne soit plus question.

MARTIN et GRÉGOIRE.

Des Amoureux voilà bien
le jargon :

Tantôt on crie, et tantôt
on s'embrasse.

GRÉGOIRE, à Simon.

Va-t-en m'attendre à la
maison.

MARTIN.

Et vous , laissez - nous
pour raison.

SIMON.

Tout est affreux pour
nous dans la maison,

Avec plaisir j'abandonne
la place.

DENISE et LUBIN.

Te

Me soupçonner de trahison :

Hélas ! Simon a perdu la
raison.

SCENE XI.

MARTIN et GRÉGOIRE.

MARTIN.

AIR : *A Blaye la jolie ville.*

AH ça , mon cher Compere ,
Nous voici seuls , j'espere ;
Nous pouvons maintenant ,
Parler secrètement.

GRÉGOIRE.

Quelle est la confidence
Qui m'appelle chez toi ?

MARTIN.

Elle est de conséquence.
Grégoire , écoute-moi.

AIR : *Chantons les Amours de Jeanne.*

J'ai perdu Jeanne ma femme.

GRÉGOIRE.

Ma femme Hélène a pris fin.

MARTIN.

D'y penser ça me fend l'ame ;

GRÉGOIRE.

Je ne m'en console brin.

MARTIN.

La pauvre Jeanne !

GRÉGOIRE.

La pauvre Hélène !

MARTIN.

Savoit me mener ?

GRÉGOIRE.

Tout comme la mienne !

MARTIN.

Savoit me mener par le droit chemin.

Jeanne abhorroit la bouteille.

GRÉGOIRE.

Hélène abhorroit le vin.

MARTIN.

Lorsque j'allois sous ta treille ,

GRÉGOIRE.

Quand j'allois chez toi , Martin ,

132 *Le Gâteau à deux Fèves,*

MARTIN.

La pauvre Jeanne !

GRÉGOIRE.

La pauvre Hélène !

MARTIN.

Crioit après moi !

GRÉGOIRE.

Tout comme la mienne !

MARTIN.

Crioit après moi du soir au matin.

D'ailleurs ma femme étoit sage.

GRÉGOIRE.

La mienne, femme de bien ;

MARTIN.

Quant à l'honneur du ménage,

GRÉGOIRE.

Et quant à notre lien ,

MARTIN.

La pauvre Jeanne !

GRÉGOIRE.

La pauvre Hélène !

MARTIN.

Ne m'a jamais fait !

GRÉGOIRE.

Non plus que la mienne !

MARTIN.

Ne m'a jamais fait me plaindre de rien.

AIR : *Les Mariniers d'la Grenouillère.*

J'ai quasiment perdu la tête ,

Depuis qu'elle a perdu le jour.

Divertissement. 133

Tu connoissois dans ce séjour
Son beau gobelet des jours de Fête,
Chez toi le pareil est, je crois!
Et sert quand on chomme les Rois.

GRÉGOIRE.

AIR : *Accourez tous , et que chacun écoute.*

Eh bien ?

MARTIN.

Eh bien ! on me l'a pris , Compere.

GRÉGOIRE.

On tel'a pris ?

MARTIN.

On me l'a pris vraiment.

GRÉGOIRE.

Courons , ami , chercher le téméraire
Qui t'a volé ce meuble intéressant.

MARTIN.

Tu prends la chevre,
Car c'est l'Orfevre
Qui me l'a pris pour le poids de l'argent.

GRÉGOIRE.

AIR : *De la Vaudreuil , Contredanse.*

Ah ! Compere , ah ! Compere ,

Cen'est pas bien ;

Mais c'étoit nécessaire

Pour distraire

La peine amere

Que vous couviez au fond de votre sein.

Et moi , n'ai-je pas , dans la gêne

Tome II.

M

134 *Le Gâteau à deux Féves,*

Vendu ces couverts argentés,
Qu'en ménage ma chere Héleno
M'avoit par surcroît apportés?

MARTIN.

Ah ! Compere , ah ! Compere ,

Ce n'est pas bien ;

Mais c'étoit nécessaire

Pour distraire

La peine amere

Que vous couviez au fond de votre sein.

Les miens sont à ton service.

GRÉGOIRE.

Compte sur le même office ;

Viens prendre , avant le service ,

Mon grand gobelet pareil au tien.

ENSEMBLE.

Ah ! Compere , ah ! Compere ,

C'est un malheur ;

Mais pouvions-nous mieux faire ?

Ah ! Compere , ah ! Compere ,

Il falloit bien avaler la douleur.

SCENE XII.

DENISE et LUBIN, *mettant le couvert.*

LUBIN.

AIR: *Non, mes amis, nous n'avons sur la terre. (des deux Sylphes.)*

P EUT-ÊTRE aussi, Denise, que son pere]
Le forcera de souper avec nous;
Dans ce cas-là, malgré votre colere,
Il faudra bien que vous filiez plus doux.

Ma sœur, laissez-moi faire,
Et mettre son couvert
Auprès du vôtre, à l'ordinaire,
Vous ferez la paix au dessert.

DENISE.

Nenni vraiment, je n'entends plus, mon frere,
Que désormais il soit à mon côté;
Et loin du mien, je prétends au contraire,
Que son couvert soit ici transporté.

Evitons d'être en face;
Mais las! bon gré, mal gré,
Dans quelque'endroit que je me place,
Lubin, toujours je le verrai.

LUBIN.

C'en est donc fait, votre brouille est certaine
Vous le fuyez, de peur de l'écouter;

M ij

136 *Le Gâteau à deux Fèves,*

Et dès ce soir , en cédant à la haine ,
Vous allez donc , ma sœur , le détester ?

DENISE.

Qui , moi ? que je l'abhorre ?
Ah ! s'il m'abandonnoit ,
Je l'aimerois sans doute encore ,
Juge , Lubin , s'il revenoit.

SCENE XIII.

GRÉGOIRE, MARTIN, SIMON, DENISE,
LUBIN, Paysans et Paysannes.

GRÉGOIRE.

AIR : *D'un bal d'Auvergne.*

ÇA, qu'on s'en donne :
Faisons honneur à Martin ;
Et que sa tonne
Sonne
Creux demain.

(à Simon.)

Vous , Monsieur le mutin ,
C'est moi qui vous l'ordonne :
Cachez votre chagrin
Pendant tout le festin.

MARTIN et LE CHŒUR.

Ça, qu'on s'en donne :

Qu'on fasse honneur à Martin ,

Et que sa tonne

Sonne

Creux demain.

Honneur au jus divin

Quel'on doit à l'Automne :

Bannissons le chagrin

Pendant tout le festin.

MARTIN , *faisant asseoir tous les Paysans près de la cheminée.*

AIR : *C'est bien fort pour nous.*

Autour d'un bon feu ,

Attendre est un jeu.

Les notables du lieu

Vont venir sous peu :

Assis au milieu ,

Je vous vais , morbleu !

Lire , avec votre aveu ,

L'Almanach gros-bleu

Du fameux Matthieu.

Il nous promet une année

Merveilleuse et fortunée ;

A la chicane exterminée ,

Le droit survivra ,

Et seul régnera.

(*Le Bailli frappe ; on se lève quand il entre.*)

SCENE XIV.

Les Précédens et LE BAILLI.

MARTIN.

MONSIEUR le Bailli.

LE BAILLI.

Bon soir, mon ami.

MARTIN.

Vous avez l'air transi;

Placez-vous ici,

LE BAILLI.

Messieurs, grand'merci:

Je suis bien transi;

Mais que je sache aussi

Ce qu'en racourci

Dit ce livre-ci.

(On s'assoit.)

MARTIN.

Il nous promet une année

Merveilleuse et fortunée:

Nombre d'ânes dans la contrée

Enseigneront

Plus qu'ils ne sauront.

(*Le Magister frappe; on se leve quand il entre.*)

SCENE XV.

Les Précédens et LE MAGISTER.

MARTIN.

C'EST le Magister.

LE MAGISTER.

Qu'on reste convert ;
Au coin qui m'est offert ;
Puisqu'on le requiert ,
Plus prompt qu'un éclair ,
Laissez-moi filer ,
Et du propos disert ,
Qu'on avoit ouvert ,
Que je sois au pair.

(On s'assoit.)

MARTIN.

Oh ! l'heureuse destinée
Qu'on nous promet cette année !
La Médecine illuminée
Triomphera
Des maux qu'on aura.

(Le Frater frappe ; on se leve quand il entre.)

SCENE XVI.

Les Précédens et LE FRATER.

MARTIN.

MONSIEUR le Frater.

LE FRATER.

Sans fairé lé fier,
Jé m'en vais prendre un air
Dé cé feu d'enfer
Commé cé frac verd
Est un peu trop clair,
Capé-dé-bious, mon Cher,
Entré cuir et chair,
J'ai, jé crois, l'hiver.
(On s'asseoit.)

MARTIN.

Je reprends la destinée
Qu'on nous promet cette année :
La Musique au plaisir tournée,
Désormais rira,
Et badinera.

(*Le Carillonneur frappe ; mais quand on l'annonce, on ne se leve pas.*)

SCENE XVII et dernière.

Les Précédens et LE CARILLONNEUR.

MARTIN.

LE Carillonneur.

LE CARILLONNEUR.

Ah! c'est trop flatteur
Pour un pauvre Sonneur,
Qui met son bonheur
A briguer l'honneur
De votre faveur.
Je suis de tout mon cœur,
Messieurs et Monsieur,
Votre serviteur.

MARTIN.

AIR : *Bannissons toute tristesse.*

Ça nous voilà tous, je pense ;
Il faut qu'on commence
A s'atabler tous en rond :
Asseyez-vous donc,
Point de façon,
De préséance :
Point d'attention
Pour le Maître de la maison.

LE CHŒUR.

Cédons tous à son instance,

142 *Le Gâteau à deux Fèves,*

Et d'intelligence,
Asseyons-nous tous en rond.

LE BAILLI.
Avec ce flacon,
Lions au plutôt connoissance;
Cet échantillon
N'est-il pas d'un beau vermillon?

LE CHŒUR,
Cédons tous à son inssance,
Et d'intelligence,
Faisons sauter le bouchon.

GRÉGOIRE.
Bailli du canton,
De ce gâteau qu'on vous avance,
Par dimension,
Calculez la division.

LE CHŒUR.
Répondez à notre instance,
Point de résistance,
Ni de mauvaise raison.

LE BAILLI.

AIR: *Quoi! Suzon.*

Oui je sens
Tout l'encens
Del'hommage;
Mais pour l'honneur du repas
Ne me confiez pas
Un semblable partage.
Mieux que moi,
Sur ma foi,

Pour le faire ,
Tous ces Messieurs que voilà ,
Ont le compas dans la
Visiere.

Vous n'en voulez pas démordre ,
Votre silence est un ordre ;
Avisons ,
Et visons ,
Plus de trêve.
Foin de moi , si mon couteau
Coupe avec le gâteau
La fève.

Mais voici ,
Dieu merai ,
Les parts faites.
Je ne me reconnois plus ,
Je renonce à mes us ,
Ami , quand tu nous traites ,
Je surseois
A mes loix
Capitales ,
Sans avoir pour moi d'égards ,
J'ai fait toutes les parts
Egales.

AIR : C'est un enfant.

Cachons le gâteau sous un voile ,
Et que sans attendre plus tard ,
Chacun au gré de son étoile ,
Accepte son lot du hasard ;

144 *Le Gâteau à deux Fèves,*

Mais pour l'ordinaire ,
Dans pareille affaire ,
Ne savez-vous pas qui l'on prend ?

L E C H Œ U R.

C'est un enfant.

bis.

L U B I N.

AIR : *Jeune et novice encore.*

Jeune et novice encore ,
J'accepte cet emploi ;
Mais un feu que j'ignore ,
Trouble ma bonne foi.
Si je pouvois conduire
Le sort à volonté :
Je sens qu'ici l'Empire
Seroit pour la beauté.

G R É G O I R E.

AIR : *Catherine s'est coëffée.*

Lorsqu'il fait à tout le monde
Son partage clandestin ,
En buvant tous à la ronde ,
Attendons notre destin :
Tin , tin , tin , tin , tinrlin tintin.

Si je suis Roi de la fève ,
Je prétends , mon cher Martin ,
Que mon regne ne s'acheve
Qu'à six heures du matin :
Tin , tin , &c.

J'aurai pour trône une tonne
Pleine de ce jus divin ,

Un

Ton

Divertissement. 145

Un cerceau pour ma couronne,
Et pour sceptre un broc de vin ;
Tin, tin, &c.

Si quelque buveur d'eau gronde,
Les canons ne sont pas loin ;
Je lui lâcherai la bonde
De six barriques de vin :
Tin, tin, &c.

LE BAILLI.

AIR : *Le Roi passoit.*

Messieurs, Messieurs, c'est le moment
Intéressant,
Chacun en évidence,
Va voir sa chance.
Or, silence
Un instant :
Sachons quel est le Roi.

MARTIN.

Moi, j'ai la fève.

GRÉGOIRE.

Moi, j'ai la fève.

ENSEMBLE.

C'est moi : c'est toi : c'est moi.

Morguoi ! jarniguoï !

Que j'endeve !

LE BAILLI.

Lorgnons deux fois ;

Mais c'est, je crois,

146 *Le Gâteau à deux Féves,*

Un rêva ;
Ils sont deux Rois. *bis.*

LE CHŒUR.
Ils sont deux Rois ! *bis.*

GRÉGOIRE.

AIR : *Nous voyageons parmi le monde.*

Foin du malheur qui nous arrête ;
Cet accident
Ote , en nous troublant , de la fête
Tout l'agrément.

MARTIN.

Elle aura fait ce beau coup-là
Par trop de hâte ;
Ou bien c'est ton fils , car il a
Mis la main à la pâte.

LE BAILLI.

AIR : *Chantons les Matines de Cythere.*

Ils ont tous les deux le diadème ;
Je ne trouve-là rien de fâcheux :
Voici là-dessus tout mon système :
Au lieu d'un seul coup , nous en boirons deux.

LE CHŒUR.

De la gaité Grégoire est le pere ,
Et réjouira tous ses Etats :
Martin est de même un bon compere ;
Abondance de bien ne nuit pas.

Ils ont tous les deux , &c.

Divertissement. 147

GRÉGOIRE.

AIR : *Du fleuve d'oubli.*

Parmi toute la troupe ,
Etablissons mon droit.

LE CHŒUR.

Le Roi boit.

GRÉGOIRE.

Plus je vuide ma coupe ,
Et plus ma soif s'accroît.

LE CHŒUR.

Le Roi boit.

MARTIN.

Ça , prête-la moi , Grégoire ,
Tu sais ce qu'on me doit :
Je veux boire , je veux boire , je veux boire.

GRÉGOIRE.

Laissez-moi donc tranquille ,
Je n'en ai pris qu'un doigt.

LE CHŒUR.

Le Roi boit.

MARTIN.

Vous échauffez ma bile ,
Avec votre sang froid.

LE CHŒUR.

Le Roi boit.

GRÉGOIRE.

Ce goblet est à Grégoire ,
Le Maître de l'endroit . . .

N H

148 *Le Gâteau à deux Féves,*

MARTIN.

Paix ! Grégoire.

bis.

GRÉGOIRE.

A vendu le sien pour boire.

MARTIN.

AIR : *Du Vaudeville du Roi de Cocagne.*

Le gourmand qui me fait ce reproche ,
A , Messieurs , mis à couvert ,
Pour avoir dequoi garnir sa broche ,
Jusqu'à son dernier couvert ,
Et cependant le maroufle me raille ;
Mais chez moi j'ai du pouvoir ;
Je te ferai voir
Que tu n'es qu'un Roi de paille.

GRÉGOIRE.

AIR : *Tremble , Lucas , &c.*

Tremble , Martin , tu connois mal ton monde ,
Je prétends seul chez toi régner toute la nuit ;
Quand un buveur en colere me gronde ,
Autant que lui je sais faire du bruit.

GRÉGOIRE et MARTIN.

Je m'en vais te lancer cette bouteille ,
Dont à l'instant je viens d'armer ma main ;
Mais de peur de souiller cette liqueur vermeille ,
Ivrogne , ce sera quand j'aurai bu le vin.

Divertissement. 149

LE CHŒUR.

AIR : *Qu'il est doux d'exercer sa haine !*

Quel est donc cet excès de rage ?

Opposez-vous à ce tapage ,

Finissez donc.

GRÉGOIRE et MARTIN.

Non, non, non,

J'enrage,

Finissez donc ,

Non, non.

} bis.

LE BAILLI.

AIR : *Quand un tendron vient dans ces lieux.*

Si vous ne vous respectez pas ,

Respectez ma personne.

De terminer tous vos débats ,

C'est moi qui vous ordonne.

Où sont vos fèves ?

GRÉGOIRE et MARTIN.

Les voilà.

LE BAILLI.

A vos deux enfans qui sont là ,

Là, là ,

Donnez-les , et l'on verra

Que l'amour les réunira.

LUBIN.

Ah ! vraiment , Monsieur le Bailli ,

C'est bien une autre affaire ,

Denise et Simon sont aussi

Tous deux bien en colere.

N II

150 *Le Gâteau à deux Féves,*

LE BAILLI.

Eh mais ! mon Dieu , qu'apprends-je là ?
Quelle est donc cette race-là.

Là, là ?

Faisons pour finir cela ,
Taie ceux-ci , parler ceux-là.

SIMON.

DENISE.

AIR : *La nouvelle Gracieuse*, contredanse.

Monsieur , laissez notre	Puisqu'il fait durer la
querelle ,	querelle ,
Je ne veux rien approfon-	Sans daigner ici l'éclair-
dir.	cir.
C'est une ingrate , une in-	Ah ! sans doute , il est in-
fidelle ,	fidele ,
Dont je perdrai le souve-	Hélas ! devoit-il me tra-
nir.	hir ?

DENISE.

Ah ! quel tourment !

Ah ! quel moment

C'est pour mon cœur toujours innocent !

SIMON , *montrant la moitié de la lettre.*
Amante perfide et parjure ,
Démentez donc votre écriture...

DENISE.

Si c'est-là tout , bientôt je jure
De mettre fin
A ton chagrin.

SIMON.

Je n'en crois rien.

*Viens
Tu me
Et j'esp
Que tu*

*C
N*

Divertissement. 151

DENISE.

Tu n'en crois rien.

Fort bien, fort bien.

SIMON.

Non, je n'en crois rien.

DENISE, lui montrant l'autre moitié.

Quoi ! tu n'en crois rien !

Sur cette méprise grossière

Pouvois-tu fonder ton courroux ?

Lis maintenant la lettre entière,

Et s'il se peut reste jaloux.

SIMON lit.

AIR : Non, je ne ferai pas.

Viens ça, mon cher ami... nous tirerons la fève,

Tu me seconderas... pour que mon vin s'achève.

Et j'espère à la fin... du plus gai des festins,

Que tu m'enleveras... par tes joyeux refrains.

AIR : Ton humeur est, Catherine.

Aurois-tu l'ame assez bonne

Pour vouloir encor de moi ?

DENISE.

Va, méchant, je te pardonne.

SIMON.

Sois ma Reine.

DENISE.

Et toi mon Roi.

LE BAILLI.

Cette inconcevable histoire

Nous apprend sans contredit,

152 *Le Gâteau à deux Fèves,*

Qu'on a souvent tort de croire
La moitié de ce qu'on lit.

MARTIN.

AIR: *Amis, si vous voulez m'en croire.*

Ami, l'exemple nous engage
A nous rapatrier promptement;
Dès demain à leur mariage
Nous songerons solidement.

MARTIN et GRÉGOIRE.

Après d'aussi vives alarmes,
Que la paix regne en ce séjour,
Et goûtons de nouveau les charmes,
Nous de la bouteille, eux de l'amour.

} bis en
chœur.

LE CHŒUR.

AIR: *La Colifée, (Contredanse.)*

A boire, à boire
Dans la coupe de la Reine et du Roi,
A boire, à boire
Dans la coupe du Roi.

SIMON.

Tout beau, Messieurs, c'est moi
Qui fais la loi;
Je soutiendrai ma gloire
En vous forçant, autant qu'il est en moi,
Par un édit notoire. . .

LE CHŒUR.

A boire, à boire
A la santé de la Reine et du Roi,

A boire , à boire
Dans la coupe du Roi.

S I M O N et D E N I S E.

Plus que Bacchus au sein de notre gloire ,
L'Amour , je croi ,
Me fait régner sur toi.

L E C H Œ U R.

A boire , à boire
A la santé de la Reine et du Roi ,
A boire , à boire
A la santé du Roi.

M A R T I N.

Dans nos débats que de mauvaise foi !
Oublions-les, Grégoire.

G R É G O I R E.

Ma foi , Martin , je pense comme toi :
Perdons-en la mémoire. . .

L E C H Œ U R.

A boire , à boire
A la santé de la Reine et du Roi ,
A boire , à boire
A la santé du Roi.

S I M O N , *au Public.*

Si nous passons de la Fable à l'Histoire ,
Le cœur, Messieurs , vous portera , je croi ,

A boire , à boire
A la santé de la Reine et du Roi ,
A boire , à boire
A la santé du Roi.

F I N.

Mardi

LE MARIAGE
IN EXTREMIS,
COMÉDIE
EN UN ACTE ET EN VERS;

*Représentée , pour la premiere fois , par les
Comédiens Italiens Ordinaires du Roi , le
Mardi 3 Novembre 1782.*

PERSONNAGES.

La Baronne DE FORLISE.

MARTON, Suivante de la Baronne.

Le Chevalier DE VALCOURT.

FRONTIN, Valet du Chevalier.

UN NOTAIRE.

La Scene se passe dans la maison de la Baronne ; à droite est un secrétaire à cylindre ; à gauche est la porte du salon faite en tambour , vitré du côté du Public , et il est heure de souper.

I
IN

S

EN

De per
Vous ,

Passez

Et qui

Mettez

Vous v

Mais v

De pou

Madam

La chro

Mais si

Vous seu

Tom

LE

LE MARIAGE *IN EXTREMIS*, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER et FORLISE.

FORLISE.

EN honneur, Chevalier, je ne vous conçois pas,
De perdre auprès de moi vos discours et vos pas ;
Vous, qui depuis dix ans dans vos amours prospé-
rez ,
Passez pour le fléau des tuteurs et des peres ,
Et qui même, au besoin , pour les femmes épris ,
Mettez martel en tête à tant de vieux maris ,
Vous voulez tout de bon rabattre sur les veuves ;
Mais vous avez eu tort , pour faire ici vos preuves ,
De pousser votre humeur jusqu'à ne pas dîner.

LE CHEVALIER.

Madame , en me grondant , cessez de badiner :
La chronique me place au nombre des volages ;
Mais si mon cœur errant a fait quelques voyages ,
Vous seule au sentiment deviez le ramener.

Tome II.

○

158 *Le Mariage in extremis,*

FORLISE.

Ce cœur pourroit encor aller se promener.

LE CHEVALIER.

Je vous entends , Madame , et cette défiance
Est le fruit trop amer d'une longue inconstance ;
Mais enfin si j'adore , autant que je le puis ,
Si je deviens constant , tout François que je suis ,
Peut-être que Florise auroit mauvaïse grace
D'éteindre en ce moment par un accueil de glace ,
Les feux d'un Chevalier , qui sensible à son tour ,
Aux autels del'Hymen veut encenser l'Amour.

FORLISE , avec réflexion.

Du Chevalier Valcourt prêchant le mariage ,
Je dois par amour-propre écouter le langage ;
Et puisqu'à mes genoux le voilà désormais
Sûr d'être assez changé , pour ne changer jamais ,
Je vais de mon côté cesser d'être cruelle ,
Et me montrer sensible , autant qu'il est fidele .
Je le répète ici , Monsieur , vous m'avez plu ;
Dès long-tems dans mon cœur notre hymen est con-
clu ;

Mais plus je réfléchis sur une telle chaîne ,
Et plus à des délais ma prudence m'entraîne . .
Bref , pour me décider j'exige encor du tems ,
Composons . . .

LE CHEVALIER.

Volontiers.

FORLISE.

Mettons . . . deux ou trois ans.

LE CHEVALIER.

Le terme est éternel . . . et cependant , Madame ,
J'en passerai par-là pour vous prouver ma flamme.

Il faut
Le déla
Que po
Je vous

De l'esp
Cette pl
Ainsi ,
En laissa
Vous re
Mon res
Ce n'est
Les deta
Vous sa
On me
Moi , je
Je tâcher
Et puisq
Ce sera s
Oui , vo
Rien ne
A moins
Ne me r
Sans d'în
J'attendr
Ou qu'un
Me ressu

D'un pro

FORLISE.

Il faut absolument que cela soit ainsi;
Le délai paroît long, mais remarquez aussi
Que pour récompenser votre persévérance,
Je vous promets après, Monsieur... de l'espérance.

LE CHEVALIER.

De l'espérance ! au mieux, et vous avez raison ;
Cette plaisanterie est vraiment de saison.
Ainsi, depuis trois mois, par un caprice extrême,
En laissant vos beaux yeux me dire, je vous aime,
Vous remettez sans cesse à sceller mon ardeur.
Mon refus de dîner vous paroît de l'humeur.
Ce n'est rien que cela ; daigneriez-vous apprendre
Les détails du parti que mon cœur a su prendre ?
Vous savez qu'en Espagne, une guitare en main,
On meurt sous les balcons d'un objet inhumain.
Moi, je veux à Paris en amener la mode,
Je tâcherai pourtant qu'elle soit plus commode ;
Et puisqu'il faut pour vous mourir absolument,
Ce sera sans sortir de votre appartement,
Oui, votre persiflage a doublé mon audace,
Rien ne me contraindra d'abandonner la place,
A moins que tous vos gens contre moi conjurés,
Ne me roulent par force au bas de vos degrés.
Sans dîner, sans souper, de journée en journée,
J'attendrai que la faim tranche ma destinée,
Ou qu'un arrêt plus tendre et prononcé par vous,
Me ressuscite à tems pour être votre époux :

FORLISE.

D'un projet aussi beau permettez que je rie.

160 *Le Mariage in extremis,*

LE CHEVALIER.

Ceci n'est pas, Madame, une plaisanterie;

Vous verrez.

S C E N E I I.

FORLISE, LE CHEVALIER, MARTON
et FRONTIN.

FORLISE, à Marton qui rit.

QU'EST-CE ENCOR, et qu'avez-vous, Marton?

MARTON.

C'est que j'ai, comme vous, trouvé mon Céladon,
Madame, et c'est Frontin qu'ici je vous présente;
De son Maître, en tout point, c'est l'image frap-
pante,

Et parce que Monsieur n'a pas voulu manger,
Monsieur ! malgré ses dents, se butte à le singe.
Je présumoais d'abord que c'étoit un caprice,
Et depuis le dîner, quatre fois dans l'office
Tête-à-tête avec lui, j'ai par compassion
Étalé les apprêts d'une collation;
Mais sa persévérance a trompé mon adresse;
Et comme il se fait tard, s'il tomboit en foiblesse,
Je veux tout prévenir, et que ce soit du moins
Pour ma tranquillité, présence de témoins.

FRONTIN.

Allez, Barbare, allez, si je puis m'y connoître,
Vous ne plaiguez pas plus le Valet que le Maître.

Et vous ne sentez pas , qu'en jeûnant aujourd'hui ,
(Soit dit sans l'offenser) j'ai plus de cœur que lui .
L'appétit n'est pas fait pour ces gens d'importance ,
Ne pas manger pour eux est si bien jouissance ,
Qu'on les voit au mépris des plus succulens mets ,
Dîner presque en courant , et ne souper jamais .
Mais nous dans ce bas monde , ignobles Domestiques ,

Nous avons pour tout bien des faims périodiques ;
Le plaisir à ressort montant nos estomacs ,
Quatre fois dans un jour y sonne nos repas ;
Et Dieu sait si je suis à la cloche fidele .
Jugez de mon amour , puisqu'il m'y rend rébelle ,
Et si mon estomac a lieu d'être content ,
Deme voir rêver creux quand je sais qu'il attend .

FORLISE.

Oh ! pour le coup , ceci m'a l'air d'une gageure .

LE CHEVALIER.

Frontin fait comme il veut ; mais pour moi , je vous jure ,
Qu'en vertu de mon plan , qui n'a point varié ,
Je ne sors plus d'ici que mort ou marié .

FRONTIN.

A porter aussi loin l'amour et le courage ,
Aux genoux de Marton votre Valet s'engage :
Et par un bon serment il pourroit l'assurer ,
S'il lui restoit encor la force de jurer .

FORLISE.

Un pareil procédé commence à me confondre .

MARTON.

Si nous allions souper , au lieu de leur répondre ?

O l'ij

162 *Le Mariage in extremis,*

FORLISE.

Marton , j'approuve fort votre réflexion.
Monsieur , pendant ce tems , va faire attention
Que pour rester plus tard , il seroit heure indue ,
Je dois lui dire adieu. . .

LE CHEVALIER.

Révérance perdue,

Je campe ici.

FRONTIN.

Monsieur , dites que nous campons.

(à part.)

Pour faire aussi le fou , j'ai les mêmes raisons.

MARTON.

Bon soir , tendre Frontin.

FRONTIN.

Bon appétit , cruelle.

SCENE III.

LE CHEVALIER et FRONTIN.

FRONTIN.

MONSIEUR , seroit-il vrai que ce duo femelle
Nous feroit tout un jour jeûner *ab hoc , ab hac* ?
N'est-ce donc pas assez de suivre l'Almanach ?

LE CHEVALIER.

Et qu'importe , maraud ?

FRONTIN.

Comment, Monsieur, qu'importe ?
Pestesoit de l'amour quand le besoin l'emporte.

LE CHEVALIER, *à part.*

De calmer sa frayeur j'aurai toujours le tems,
Il faut m'en amuser encor quelques instans.

(Haut.)

Et quoi, tu ne saurois, ame vile et grossiere,
Mortifier tes sens une journée entiere ?

Va, va pour ta Marton le cœur ne te dit mot.

FRONTIN.

Si, Monsieur; mais la faim crie encor bien plus
haut.

LE CHEVALIER, *avec emphase.*

Misérable gourmand laisse-là ta marotte;
Tâched'être Sancho quand je suis Dom Quichotte:
Et pour bien mériter des Dames de céans,
Attendons nos destins sans desserrer les dents.

FRONTIN.

A qui diable en a-t'il avec cette morale ?

Et depuis quand, Monsieur, dans cette humeur frugale,

Etes-vous, s'il vous plaît, un héros de Roman ?

Je n'ai jamais donné dans votre dévouement.

De l'Hymen à ce prix si vous briguez les chaînes,

C'est qu'il faut tôt ou tard racheter ses fredaines;

Et qu'il est pour les grands un proverbe, je crois,

Qui dit : aime ou tu peux, mais épouse où tu dois.

LE CHEVALIER.

Non, Monsieur le Maraud; jugez mieux votre
maître,

Il brûle pour Forlise : avant de la connoître,

164 *Le Mariage in extremis,*

Dans ces cercles nombreux , où je faisois ma cour ,
Je trouvois le plaisir , mais j'attendois l'amour.
Elle a paru , Frontin , et mon cœur dans l'ivresse ,
Au flambeau de l'honneur épurant sa tendresse ,
Pour la première fois s'est nourri de l'espoir
De joindre , en l'épousant , le bonheur au devoir ,

FRONTIN.

Mais pourquoi vous servir de moyens ridicules !

LE CHEVALIER.

Tu ne conçois donc pas ? j'abrege les formules :
Je ne veux pas non plus , malgré ma passion ,
Expier en langueur , ma réputation.
Contre un assaut brusqué , quand on l'ose entre-
prendre ,

Sois certain qu'une Veuve a peine à se défendre.
Mettons que cette nuit on y puisse tenir ,
(Et peut-être plutôt les verrons-nous venir)
Pour couronner à point l'ardeur qui nous dévore ,
Eh bien ! l'Hymen viendra dans le char de l'Aurore.

FRONTIN.

Dieu le veuille, Monsieur ; mais, hélas ! entre nous,
Des amoureux à jeun font de tristes époux.
D'ailleurs jusqu'au matin que pourrions nous donc
faire ?

LE CHEVALIER.

Ma foi , je ne sais trop ; il faudra te distraire
Et prendre du sommeil en guise de repas ;
Qui dort , dîne.

FRONTIN.

Oui , Monsieur ; mais qui ne soupe pas
A beau pour sommeiller se donner la torture.
Que fixez-vous donc tant ? quelle est cette peinture ?

LE CHEVALIER, *le traînant par l'oreille devant
le tableau.*

C'est un trait de la Fable au vrai représenté.
C'est le gourmand Tantale aux enfers tourmenté,
Qui d'un pommier voisin convoite en vain la bran-
che,
Et meurt de soif dans l'eau, qui fuit dès qu'il se
penche.

FRONTIN.

Son malheur, quel qu'il fût, n'égalait pas le mien;
Il voyait quelque chose, et moi je ne vois rien.

LE CHEVALIER.

Quant à ce tableau-ci, l'histoire en est certaine;
On nomme ce morceau la Charité Romaine:
Ce vieillard dans les fers expiroit de besoin....

FRONTIN.

Je conçois son état; car je n'en suis pas loin.

LE CHEVALIER.

Mais le ciel généreux ne veut pas qu'il périsse,
Et sa fille chérie est encor sa nourrice.

FRONTIN.

Monsieur, ne fait-on plus de ces charités-là?

LE CHEVALIER.

Tais-toi; j'avois bien dit; regarde, les voilà.

SCENE IV.

LE CHEVALIER, FRONTIN, FORLISE
et MARTON.

(*Elles font apporter une table servie d'une collation.*)

FRONTIN.

EN effet c'est Forlise , et Marton l'a suivie ;
Mais voici bien le diable , une table servie !
Ah ! Monsieur , cet aspect est fait pour m'achever.

LE CHEVALIER.

La victoire est à nous , si tu peux le braver.

FORLISE.

Chevalier , mon retour ne doit pas vous surprendre,
D'un reste de pitié je n'ai pu me défendre ;
Et je viens près de vous , par de derniers efforts ,
Vous engager moi-même à réparer vos torts.
Allons , ne boudez plus , puisque la table est mise.

MARTON.

Votre couvert est juste en face de Forlise.

LE CHEVALIER.

Marton , c'est trop d'honneur ; mais j'ai fait le
serment

De ne plus m'attabler que maritalement.

FORLISE.

Oh ! ma foi , c'est trop loin pousser l'extravagance ;
Marton , puisque Monsieur n'a pas la complai-
sance

D'accepter à l'instant l'offre que je lui fais ,
Prends toi-même sa place , et soupçons sans délais.

(Elles s'assoient.)

MARTON.

Holà ! quelqu'un.

LE CHEVALIER.

Non pas , vous voudrez bien permettre
Que derrière Marton , Frontin aille se mettre ,
Et que , faute d'avoir un titre plus flatteur ,
Je sois , en l'attendant , votre humble serviteur.

FORLISE , à part.

Sa constance me touche , et son sang-froid me
pique.

MARTON , à Frontin.

A boire.... A ta santé, Monsieur mon Domestique.

FORLISE , tendant son verre.

Marton , vous m'oubliez.

LE CHEVALIER.

Tout beau , tout beau , Marton ,
Vous allez sur mes droits en prenant ce flacon ;
D'exercer mon emploi je me fais une fête.

FORLISE , sérieusement.

Doucement , Chevalier , j'ai besoin de ma tête.

LE CHEVALIER.

Plaise au ciel que Bacchus me vengant de l'Amour ,
Quand vous me la tournez , vous le rende en ce
jour.

FORLISE.

Je croyois qu'un amant plein de délicatesse ,
Trouveroit mieux son compte à brigner ma ten-
dresse ,
Qu'à m'ôter la raison.

168 *Le Mariage in extremis*,

LE CHEVALIER, *insistant pour la faire boire.*

Madame, encore un coup.
A cette perte-là je gagnerois beaucoup.

FORLISE.

Un échanton, Monsieur, plus au fait du service,
Suivroit ici mon ordre, et non pas son caprice.

MARTON, *à Frontin.*

Pendant tous ces débats attrape ce morceau.

LE CHEVALIER, *à Frontin.*

Ah ! pendard, dans tes mains je surprends un cou-
teau.

FRONTIN, *balbutiant.*

Monsieur, c'est que Marton de plus en plus rebelle,
Me menaçoit tout bas d'une haine éternelle;
Et j'allois de ce fer me percer à ses yeux.

LE CHEVALIER.

Tu l'as graissé, coquin.

FRONTIN.

C'est pour qu'il entre mieux
Mais, vous voulez, Monsieur, que tout le monde
vive.

FORLISE, *se levant de table.*

En dédaignant, Monsieur, d'être ici mon convive
N'allez pas croire au moins m'avoir poussée à bout
Je ne renonce pas à vous tenter debout.
Vous prendrez bien ce fruit ?

LE CHEVALIER.

Loin que je vous l'accorde
Ce fruit sera pour nous la pomme de discorde;
Et vous n'aurez de moi qu'un refus inhumain,
Si vous n'y joignez pas le don de votre main.

FORLISE

FORLISE.

Un tel acharnement ne peut que me déplaire.

MARTON, se levant.

Il faut nous retirer sans nous mettre en colere.

Madame, l'heure passe, et tous ces vains propos
Consument des instans destinés au repos.

FORLISE.

Nous retirer, Marton !.... Avec Frontin, sans
doute,

Monsieur, de son Hôtel va reprendre la route ?

LE CHEVALIER.

Pas plus qu'auparavant, si vous le permettez.

MARTON.

Voilà, je l'avouerai, deux maîtres effrontés.

Je ne sais qui nous tient, que par les Domestiques,...

Exposer ce qu'on aime à d'infames critiques!

Que diront ces voisins aux fenêtres pendus,

A voir entrer le monde, à toute heure assidus;

Mais à guetter s'il sort, encor bien plus fideles.

LE CHEVALIER.

Ils diront.... ils diront.... Laissons ces bagatelles.

MARTON.

Bagatelles, Monsieur, de rester nuitamment

Chez des femmes de bien !

LE CHEVALIER.

C'est agir follement,

J'en conviens. Au surplus, la scene que je trame,

Pourroit paroître leste ailleurs que chez Madame;

Mais pour justifier une telle action,

Contre tous les discours de la prévention

J'aurai demain, sur-tout si l'Hymen m'autorise,

La vérité du fait et les mœurs de Forlise.

Tome II.

P

170 *Le Mariage in extremis ,*

FORLISE.

Je ne sais que répondre à cet extravagant.
Il faudroit..Tiens, Marton, de grace allons-nous-en.

MARTON.

Soit, mais enfermons-nous pour lever nos scrupules,
La tendresse par fois a fait des somnambules :
Et tout bien calculé, tirons les deux verrous,
Pour mettre une barriere entre leur flamme et nous.

LE CHEVALIER.

Pourquoi de ces verrous la consigne cruelle?
Le respect avec nous auroit fait sentinelle.

FORLISE, *revenant sur ses pas.*

Marton, en les quittant faut-il les oublier?
Lassés de ce blocus d'un genre singulier,
Si nos deux assiégeans se rendoient par famine?...

MARTON.

Madame, ce cordon répond à la cuisine:
Au plus léger signal, pour prolonger leurs jours,
On voudra bien encor voler à leur secours.
(Elles se retirent, et ferment la porte à la clef et aux
verrous.)

SCENE V.

LE CHEVALIER et FRONTIN.

FRONTIN.

Monsieur, c'est tout de bon qu'ici l'on nous
enferme.

C'étoit donc pour cela qu'il falloit tenir ferme ?

Et voilà donc l'hymen que vous m'aviez promis ?

Je me meurs.

LE CHEVALIER.

C'est à tort, Frontin, que tu gémis.

Crois-tu donc que ton Maître, ennemi de lui même,

Se soit aventuré sans aucun stratagème,

Et qu'il veuille avec toi, dans ce charmant séjour,

Mourir encor de faim, parce qu'il rheurt d'amour ?

Va, de rire de toi j'eus quelque tems l'envie,

Mais je veux, sans tarder, te redonner la vie.

Marche à la découverte, et dans tout ce réduit

De recoins en recoins, par l'odorat conduit,

Devine, si tu peux, le magasin des vivres.

FRONTIN, *flairant les meubles.*

Réalise, grand Dieu, l'espoir dont tu m'enivres.

En vain de toutes parts mon œil cherche un buffet.

Et l'odeur m'a pourtant plus d'à moitié refait.

LE CHEVALIER.

Tu vas avoir bientôt la clef de ce mystere.

P ij

172 *Le Mariage in extremis*,

FRONTIN.

Donnez, donnez plutôt celle du secrétaire;
C'est là que l'on a mis, je n'en puis plus douter,
Tout ce qu'il faut, Monsieur, pour nous ressusciter.

LE CHEVALIER.

Ouvre.

FRONTIN.

Je sens d'avance une secrète joie;
Mais quel charmant spectacle à mes yeux se déploie!
Un pâté! justement trois heures vont sonner,
C'est un pâté vraiment qu'il faut pour déjeûner.
Mon cher Maître-d'hôtel, vous faites des merveilles!

LE CHEVALIER.

Eh quoi! tu ne dis rien de toutes ces bouteilles,
Dont la file à tes yeux offre ici tant d'attraits.

FRONTIN.

Monsieur, buvons d'abord, nous compterons après.

LE CHEVALIER.

Quelqu'un vient, ferme tout.

FRONTIN.

Juste ciel, quel martyre!

LE CHEVALIER.

C'est Marton.

FRONTIN.

C'est Marton! je m'en vais l'éconduire.

S C E N E V I.

LE CHEVALIER, FRONTIN et MARTON.

FRONTIN.

Q U E nous demandes-tu ?

MARTON.

Vous faites l'étonné !

On croyoit là dedans que vous aviez sonné.

FRONTIN.

Pour qui nous prenez-vous ?

MARTON.

Je viens.

FRONTIN.

Passé la porte.

MARTON.

L'amitié me conduit.

FRONTIN.

Que le diable t'emporte.

MARTON.

Mon cher ami Frontin , laisse-toi secourir.

FRONTIN.

Quand on vous dit qu'on a grand besoin de mourir.

LE CHEVALIER.

Ecoute un peu, deux mots, Marton, que dit Forlise ?

FRONTIN.

Forlise ne dit rien.

MARTON.

Tendre , quoiqu'indécise ,

174 *Le Mariage in extremis,*

Elle maudit cent fois l'Amour et ses fureurs ;
Mais elle vous excuse aussi-tôt par des pleurs.

LE CHEVALIER.

Elle ne dort donc pas ?

MARTON.

Fermons-nous la paupière
Quand l'Amour à nos yeux fait briller sa lumière ?

FRONTIN.

Allez, ma Mie, allez, vous voulez nous tromper ;
On dort toujours, morbleu, quand on vient de souper.

LE CHEVALIER.

Quoi ! dans le fond, Marton, tu penses qu'elle
m'aime ?

MARTON.

Assurément, Monsieur ; et de votre système
Si vous vouliez enfin vous relâcher un peu,
Sous huitaine, au plus tard, vous auriez son aveu.

FRONTIN.

Puisque l'on a tant fait, croyez qu'on persévère ?

LE CHEVALIER.

Oui, je serai bizarre, autant qu'elle est sévère.

MARTON.

Epouse-t-on ainsi les gens à l'impromptu ?
Donnez donc quelques jours de grace à la vertu.

FRONTIN.

Encore, il est bien tems que l'entretien finisse.
Ça, Marton, je m'en vais te rendre un bon office :
Apprends qu'entre nous deux tu cours un grand
danger ;
J'ai des pressentimens que... je vais... enrager.

MARTON.

Dans ce cas permettez que je vous abandonne.

FRONTIN, *à part.*

Je vais faire si bien, qu'il n'entrera personne.

SCENE VII.

LE CHEVALIER et FRONTIN.

FRONTIN.

DE cinq à six fauteuils, entassés au hasard,
 A tout événement je vais faire un rempart.
 Vous cependant, Monsieur, pour seconder mon zèle,
 Armez-vous d'un couteau, mais d'un couteau fidèle,
 Et de ce grand pâté, que je voudrois tenir,
 Ne faites que deux parts pour n'y plus revenir.
 Pour le coup j'ai, Monsieur, fini nos barricades,
 Et nous pouvons en paix braver leurs embuscades;
 Me voici tout à vous.

LE CHEVALIER.

Vû la nécessité,
 Il faudra se servir chacun de son côté.

FRONTIN.

Daignez donc m'accorder encor, ne vous déplaie,
 Que je puisse à vos yeux manger tout à mon aise.
 Les mets, quand c'est debout que je prends mon
 repas,
 Descendent par trop vite, et ne profitent pas.

176 *Le Mariage in extremis,*

LE CHEVALIER.

Pour ta commodité je renonce à ma gloire.

FRONTIN, *assis.*

Commencerai-je ici par manger ou par boire ?
Dans ce besoin urgent pour mieux tout arranger,
Essayons à-la-fois de boire et de manger.

LE CHEVALIER.

Eh bien ! tu restes court en si belle harangue ?

FRONTIN.

C'est que ventre affamé, Monsieur, n'a pas de
langue.

LE CHEVALIER.

Tu bois aussi par trop.

FRONTIN.

vous ne songez donc pas
Que je suis arriéré de mes quatre repas.

LE CHEVALIER.

J'ai fini, dépêchons ; veux-tu coucher à table ?

FRONTIN.

Monsieur, prenez pitié d'un pauvre misérable,
Qui toujours devant vous, prêt à s'humilier,
Dans ce cas seulement veut avoir le dernier.

LE CHEVALIER.

De ta voracité tu devrois avoir honte,
Tu t'incommoderas.

FRONTIN.

Je prends tout sur mon compte.

LE CHEVALIER.

Je t'empêcherai bien de toucher au dessert.

FRONTIN.

Permettez-moi du moins de le mettre à couvert.

LE CHEVALIER.

Et non pas, voyez-vous; car si par aventure
Ces Dames contre nous soutenoient la gageure,
Et si pour nous punir de notre déraison,
On nous laissoit encore un jour en garnison,
De tes excès gloutons, moi, je serois la dupe.

FRONTIN.

Jamais du lendemain le sage ne s'occupe.

LE CHEVALIER.

Oui, mais on ne sait pas ce qui peut arriver;
Qu'on remette à l'instant ce qu'on vient d'enlever.

FRONTIN, *prenant le dessert.*

En m'ôtant les morceaux, vous m'ôtez le courage.
Monsieur, si mal fourni quesoit un équipage,
J'avois toujours pensé qu'un Capitaine instruit,
Jamais aux matelots ne rognait le biscuit.

LE CHEVALIER.

Eh bien, buvons encor, mais fais trêve à tes larmes.

SCENE VIII.

LE CHEVALIER, FRONTIN, FORLISE,
ET MARTON.

*(Toutes deux en dehors, et sans se douter qu'à l'instant
où elles parlent, Valcourt et Frontin boivent.)*

FORLISE.

MARTON, rien n'est égal à mes vives alarmes:
Un pareil jeu commence à me faire trembler:
Et puisque l'on se tait, c'est à nous de parler.

178. *Le Mariage in extremis,*

Peut-être que Valcourt pour prix de sa manœuvre
Avale en ce moment couleuvre sur couleuvre.

MARTON.

Jugez également quel coup c'est pour Frontin;
Il faut sans balancer adoucir leur desin.
L'amour-propre à l'Amour doit faire un sacrifice.
C'est nous qui les avons mis dans le précipice;
C'est notre main qu'il faut pour les en retirer.

FORLISE.

Nous vertons; mais, de grace, ouvre sans différer.

MARTON.

Je ne saurois ouvrir. Dans leurs chagrins extrêmes
Ils se sont en-dedans barricadés eux-mêmes.

FORLISE.

Essaye encore.

FRONTIN.

Voilà leur courage flambé.

LE CHEVALIER.

Ne t'avois-je pas dit qu'on viendrait à jubé?

(*Ils s'assoient à l'opposite l'un de l'autre.*)

FRONTIN.

On peut nous observer à travers la serrure;
Il seroit bon, je crois, de prendre une posture.

LE CHEVALIER.

Volontiers; mais pourtant j'aurois quelques remords
Que, vû notre silence, on nous crût tous deux
morts,

FRONTIN.

Ne tient-il qu'à cela? je cède à votre envie,
Et je vais pour nous deux donner signe de vie.

(*Il se plaint.*)

MARTON.

J'entends quelqu'un, Madame.

FORLISE.

Il faudroit appeller.

MARTON.

Frontin ?

FRONTIN.

Ah ! quelle voix vient encor nous troubler ?

MARTON.

Frontin, mon cher Frontin ? ouvre, je t'en supplie.

FRONTIN.

Vient-on pour insulter les gens à l'agonie ?

MARTON.

Ouvre, ou je vais soudain briser ces deux battans.

FRONTIN.

Je vais donc, jusqu'à toi, me traîner à pas lents.

*(Il va leur ouvrir, et court, en revenant, s'asseoir en face de son Maître.)*FORLISE, au Chevalier, en entrant avec Marton.
Savez-vous bien, Monsieur, que vous m'avez
saisie ?Mais quel est donc le but de cette frénésie,
Qui même contre vous, vous provoque à tel point ?

LE CHEVALIER.

D'épouser ce que j'aime, et je n'en démords point.
Jugez de mon amour par ma persévérance.

FORLISE.

Vous le prouveriez mieux par votre obéissance.

MARTON, lui offrant l'un des deux bouillons
qu'elle pose sur le secrétaire.

Résigne-toi, Frontin.

FRONTIN.

Oui, mon nez m'est garant

Que chaque vase enferme un fort bon restaurant ;
Mais fût ce restaurant cent fois plus salubre,
Nous ne prendrons plus rien que pardevant Notaire.

180 *Le Mariage in extremis,*

Aussi bien faudra-t-il en avoir un vraiment,
Sinon pour le contrat, pour notre testament.

MARTON. (*à part.*)

Ma foi, prenons sur nous d'arranger cette affaire.
Madame à mon avis pourroit être contraire.
Envoyons, de mon chef, chercher par des exprès
Ce gros Tabellion qui demeure ici près.
Je reviens. (*Elle sort.*)

FRONTIN.

Ah! Marton, cette fuite m'achève;
Me laisser là tout seul! c'est donc pour que je creve?
Ma foi, tout en riant, il faut sans différer,
Pour rire plus à l'aise un peu me desserrer.

FORLISE.

Valcourt, à vous céder quand je suis toute prête,
Votre façon d'agir me chagrine et m'arrête;
Vous me forcez la main.

LE CHEVALIER.

Madame, eh! franchement,

Croyez-vous que je n'eusse agi différemment,
Si, parlant contre moi, ma conduite passée,
Ne m'avoit point prescrit une attaque forcée?
Un amant sûr d'avoir un cœur neuf à donner,
Peut à de longs délais se laisser condamner,
Et dans la perspective, à la fleur de son âge,
Au sein d'un amour pur guetter le mariage;
Mais moi, quand vous m'avez par un aveu flatteur
Promis de me conduire au Temple du Bonheur,
J'ai pu craindre, en effet, qu'au milieu de la route,
Sur ma conversion vous n'eussiez quelque doute;
Et que tous les retards d'usage en pareil cas,
Ne vous fissent trop tôt revenir sur vos pas.

J'ai

J'ai
Vou
Je r

Je v

Allez

Qui

Ou b

Dont

En va

Pour

Je pla

Cepen

La co

Et je c

Qu'un

Le just

Madan

Que j'a

C

Ton

J'ai donc pour réussir pris des moyens extrêmes :
 Vous voyez où j'en suis, et dans ces momens mêmes
 Je rends , en succombant , hommage à la vertu.

(*Martou rentre*)

FORLISE.

Je vous trouve bien vif pour un homme abattu.

FRONTIN.

Allez , Madame , allez , c'est comme une lumière
 Qui double , en s'éteignant , sa lueur ordinaire ;
 Ou bien , si vous voulez , c'est comme un cygne ,
 hélas !

Dont la voix est plus forte à l'instant du trépas.

MARTON.

En vain de ce côté mille fois je regarde.
 Pour être si voisin , que ce Notaire tarde !
 Je plains également le Maître et le Valet ;
 Cependant l'un est pâle , et l'autre est violet.

FRONTIN.

La couleur n'y fait rien , chacun a sa manière ,
 Et je crois si je suis plus gros qu'à l'ordinaire ,
 Qu'un long jeûne est pour moi , vû ma complexion ,
 Le juste équivalent d'une indigestion.

MARTON.

Madame , le voilà.

FORLISE.

Qui donc ?

MARTON.

C'est un Notaire ,

Que j'ai.

FORLISE.

Comment , Marton , qu'avez-vous osé faire ?

Tome II.

Q

182 *Le Mariage in extremis,*

MARTON.

Il est là.

FORLISE.

Sur le champ je vais. . .

LE CHEVALIER.

Le renvoyer?

FORLISE.

Il me sera plus doux de pouvoir l'employer.

SCENE IX et dernière.

LES PRÉCÉDENS ET UN NOTAIRE.

LE NOTAIRE.

MADAME , permettez qu'avant toute autre chose ,

De vos gens incivils je me plaigne , et pour cause ,
Je n'en ai jamais vu , depuis mes soixante ans ,
De plus déterminés , ni de plus turbulens.

Quand leur essain bruyant est venu me surprendre ,
J'ai cru qu'à la maison le feu venoit de prendre.

Chacun d'eux tour à tour au marteau cramponné ,

A précipitamment tant frappé , tant sonné ,

Qu'il m'a fallu , morbleu , contre mon habitude ,

Me lever le premier de toute mon étude ,

Et voler à ma porte , en roulant d'un second ,

Comme ils faisoient déjà sauter le premier gond.

Ils ont poussé plus loin leur pétulance extrême.

A peine à leurs regards ai-je paru moi-même ,

Qu'ils m'ont tous d'une voix peint le cas fort pressant ,

Et que sans pouvoir mettre un habit plus décent ,
Etourdi , presque sourd , et ne sachant que croire ,

J'ai fini par les suivre armé d'un écritoire :

Laissant au point du jour (dont je me mords les
doigts)

Ma Femme et tous mes Clercs éveillés à-la-fois.

FORLISE.

Excusez si mes gens....

LE NOTAIRE.

Laissons-là ma colere,

Et sachons ce qu'on veut de notre ministere

FRONTIN.

En voici le détail et l'explication :

Monsieur meurt de besoin , moi d'inanition ;

Et cependant Monsieur veut épouser Madame ,

Et moi de cet enfant je veux faire ma femme.

Vu notre état critique , et par précaution ,

Vous allez donc , Monsieur , si vous le trouvez bon ,

Sous le joug de l'Hymen faire un double attelage.

LE NOTAIRE.

Ces Messieurs , en effet , n'ont pas trop bon visage ;

Je vois que leur hymen ne peut être remis ,

Etant de ceux que nous nommons , *in extremis*.

MARTON.

In extremis ! Frontin , ce mot-là me fait rire

FRONTIN.

Et vous avez grand tort.

MARTON.

Pourquoi ?

QH

184 *Le Mariage in extremis,*

FRONTIN.

C'est. . . qu'il veut dire
Qu'en ménage avec moi, si vous vous emportez,
Il faudra que j'en vienne à des extrémités.

LE NOTAIRE.

Vû des deux contractans la santé déplorable,
Sur ces papiers timbrés, signez au préalable,
Vous dicterez après vos noms, vos qualités,
Les meubles et les biens que vous vous apportez,

LE CHEVALIER.

Madame, quand l'Hymen guide ici votre plume,
L'Amour me ressuscite.

FRONTIN, *avalant les bouillons.*

Et moi, je me remplume.

FORLISE.

Allez, je vous pardonne, et je tombe d'accord
Que vous aviez raison, d'avoir un peu de tort.

LE CHEVALIER.

Ah! Forlise, croyez que je veux par la suite
Mériter à loisir ce que j'obtiens si vite;
Et que toujours constant. . .

LE NOTAIRE, *ouvrant le secrétaire et faisant
tomber les débris du repas.*

Je suis estropié.

Quel maudit attirail me tombe sur le pié!

FRONTIN.

Ramassons le Notaire au milieu des bouteilles.

LE NOTAIRE.

Qui diable eût dit, à voir des tablettes pareilles,
Qu'un repas tout servi jamais s'y rencontrât?
Il vous tardoit vraiment qu'on dressât le contrat:
Et vous l'aviez ici, dans vos desirs précoces,

Devancé, que je vois, par le repas de nocés.
Le cas est fort commun.

LE CHEVALIER.

Mons le Tabellion,

Vous auriez dû garder cette réflexion.

FORLISE.

Vous êtes un grand monstre.

FRONTIN.

Oh ! contre-tems funeste !

LE CHEVALIER.

Vous voyez les débris d'un ambigu modeste,
Que dans ce secrétaire, en buffet transformé,
Un de vos gens séduit hier a renfermé ;
Mais, Madame, en honneur, malgré les apparences....

FRONTIN.

Le condamneriez-vous sur ces inconséquences ?

LE CHEVALIER.

Avant de me juger, Madame, écoutez-moi ;
J'ai surpris votre main, mais non pas votre foi.
Et d'ailleurs, après tout, faut-il que je m'excuse,
Quand je dois aujourd'hui mon bonheur à ma ruse ?
C'est le vôtre plutôt qu'il s'agit d'assurer :
Et d'abord dans vos droits commencez par rentrer.
Prescrivez des délais, dictez des sacrifices,
Je n'appellerai plus de vos charmans caprices.
Bien plus, à votre char esclave fortuné,
Je consens, s'il le faut, à rester enchaîné,
Jusqu'à ce que vous-même abrégeant la victoire,
Pour admettre l'esclave au sein de votre gloire,
Vous daigniez lui sourire, et lui tendre la main.

186 *Le Mariage, &c.*

LE NOTAIRE.

Est-ce pour aujourd'hui, Madame, ou pour demain ?
Quand on a violé le sommeil d'un Notaire,
Il faut qu'on se décide, et non qu'on délibère.

FORLISE.

Monsieur, soyez tranquille, et ne grondez pas tant ;
Ainsi que vous, ici chacun sera content....
De votre repentir, Valcourt, je m'accommode ;
Qu'il fasse un tendre époux d'un amant à la mode.
Et j'aime mieux courir la chance du bonheur,
Que de rayer ici ce qu'a dicté mon cœur.

LE CHEVALIER.

Votre bonheur est sûr, s'il tient à ma constance ;
Et je veux du Ciel même éprouver la vengeance,
Si malgré mon propos frivole et singulier,
Je n'ai pour vous la foi d'un ancien Chevalier.

FRONTIN,

Et nous, cela tient-il ?

MARTON.

Que veux-tu que je dise ?

Le sort en est jetté ; mais parle avec franchise,
Si nous eussions encor prolongé nos refus,
Comment auriez-vous fait, étant si mal pourvus ?

FRONTIN.

J'en étois pour ma part dans des trances cruelles ;
Mais nous savions aussi que la plupart des Belles,
Quand l'Hymen les assiège aux ordres de l'Amour,
Capitulent souvent dans l'espace d'un jour.

F I N.

L'OISEAU PERDU
ET RETROUVÉ,

OU

LA COUPE DES FOINS,
OPÉRA COMIQUE,

En un Acte et en Vaudevilles ;

*Représenté , pour la premiere fois , par les
Comédiens Italiens Ordinaires du Roi , le
Mardi 5 Novembre 1782.*

PERSONNAGES.

GUILLAUME, Fermier.

HÉLENE, fille de Guillaume.

BLAISE, Amoureux d'Hélène.

ALAIN, Amant d'Hélène.

Troupe de Faneurs et Faneuses.

Le Théâtre représente à droite la maison de Guillaume, à gauche une partie du jardin de Blaise, et dans le fond des meules de foin éparses.

L'OISEAU PERDU ET RETROUVÉ,

O U

LA COUPE DES FOINS,
OPÉRA COMIQUE.

SCENE PREMIERE.

ALAIN, *habillé en faucheur, sa faux sur l'épaule,
un trébuchet à la main, et sa pannetiere pendue à
sa faux.*

AIR : *Au bord d'une fontaine.*

Nous faucheurs dans la plaine
S'en vont tout droitement;
Nous, près de la fontaine,
Arrêtons un moment.
Les moineaux, par douzaine,
Y viennent fréquemment,
Et ma petite Hélène,
De grand matin souvent
S'y rend
Pareillement.

190 *L'Oiseau perdu et retrouvé,*

AIR: *Au jardin de mon pere.*

Pour lui faire l'hommage
De quelques oiselets ,
Sans tarder davantage ,
Tendons nos trébuchets ;
Du feuillage
Disposons l'ombrage ,
Et ménageons des jours adroits ,
Pour pouvoir , d'un coup d'œil sournois ,
Guetter en tapinois.
Ces rusés matois ,
Et tout-à-la-fois ,
Le joli minois
A qui je les dois.

*(Il écarte les branches des arbres qui dominent la
fontaine , et place le trébuchet au bord de l'eau.)*

Même air.

Que si ce badinage
Me coûte quelque tems ,
Je saurai bien , je gage ,
Rattraper ces instans ;
Pour l'ouvrage
Rempli de courage ,
En bravant tantôt la chaleur ,
Je veux en abattre à mon tour ;
Et ça porte bonheur ,
Quand au tendre Amour
Un bon travailleur ,
Dès le point du jour ,
A donné son cœur.

(Il se cache derriere le feuillage de maniere à ne

Opéra Comique. 191

laisser passer que sa tête , et dans les intervalles de la chanson suivante , il imite sur ses pipeaux le chant des différens oiseaux qu'il veut attraper.)

A I R : *Du Meûnier de Cognac.*

Venez , venez vous rendre ,
Petits oiseaux , dans ces taillis ;
Si je cherche à vous prendre ,
C'est qu'on m'a déjà pris.

Je vois une fauvette
Qui fuit deux pinçons très-pressans :
Pour tromper la pauvrette ,
Imitons ses accens.

Venez , venez , &c.

Par une tourterelle ,
Je vois un tourtereau suivi :
Hélène aime comme elle ,
Roucoulons comme lui.

Venez , venez , &c.

Oh ! pour le coup , j'espere
Que ce moineau
Qui rase l'eau ,
Va , d'un vol téméraire ,
Donner dans le panneau.

Venez , venez , &c.

A I R : *Dcs Bergeres du hameau.*

Ma foi , le voilà tout près :
(*Il sort de sa cachette & prend le trébuchet.)*
Il vient d'entrer dans la cage ;

192 *L'Oiseau perdu et retrouvé,*

Par un douloureux ramage ,

Il exprime ses regrets.

Ah ! mon ami , ta plainte est vaine ,

Dans tes fers demeure arrêté ;

Quand j'ai perdu ma liberté , } *bis.*

Tu dois renoncer à la tienne.

A I R : Dans ces désertes campagnes.

Elle ne vient pas : j'endève ;

On commence les travaux ,

Et le soleil qui se lève ,

Fait au loin briller les faulx.

Mais , pour suivre en quelque sorte

Mon tendre et galant projet ,

Tout en face de sa porte ,

Suspendons ce trébuchet.

A I R : Des simples jeux de son enfance.

Quand elle sortira , je gage

Que cet oiseau va la charmer :

Mais dans une plus grande cage ,

Soudain elle va l'enfermer

Avec la femelle sauvage

Que j'ai déjà su lui trouver ;

Et veuille Amour que ce ménage

Au nôtre la fasse rêver !

SCENE II.

S C E N E I I.

HELENE , ALAIN , *caché pour examiner*
Hélele.

HÉLENE , *une cruche à la main.*

AIR : *Ah ! qu'il est long , don , don , le nez du Moine !*

IL est une vieille Maman
Qui dit à sa fille en grondant :
Je sais de bonne part que Jean
 Vous aime , vous aime ,
Et vous , probablement ,
 L'aimez de même.

Ah ! dit la fille en soupirant ,
Moi , j'ai le cœur reconnoissant :
Le moyen de refuser Jean
 S'il m'aime , s'il m'aime ;
Ne dois-je pas , Maman ,
 L'aimer de même ?

Est-ce le soir , ou le matin
Que vous plaît ce petit Lutin ?
Dès l'aube , à parler sans détour ,
 Je l'aime , je l'aime ,
Et sur la fin du jour ,
 C'est tout de même.

Tome II.

R

194 *L'Oiseau perdu et retrouvé,*

(Elle remplit sa cruche.)

Quand près de moi Jean vient s'asseoir ,
Je préfère pourtant le soir ;
Car sans pouvoir
L'appercevoir ,
Je l'aime , je l'aime ,
Et l'on ne peut le soir
Nous voir
De même.

(Elle relève la tête et apperçoit le trebuchet pendu à
un arbre.)

A I R : *Ah ! le bel oiseau , Maman !*

Ah ! le bel oiseau , vraiment ,
Qu'Alain a mis sur ma route !
Alain , mon fidele Amant ,
N'est pas loin certainement.
Par ici dans un moment ,
Comme il reviendra sans doute ,
A mon simple ajustement
Il faut que l'adresse ajoute.

Ah ! le bel oiseau , &c.

A I R : *En jupon court , en blanc corset.*

Dans ce miroir que la nature
Exprès pour le village a fait ,
Regardons , pour que rien ne jure ,
Et ma coëffure , }
Et mon corset. } *bis.*

(Pendant cette toilette rustique , Alain s'avance

Opéra Comique. 195

discrètement entre le feuillage pour plonger sur la fontaine.)

AIR : *En revenant de la ville.*

Pour paroître plus mutine ,
Renfonçons notre chapeau.
A la fleur de cette épine
Entrelaçons un barbeau.
Mais , quelle surprise extrême !
J'ai cru voir Alain dans l'eau... *(Alain se retire.)*
Il est vrai que ce qu'on aime
Ne sort jamais du cerveau.
Ainsi l'amour rend coquette ,
Coquette même au hameau !
Au bord de ma collerette ,
Plaçons un bouquet nouveau.

(Alain s'avance de nouveau.)

Mais pour le coup , c'est lui-même. . .

A L A I N.

Ah ! vous vous mirez dans l'eau.

H É L È N E , *surprise.*

Surprend-t-on ce que l'on aime ?

Fi , Monsieur , ce n'est pas beau.

A L A I N , *toujours dans la même attitude.*

A I R : *Par fois sur le verd gazon.*

Hélène , demeure là :

Pourquoi t'éloigner ainsi de-là ?

H É L È N E.

Ha ! ah !

A L A I N.

Hélène , demeure-là.

R 1j

196 *L'Oiseau perdu et retrouvé,*

HÉLENE.

Ah, que nenni dà !

ALAIN.

Mais pourquoi cela ?

HÉLENE.

Mais pourquoi cela ?

Je suis bien là.

ALAIN.

Je conviens de cela ,

Mais je t'aime mieux là.

(*Il indique la fontaine , du doigt.*)

Car en te voyant là ,

Je te vois encor là.

AIR : *Pour orner ma retraite.*

Que ne puis-je , ma Belle ,

Tout entier à l'amour ,

De mon ardeur fidelle

Te parler tout le jour ?

Mais puisqu'un soin plus grave

Vient m'enlever malgré moi ,

Songe au petit esclave

Que je laisse avec toi.

HÉLENE.

AIR : *Blaise en partant de son village.*

En lui faisant mainte caresse ,

Pour le charmer dans sa prison ,

Je lui répéterai sans cesse ,

Baisez , petit , baisez , mignon.

ALAIN.

Ce projet a de quoi me plaire ,
Et pour lui mieux donner le ton ,
Je reviendrai bientôt , ma Chère ,
Joindre l'exemple à la leçon.

HÉLENE.

Reviens auprès de ta Bergere
Joindre l'exemple à la leçon.

S C E N E I I I.

HÉLENE, seule.

AIR : *J'aime Lucas d'une tendresse extrême.*

IL est pour moi d'une tendresse extrême ,
Et me le prouve à chaque instant.
Où trouverois-je un autre Amant
Qui fît sa loi de mon bonheur suprême ?
Bouquets , chapeaux ,
Rubans , oiseaux ,
Ce sont toujours cadeaux
Nouveaux.

Dans mon cœur , (amour me pardonne)
Je sens qu'il pénètre en secret :
Oui , chaque fois qu'Alain me donne ,
C'est un larcin qu'Alain me fait.

AIR : *Tout le monde m'abandonne.*

Mais que vois-je là par terre ?
L'Amour lui trouble les sens . . .

R ij

198 L'Oiseau perdu et retrouvé,

Vraiment , c'est sa pannetière.

Son déjeuner est dedans.

Rentrons d'abord chez mon pere ,

Et j'irai le joindre aux champs.

S C E N E I V.

H É L È N E , B L A I S E .

B L A I S E , à part.

A I R : *Pourquoi faut-il , puis qu'ça m'tourmente !*

QUELLE est la Bergere gentille
Qui vient puiser si bon matin ?
Bon , c'est celle pour qui je grille ,
Et dont le pere est mon voisin.
Sans le vouloir , (*bis*) pour cette fille ,
J'sens (*ter*) les transports de mon amour
Croître et m'enflammer chaque jour.

(*Il aborde Hélène , qui est toute interdite et laisse la
pannetiere d'Alain.)*

Il n'est pas , ma chere Voisine ,
Que vous n'ayez depuis long-tems ,
Tant dans mes yeux que sur ma mine ,
Deviné mes desirs pressans.
Si vous l'vouliez , (*bis*) t'nez , ma Divine ,
J'serois (*ter*) l'plus heureux
Des amoureux. } *bis.*

Opéra Comique. 199

(Il la prend par la main malgré elle , et veut l'asseoir
sur le gazon.)

Asseyons-nous sur la verdure....

Dieux ! comme elle a l'air innocent !

Mais le proverbe me rassure :

Qui ne dit mot toujours consent.

H É L È N È , d'un geste de colere et lui montrant
sa cruche.

Si vous y v'nez , (bis) t'nez , je l'assure ,

J'vous (ter.) baill' ma main droit dans les
yeux ,

Et tout d'un tems j'éteins vos feux.

B L A I S E , guettant le trébuchet qui est à terre.

A I R : Je suis Carmelite , moi.

Un autre ici prendroit mal ces querelles ;

Mais j'ai dans tous les cas

Cela de bon , qu'avec les plus rebelles

Je ne m'échauffe pas ;

Et sur ma foi ,

A tort tu t'indisposes.

(Il prend le trébuchet.)

Je prends bien les choses ,

Moi ,

Je prends bien les choses.

H É L È N È .

A I R : Pierrot revenant du moulin.

Monsieur Blaise , que faites-vous ?

B L A I S E .

Vous le voyez. Mais entre nous ,

Tenez , mon aimable Tendron ,

Quand vous voudrez , vous paîrez sa rançon.

200 *L'Oiseau perdu et retrouvé,*

HÉLENE.

Arrêtez-vous donc ,

Finissez donc ,

Laissez ça là.

BLAISE.

Faute de mieux l'oiseau me restera.

GUILLAUME, *dans sa maison.*

AIR : *Pourquoi donc retarder mon zèle ?*

Tous les matins à la fontaine ,

Quel est donc l'attrait qui l'enchaîne ?

HÉLENE, *à Blaise.*

Ah ! grands Dieux ! mon pere m'attend ;

Il grondera si je demeure.

GUILLAUME, *dans la coulisse.*

Rentreras-tu donc tout-à-l'heure ?

HÉLENE.

Vous me refusez constamment ,

Et c'est vainement

Que je pleure....

GUILLAUME, *dans la coulisse.*

Rentreras-tu donc tout-à-l'heure ?

HÉLENE.

Mon pere , ne criez pas tant ,

Je vous obéis.... Quel tourment !

(*Elle part en menaçant Blaise de son indignation.*)

S C E N E V.

BLAISE , seul.

AIR , Boire à son sire lire.

EELLE a l'air dépité
On ne peut davantage.
Auroit-elle prêté
De l'amour sur ce gage ?
Oh , non vraiment.
C'est un enfant ,
Qui , sans amant ,
Jusqu'à présent ,
Aime un moineau tout bonnement
En attendant.

S C E N E V I.

BLAISE , ALAIN.

ALAIN.

AIR : Il étoit une fille.

COMME , à ce que j'espère ,
L'appétit me viendra ,
Cherchons ma pannetière ,

202 *L'Oiseau perdu et retrouvé,*

Regardons çà et là ;
Seroit-elle ici ? seroit-elle là !

Oh , la voilà.

(*Il apperçoit Blaise qui tient le trébucher.*)

Mais qu'est-ce donc là ?

AIR : *Eh , qu'est qu'ça m'fait , à moi ? (d'Albaneze.)*

A moi , deux mots , et pour cause.

D'où tenez-vous cet oiseau ?

BLAISE , *avec présomption et en dissimulant.*

Mon ami , c'est le cadeau

D'un Tendron frais comme rose....

Mais qu'est qu'ça t'fait , à toi ?

ALAIN , *dissimulant son courroux.*]

A moi ,

Ma foi ,

Pas grand'chose....

BLAISE.

Mais qu'est qu'ça t'fait , à toi ?

ALAIN.

Rien ; mais pourtant , réponds moi....

Ce tendron , frais comme rose....

Peut-on en savoir le nom ?

BLAISE.

Mon ami , pour cela , non.

Amant heureux point ne cause

Mais qu'est qu'ça t'fait , à toi ?

ALAIN.

A moi ,

Ma foi ,

Pas grand'chose....

BLAISE.

Mais qu'est qu'ça t'fait , à toi ?

ALAIN.

Rien ; mais pourtant , réponds moi.

A tes feux , rien ne s'oppose ?

BLAISE

Pour moi le sexe est humain.

On est vif , on prend la main ,

Et puis du cœur on dispose...

Mais qu'est qu'ça t'fait , à toi ?

ALAIN.

A moi ,

Ma foi ,

Pas grand'chose.

BLAISE.

Mais qu'est qu'ça t'fait , à toi ?

ALAIN.

Rien ; mais c'est tant mieux pour toi.

BLAISE.

AIR : *Je n'aimois pas le tabac beaucoup..*

Te voilà resté là comme un bloc ,

Mais ce n'est rien ; car j'ai de l'estoc ,

Et je lui veux , galant escroc ,

Donner ce soir le choc.

Il n'est rien tel qu'un vieux coq :

Oui , ce sera pour troc ,

Troc ;

Fût-il dur comme un roc ,

Toc ,

Son cœur me sera hoc.

(*Blaise rentre en emportant le trébucher.*)

SCENE VII.

ALAIN, *seul.*

AIR : *J'avois à peine dix-sept ans.*

EH, quoi, l'Ingrate m'abusoit
D'une amitié stérile !
Et le sexe, à ce qu'on disoit,
Ne mentoit qu'à la ville :
Mais tu vois trop, mon pauvre Alain,
Qu'il est ici le même,
Et qu'il trompe le lendemain
Du premier jour qu'il aime.

AIR : *Sachez qu'au village, j'ons de la vertu.*
Etes-vous ici, perfide Hélène ?

SCENE VIII.

ALAIN, GUILLAUME.

GUILLAUME, *à la fenêtre.*

NON; mais j'y suis, que demandes-tu ?

ALAIN.

Puisque c'est vous, à parler sans gêne
Me voilà doublement résolu.

Opéra Comique. 205

Je vous rends d'abord votre promesse,
Hélène est traîtresse,
J'en suis convaincu ;
Et d'aimer encor cette infidelle ,
Bien qu'elle soit belle ,
J' n'ai pas la vertu.

GUILLAUME.

AIR : *De ces forêts j'ai pénétré l'enceinte.*

Pour te tromper , ma fille n'est pas faite ;
Au surplus , arrête ,
Je n'ai pas le tems
De plaindre vos tourmens....
De t'écouter , quand j'ai mes foins en tête,
Je serois bien bête ;
Querelles d'Amans
Sont querelles d'enfans.

ALAIN.

AIR : *Rage inutile,*

Où , dans ma rage
Je me dégage :
Dites-lui bien
Qu'elle ne m'est plus rien.
Je vais , je vais aux champs :
Je romps , je romps tous mes sermens ;
Mon cœur , cette fois ,
Reprend ses droits.
(*Il sort avec un air de dépit.*)

S C E N E I X.

GUILLAUME, *descendu.*

Même air.

QUELLES chimeres
Pour des miseres !
Peut-être a-t-il lieu d'être mécontent.
Mais il a tort pourtant,
De tant crier dans cet instant,
Vu qu'il n'a pas tant
D'argent comptant.

S C E N E X.

GUILLAUME, BLAISE. (*Ils se voyent venir l'un
l'autre.*)

GUILLAUME, *à part.*

AIR : *Quand j'étois Mousquetaire.*

VERS moi Blaise chemine.

BLAISE, *à part.*

Ma foi, sa fille est devine.

GUILLAUME, *à part.*

Si j'en juge à sa mine,

Ma luzerne lui plaît....

(Haut.)

Bon jour.

BLAISE.

Votre valet.

Ah! Voisin, je l'ai vue...

Comme elle me semble drue

Et de belle venue!

Bref, elle me convient.

GUILLAUME, à part.

Pour le coup, Blaise en tient;

Je la lui vendrai bien....

BLAISE.

Mais il seroit peu sage

De différer davantage;

Car ce seroit dommage

Qu'elle sêchât sur pié.

GUILLAUME.

Quand vous m'aurez payé.

bis.

Il me semble, Compere,

Que sans y chercher mystere,

Vous n'aurez qu'à la faire

Enlever sur le champ....

BLAISE, à part.

Enlever sur le champ!

bis.

(haut.)

Mais quelle baliverne!

Je présume qu'il me berne.

GUILLAUME.

N'est-ce pas ma luzerne?

BLAISE.

Et non, c'est votre enfant....

S ij

208 *L'Oiseau perdu et retrouvé,*

AIR : *Vit-on jamais une si bonne Mère ?*

Il est trop vrai, je sens que je l'adore,
Elle est si fraîche, elle a le teint si beau !
Qu'elle réponde au feu qui me dévore,
Et de mon bien je lui fais le cadeau.

GUILLAUME.

Assurément, cet aveu-là m'honore ;
Mais quant à l'âge, êtes-vous de niveau ?

BLAISE.

Sans être, Ami, d'une jeunesse extrême,
Je ne suis pas du tems de Dagobert.

Oui, dans le fait... il suffit que je l'aime,
Au fond du cœur, je me trouve encor verd,
Et ses attraits feront sur moi de même
Qu'un beau soleil sur un jour de l'hiver.

GUILLAUME, *indécis.*

AIR : *Des Trembleurs.*

Compere, il faudroit s'entendre,
Vous serez, ou non, mon gendre ;
Mais je veux d'abord vous vendre
Ce canton presque fauché.

BLAISE.

Soit, combien d'écus ?

GUILLAUME.

Cinquante.

BLAISE.

Je n'en veux donner que trente.

GUILLAUME.

Mettez-en du-moins quarante.

Opéra Comique. 209

BLAISE.

Eh bien, je taupe au marché.

ENSEMBLE.

Ah ! parbleu, la bonne affaire ?

Non jamais, jamais, Compere,

Du moins à ce que j'espere,

Je n'en aurai de regrets.

Comme aisément je l'empaume !

D U O.

BLAISE.

Si-tôt qu'il tiendra la
somme,

Je gage que le bon-
homme

Sera dans mes intérêts.

GUILLAUME.

Je songe, en prenant la
somme,

Moins à l'amour du bon-
homme,

Qu'à mes propres intérêts

BLAISE.

AIR : *Prenez voi' musette au gué.*

Point de délais superflus :

Comble mon attente,

Voilà les quarante écus.

GUILLAUME.

Bon, je m'en contente.

BLAISE.

Tu sens bien que je devrois

Marchander un peu plus, mais...

Ta fille est charmante.

Je poursuivrai mon chemin

En amant fidele;

Mais de lui forcer la main,

S II

210 *L'Oiseau perdu et retrouvé,*

Vu qu'elle est rebelle ,
Sans doute, tu me promets.

GUILLAUME.

Je ne dis pas cela , mais
J'y mettrai du zele.

S C E N E X I.

GUILLAUME , HÉLENE.

HÉLENE , *gaiment.*

AIR : *Eh , couci , couça , à c'l'heure-là.*

N'AVEZ-VOUS pas, mon pere,
Par ici rencontré,
Sur le pré,

D'Alain la pannetiere?
Je la lui porterai.

GUILLAUME , *la tirant à part.*
Eh , oui-dà , oui-dà,
C'est bien ça,

Votre Alain vous plante là.
Il m'a , ne vous déplaie,
De vous fait un tableau. . .

Tout nouveau.

HÉLENE , *tristement.*

Entre les mains de Blaise
Il aura vu l'oiseau ;

Opéra Comique. 1 211

Eh, oui-dà, oui-dà,

C'est cela

Qui me vaut ce courroux là.

GUILLAUME, *en confidence, et regardant*
Blaise à qui il fait signe.

AIR nouveau du Confiseur.

Ma fille, ne pleure pas tant,

Si ton Alain est un perfide ;

Il se présente un autre Amant

Dont la richesse me décide.

Notre Voisin t'offre sa main,

Son coffre-fort,

Près de toi peut n'avoir pas tort.

HÉLÈNE.

Je prendrai Blaise pour époux,

Si mon Alain par défiance,

Persiste dans un tel courroux ;

Mais de même, il faudra, je pense,

Que malgré moi, que malgré vous,

Je l'aime encor,

bis.

S'il me dit qu'il connoît son tort.

GUILLAUME.

Mais le voici, moi je m'en vas ;

A votre tour, parlez, compere,

Pour la faire entrer dans vos lacs,

J'ai fait tout ce que j'ai dû faire ;

Et si l'amour ne mettoit pas

Vos cœurs d'accord,

N'en jetez pas sur moi le tort.

N'en jetez pas, &c.

SCENE XII.

HÉLENE, BLAISE.

BLAISE, *rapportant le trébuchet.*

AIR: *Courons de la blonde à la brune.*

JE sais qu'au fond de ton ame
Je passe pour un vaurien:
Mais du mépris de ma flamme,
Mon larcin me venge bien.

HÉLENE.

C'est donc afin que je pleure,
Que vous l'apportez exprès....
Dans vos mains s'il faut qu'il demeure,
Je mourrai de regrets.

Je donnerois

Mes chapeaux

Les plus beaux,

Mes rubans

Les plus grands,

Voire encor

Ma croix d'or

Pour l'avoir tout-à-l'heure.

BLAISE.

AIR: *Soyez galant pour amuser les Dames.*

Oh, pour le coup, ta complaisance est grande;
Mais, je suis loin d'en vouloir abuser:

Opéra Comique. 213

Car pour l'instant , moi je ne te demande ,
Rien qu'un baiser. ter.

HÉLENE.

Quant à l'oiseau , vous seriez un brave homme ,
Si maintenant vous me le remettiez.
Quant au baiser , tenez , Monsieur , c'est comme
Si vous l'aviez. ter.

BLAISE.

AIR : *Va t'en voir s'ils viennent.*

Cette promesse de toi
Est-elle bien sûre ?

HÉLENE , *dissimulant et faisant une révérence.*

Fiez-vous-en , croyez-moi ,
Dans la conjoncture ,
A cet air de bonne foi
Dont je vous le jure.

BLAISE.

AIR : *toujours seule , disoit Nina.*

Pour oser encor balancer ,
Mes raisons seroient vaines....
Et ton oiseau doit repasser
De mes mains dans les tiennes....
Je le trouve des plus charmans :
Mais malgré tous ses agrémens ,
Il ne vaut pas ce que j'attends ;
C'en est fait , je te le rends ,
Prends.

214 *L'Oiseau perdu et retrouvé,*

HÉLENE, se moquant de lui, et courant de côté et d'autre avec l'oiseau.

AIR : Ça n'devait pas finir comm' ça.

Je ne voulois qu'en venir là....

Mais à présent que je tiens ça,

Je me dédis de ma parole....

Voilà mon baiser qui s'envole.

Monsieur vouloit me cajoler,

Monsieur prétendoit m'enjoler.

Ah, mon Dieu ! ah, mon Dieu, qu'c'est drôle !

C'est lui qu'on enjole ?

BLAISE, la poursuivant.

Ça n'devait pas finir comm' ça,

Puisque ça commençoit par-là.

(Blaise se joint aux Faucheurs, et Hélène cache le trébuchet dans le taillis, pour observer Alain qui est sur le devant de la scène au nombre des autres Faucheurs.)

SCENE XIII.

Les Précédens; LES FAUCHEURS.

GUILLAUME, *conduisant les Faucheurs et fauchant lui-même.*

R O N D E.

AIR : *Il étoit un oiseau gris.*

M O N pere, on danse au Château :

Comme il fait beau ;

Avec le jeune Colin ,

Notre voisin ,

Me permettez-vous d'aller

Cabrioler ? —

Non, ma fille, voyez-vous :

Car entre nous,

C'est vous qui payez les violons,

Lorsque tous ces jeunes garçons

Font la belle jambe

Près des tendrons.

CHŒUR de Faucheurs qui traversent le Théâtre.

Non, ma fille, &c.

GUILLAUME.

Dans la grange en sanglotant

Elle descend :

216 *L'Oiseau perdu et retrouvé,*

Mais son amant
Qui l'attend,
Plaint son tourment;
Et d'une gerbe à l'instant,
Vous l'entourant,
Sur son dos légèrement,
Crac, il la prend :
Il fuit d'abord à pas de loup ;
Mais tenez, voyez tout-à-coup
Comme il prend ses jambes
Vîte à son cou.

LE CHŒUR.

Il fuit d'abord, &c.

GUILLAUME.

Mais par malheur, la Maman
Venoit devant.

Holà, Colin ! de chez nous
Qu'emportez-vous ?

C'est de la paille au voisin,

Répond Colin,

Dont je fais provision

Pour ma maison. —

Ah, vraiment, vraiment, l'on vous croit !

Mais que ce tendron mal-adroit

Cache au moins ses jambes,

Car on les voit.

LE CHŒUR.

Ah, vraiment, &c.

GUILLAUME.

La fille entendant cela

Se démena :

La gerbe, qui s'entr'ouvrit,

Opéra Comique. 217

La découvrit.
La mere la vit soudain....
Jugez, quel train,
Et, peur de tels accidens,
Depuis ce tems,
On voit les papas, les mamans,
Du soir au matin gourmandans,
A propos de bottes,
Tous les amans.

LE CHŒUR.

On voit les papas, &c.

SCENE XIV.

HÉLENE, ALAIN.

ALAIN, de loin, après avoir laissé passer tous les
travailleurs.

AIR : *Un ingrat m'abandonne.*

JE sens que je l'adore.

HÉLENE.

Croirai-je qu'il me hait ?

ALAIN.

L'aborderai-je encore ?

HÉLENE.

Alain, qu'ai-je donc fait ?

Tome II.

T

218 *L'Oiseau perdu et retrouvé,*

ALAIN.

Faut-il que je l'écoute ?

Son regard me confond.

HÉLENE.

Le premier pas te coûte ;

Fais du moins le second.

ALAIN.

AIR : *Si j'étois Hirondelle.*

Tu me la donnes belle.

Ne suis-je pas certain

Que Blaise, en sentinelle,

Te guetta ce matin !

Réponds, réponds, cruelle.

HÉLENE.

Hé bien ?

ALAIN.

Hé bien,

Cela n'est-il donc rien ?

Ce vieillard sans cervelle

T'a, d'un air enfantin,

De sa flamme éternelle

Fait l'aveu clandestin.

Réponds, réponds, cruelle.

HÉLENE.

Hé bien ?

ALAIN.

Hé bien,

Cela n'est-il donc rien ?

Et sa main criminelle
S'est jointe à cette main
Qu'aimoit à serrer celle
Du malheureux Alain.
Réponds, réponds, cruelle.

HÉLENE.
Hé bien ?

ALAIN.
Hé bien,
Cela n'est-il donc rien ?

HÉLENE.

AIR : *D'une abeille toujours chérie.*

Blaise n'est point aimé....

ALAIN.
Qu'importe ?

Il ne falloit donc pas souffrir
Que Blaise emportât de la sorte
L'oiseau que je venois d'offrir.

HÉLENE.
Le méchant ne veut point entendre
Que tous les jours, dans certains cas,
On ne peut empêcher de prendre
Ce que l'on ne donneroit pas.

ALAIN, *à part.*
Sa candeur, l'amour et ma peine,
Tout m'assure qu'elle a raison.
(haut)

C'en est trop mon aimable Hélène,
Et j'abjure un affreux soupçon.
Mais las ! combien je vais attendre
Avant qu'il me soit pardonné ! . . .

T ij

226 *L'Oiseau perdu et retrouvé,*

HÉLENE, tendrement.

Je ne demande qu'à reprendre
Le cœur que l'on m'avoit donné.

ALAIN.

Qu'un baiser me soit donc le gage
D'un tant doux raccommodement. . .

HÉLENE.

Nenni-dà, vous n'êtes pas sage ;
Nous n'en sommes pas là, vraiment.

ALAIN.

Tu voudrois en vain t'en défendre.

(Il l'embrasse.)

HÉLENE, souriant.

Tu vois donc bien qu'en certain cas,
On ne peut empêcher de prendre
Ce que l'on ne donneroit pas.

ALAIN.

AIR : L'avez-vous vu ?

Plus de chagrin, plus de souci,
Ma charmante Maîtresse.

HÉLENE.

Pourquoi déjà me fuir ainsi !
Quel nouveau soin te presse ?

ALAIN.

Pour remplacer le pauvre oiseau,
Je vais tendre un nouvel appeau.

HÉLENE.

Ne sois pas plus long-temps déçu ;
Regarde, et sois bien aise. . .

Voilà le nôtre que j'ai su
R'avoir des mains de Blaise.

Opéra Comique. 221

ALAIN.

Enfin je te retrouve donc.

Baisez , petit , baisez , mignon.

HELENE.

Le baiser dont tu lui fais don ,

Il faut qu'Hélène

Soudain le lui reprenne.

ENSEMBLE.

C'est pourtant ce petit frippon

Qui causoit la querelle.

Que de notre réunion

Il soit témoin fidele.

Baisez , petit , baisez , mignon.

bis.

A ce manège sur ma foi ,

Il semble fait le drôle ;

De moi vers toi ,

Dè toi vers moi ,

Regarde comme il vole.

ALAIN.

Ah , coquin ! tu veux me pincer ,

Quand je cherche à te caresser ,

Rends-moi plutôt le doux baiser

De mon Hélène :

Ta Maîtresse est la mienne.

ENSEMBLE.

Ne cherchons plus que le moyen

De décider ton }
mon } perc ,

A renouer ce doux lien

Qui paroissoit lui plaire.

T iij

222 *L'Oiseau perdu et retrouvé,*

Quant à l'oiseau, { tu m'entends } bien,
 { je t'entends }

{ Tu n'as
 Je n'ai plus lieu de craindre rien.

Puisqu'il revient de cet échec,

Il en faut à notre aise

Passer la plume par le bec

A ce nigaud de Blaise.

S C E N E X V.

GUILLAUME, BLAISE, HÉLENE,
ALAIN et les Travailleurs.

BLAISE, à Guillaume.

AIR: *Ah, le bon tems que la moisson!*

P O U R boire avec vous, je vous jure,
Je ne ferois point de façon:
Mais j'ai pour charger ma voiture,
Tout juste là de bons garçons.

GUILLAUME, à part à sa fille.
Reste, pour voir s'il ne prend rien
Que du canton qui lui revient.

ALAIN, à part à Hélène.
Reste avec nous, c'est le moyen
De prolonger notre entretien.

Opéra Comique. 223

AIR: *Sous un ormeau.*

(*A Blaise qui est dans sa voiture, et en lui jettant une
botte de foin.*)

A vous, mon Vieux...

(*à Hélène.*)

Quand l'Hymen comblera nos vœux,
Dans d'aussi doux nœuds,
Tu verras qu'on est heureux.

BLAISE, *comptant.*

Deux

ALAIN.

Dans le fond,
Moi, je plains ce Barbon
Qui t'aime tout de bon;
Je lui crois des vertus

Tant et plus,

Même en sus

Des écus.

Mais il doit voir

Qu'il n'est, malgré tout son espoir,

Pas fait pour avoir

Un jeune cœur aussi neuf.

BLAISE, *à qui d'autres Faucheurs jettent des
bottes à fur et à mesure.*

Neuf

ALAIN.

Ses genoux sont sous lui chancelans,

Ses cheveux sont tout blancs;

On perdrait bien du tems

A compter le nombre de ses ans:

Mais en effet,

224 *L'Oiseau perdu et retrouvé,*

Je crois qu'il en a dans le fait,

Soixante,

BLAISE.

Et dix-sept.

ALAIN.

Et moi, je n'en ai que vingt.

BLAISE.

Vingt.

AIR : *Diverissons-nous, mes amis.*

Maintenant que tout est fini,

Approchons en catimini;

Pour bien faire ici notre compte

Prenons une embrassade à compte

Sur les droits que j'aurai bientôt.

GUILLAUME, à la fenêtre.

Mon fourrage est-il comme il faut ?

BLAISE.

Chût, pour surprendre la pauvrete,

Je vais me glisser le long de la charette.

ALAIN, à part.

AIR : *Lubin, à son mariage.*

Oh, parbleu ! si j'en suis maître ;

Tu ne l'embrasseras pas.

BLAISE, à Guillaume.

Restez donc à la fenêtre.

ALAIN, à part.

Jetons cette fourche à bas.

BLAISE.

Vous serez témoin, Compère,

Des mes innocens ébats.

Opéra Comique. 225

(La voiture s'enleve, parce qu'Alain dérange la fourche qui la soutenoit, et Blaise se trouve nez-à-nez avec Guillaume, qui croit qu'il l'embrasse.)

Tous.

Ah !

GUILLAUME.

J'aurois cru, Compere,
Que je n'en étois pas.

ALAIN, faisant l'officieux.

AIR: Du Port-Mahon.

Voyez, la mal-adresse !
L'on va, l'on vient, l'on court, l'on s'empresse;
Crac, la voiture baisse,
Et Blaise fait le saut,
Tout là haut !....
Mais il faut, au plutôt,
Lui sauver le cahot,
Et le tirer de gêne.

(à Blaise.)

Attendez donc, que je vous soutienne.

BLAISE.

Mon ami de ta peine.
Je suis fâché, ma foi.

ALAIN.

N'y a pas d'quoi.

AIR: Vous m'entendez bien.

Pour embrasser une Bergère
Apprenez un meilleur moyen;
Un baiser à la plus sévère,
Dans les p'tits jeux ne coûte rien;
Car c'est toujours là qu'on en vient.

226 *L'Oiseau perdu et retrouvé,*

Vous m'entendez bien,
Vous me comprenez bien.

BLAISE

Si nous n'avons plus rien à faire
Alain, mon avis est le tien.

ALAIN.

De tous les jeux que je projette,
Commençons par les quatre coins.

BLAISE.

Jouons plutôt la climusette ;
Il me faudra courir bien moins.

ALAIN, à part.

De le berner, nouveau moyen.

(haut.)

L'on vous entend bien,
L'on vous comprend bien.
Que chacun gagne sa cachette.
Hélène l'est.

HÉLENE.

Je le veux bien.

ALAIN, se cachant dans la voiture,

AIR : Ne m'entendez-vous pas ?

Ne regardez donc pas.

(à part.)

Par une voix lointaine
Persuadons Hélène
Que je suis tout là-bas....

(haut.)

Neregardez donc pas.

HÉLENE.

AIR : *Nanon dormoit.*

Jé voudrois voir
Où mon Alain se niche.
Pour le savoir
Faut-il donc que je triche ?
J'aurois tort en effet.

Tous.

C'est fait, c'est fait.

HÉLENE, *à part.*

La voix d'Alain part du bosquet.

AIR : *En roulant ma brouette.*

Ce n'est pas sa retraite;
Mais j'ai remarqué
Que cette charette
Avoit remué:
Montons-y bien vite
Pour m'en éclaircir,
Et d'un pareil gîte
Faisons-le sortir.

(Elle monte dans la voiture et cherche Alain.)

BLAISE, *sortant de sa cachette.*

AIR : *Il n'est pire eau que l'eau qui dort.*

Je suis trop loin,
Et cette aimable fille,
Avant de me rencontrer dans ce coin,
Eût plutôt fait de trouver une éguille
Au fond d'une botte de foin.

228 L'Oiseau perdu et retrouvé,

AIR: *Jupin dès le matin.*

Mais c'est elle, je crois,
Que dans ma voiture à l'instant j'aperçois.

Oh ! vraiment,

C'est un bon moment

Pour prendre un baiser à tout événement.

Holà, Guillot, Martin, Nicaise, Alain,

(*Ils sortent tous de leurs cachettes.*)

Rentrez-moi-la grand train dans mon jardin,
Je vous promets, pour boire, un broc de vin.

LE CHŒUR.

Palsambleu, voisin, le tour est malin.

(*Ils entrent la voiture dans la maison de Blaise. Alain
est toujours tapi dans le foit.*)

BLAISE.

Oh là ! Guillaume, oh là !

GUILLAUME, *en-dedans.*

Oui, l'on y va,

BLAISE.

Maintenant qu'elle est là,

Enfermons-là.

Mon baiser sera sûr

Quand je l'aurai mise au pied du mur.

SCENE XVI

SCENE XVI et dernière.

Les Précédens.

BLAISE, à Guillaume, et en s'asseyant sur une
botte, la tête entre les branches d'une fourche.

AIR : La belle Bourbonnoise.

ENFIN tout me prospère,
Mon Dieu, la bonne affaire!
Votre fille, beau-père,
Sous clef je la tiens là.

Ah! ah!

LE CHŒUR.

Mais d'où vient ce délire?
Qu'avez-vous donc à rire?

GUILLAUME.

Pour mieux vous en instruire,
Tenez, regardez-là....

(On apperçoit Alain qui sort du foin, et qui embrasse
Hélène.)

LE CHŒUR.

Ah! ah!

BLAISE, regardant Guillaume.
Je crois qu'on l'autorise.

GUILLAUME.

Vous-même, avec franchise,
S'il faut que je le dise,

Tom II.

V

230 *L'Oiseau perdu et retrouvé,*

Avez fait la sottise,
En les enfermant là....

Ah ! ah !

ALAIN, *de dessus la voiture.*

C'est en vain qu'il s'indigne,
C'est en vain qu'il barguigne.
Blaise, Amour vous fait signe
Qu'Hymen vous trompera....

Ah ! ah !

(*Alain et Hélène sortent du jardin de Blaise, et n-
viennent sur le devant de la scène.*)

BLAISE.

Ah ! petite maligne,
Et toi, fripon insigne,
Quel tour, quel tour indigne,
Vous m'avez joué-là !

Ah ! ah !

Mais, j'ai l'humeur bénigne,
A tout je me résigne,
Et le jus de la vigne
Me dédommagera.

Ah ! ah !

LE CHŒUR.

Et le jus de la vigne
Le dédommagera.

VAUDEVILLE.

AIR: *M. de Malb'roug est mort.*

A LA IN et H É L È N E.

RIEN n'est, quand on calcule,
Plus plaisant ni plus ridicule,
Qu'un vieux garçon qui brûle
Pour des attrait nouveaux.
Malgré ses doux propos,
Malgré tous ses cadeaux,
La beauté qu'il encense,
Sans pitié, rit de sa souffrance,
Eût-il en abondance
Du foin dans ses sabots.

BLAISE et GUILLAUME.

Au lieu de rendre hommage
Aux jolis minois du village,
On ne doit, à ^{mon} ton âge,
Chercher que le repos.
Car tous ces Jouvenceaux
Sont si gais, si dispos,
Qu'ils ont sur nous l'avance;
Et qu'Amour souvent les dispense
D'avoir en abondance
Du foin dans leurs sabots.

V ij

232 *L'Oiseau perdu, &c.*

HÉLENE, au Public.

Par le soleil brunie ,
C'est ainsi que dans la prairie,
La petite Thalie
Vous cherche des tableaux.
Oubliez ses défauts ,
Accueillez ses pinceaux :
Messieurs, votre présence,
Quand vous y joignez l'indulgence ,
Lui met en abondance
Du foin dans ses sabots.

(Le Chœur reprend le dernier Couplet.)

F I N.

LES VOYAGES
DE ROSINE,
OPERA COMIQUE,

EN DEUX ACTES EN VAUDEVILLES,

Tiré d'un Conte de PIRON ;

*Représenté , pour la premiere fois , par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi , le
Mardi 20 Mai 1783.*

PERSONNAGES.

ACTE PREMIER.

ROSINE.

FATMÉ, Femme du Sérail d'Osmin,

OSMIN, Janissaire,

ALI, Eunuche,

PLUSIEURS FEMMES DU SÉRAIL.

ACTE SECOND.

ROSINE.

DOLBAN, Amant de Rosine,

LUCILE, déguisée en homme,

VALERE, Amant de Lucile,

VIEUX ET JEUNES INSULAIRES.

LES VOYAGES DE ROSINE, OPERA COMIQUE.

ACTE PREMIER.

(La Scène se passe en Turquie. Le Théâtre représente
l'intérieur de la maison d'Osmin.)

SCENE PREMIERE.

ROSINE, FATMÉ.

(Au lever de la toile , Rosine est assise à sa toilette ,
avec un air triste ; Fatmé est debout auprès d'elle.)

FATMÉ.

AIR : *Toujours , il est toujours le même.*

EH! quoi, toujours vous répandez des larmes!
Belle Rosine , épargnez vos soupirs ;
La beauté peut céder à de tendres alarmes ;
Mais le chagrin détruit tout espoir de plaisirs ;
Quand dans ces lieux il altère nos charmes.

256 *Les Voyages de Rosine,*

ROSINE.

AIR : *de la Romance de Marmontel.*

Tu suspens par ton langage ,
Pour un instant ma douleur ;
Oui, quand Fatmé la partage]
Sa vive amitié m'engage
A lui dévoiler mon cœur.

AIR : *Pour héritage je n'eus de mes parens.*

Je pris naissance
Loin de ces pays-ci ;
Des mon enfance ,
Je connus le souçi
Avec l'humeur d'une mere sauvage ,
Qui me désola dans un âge ,
Fait pour le bonheur.

AIR : *Charmante Pastourelle.*

Eloigné de la ville ,
Et voisin de la mer ,
Notre affreux domicile
Etoit un vrai désert.
Jusqu'au quart de ma vie
Sans plaisir , sans espoir ,
Ne sus qu'étois jolie ,
Rien que par mon miroir.

AIR : *L'on dit qu'à quinze ans,*

Eh ! puis à quinze ans...
F A T M É.
Vous soupirez encore , je pense.

Opéra Comique. 237

ROSINE.

Et puis à quinze ans...
Quels souvenirs intéressans !

FIAT M É.

Cédez à mon instance,
Parlez-moi librement,
Entière confiance
Porte soulagement.

ROSINE.

Et puis à quinze ans...
Un amant sut par sa présence,
Au sein des tourmens,
M'inspirer de doux sentimens.

AIR : Je suis Lindor.

Tous les matins, il accouroit se rendre
Sous les balcons de mon triste manoir;
Mais il falloit me borner à le voir,
Le bruit des flots m'empêchoit de l'entendre.

AIR : de la Romance des deux Jumeaux.

Un jour par signe éprouvant ma tendresse,
Il me demande un peu de mes cheveux ;
Moi, dans l'instant j'en détache une tresse,
Et jusques-là nous nous croyons heureux.
Mais, dès le soir de ce jour plein d'ivresse,
Un accident nous sépara tous deux.

AIR : Nous avions une terrasse.

Le long de notre terrasse,
Maman, d'un tems clair,
Naviguoit sur la mer ;

238 *Les Voyages de Rosine,*

Et dans son canot, par grâce,
Avec elle je prenois l'air.
Tout à coup un grand vent s'élève,
Loin du rivage il nous enlève ;
Ne sachant à qui recourir,
Nous ne pensions plus qu'à mourir.
Ma mère réduite aux abois,
M'embrasse en fléchissant la voix ;
Hélas ! pour la première fois.

Mais pour surcroît, voilà qu'un brigantin
S'élance et joint notre barque légère.
Le Corsaire entre en jurant, et soudain
En moins de rien, dévalise ma mère ;
Puis me fixant d'un œil sévère,
Il me comprend dans le butin.

En vain je le prie,
En vain maman crie,
Cet affreux tyran
Dans sa noire furie
Prétend qu'une fille,
Bien faite et gentille,
Pour lui vaut autant
Que de l'argent comptant.

AIR : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*
Le vaste élément qu'il traverse,
Apporte ici son bâtiment.
Cet homme savoit son commerce ;
Sur la place il vole à l'instant.
Mes habits et ceux de ma mère
Par des Juifs sont mis à l'encan.]
Moi, je suis portée à l'enchère
Par maint et maint Mahométan.

Opéra Comique. 239

AIR : *On compteroit les diamans.*

Les Juifs cherchoient à tracasser ,
L'ardent Osmip fit le contraire ;
Et pour m'avoir , sans balancer ;
Satisfit l'avare Corsaire.

FATMÉ.

Ces Juifs , de l'objet le plus beau
N'achètent rien que la parure !
Les Turcs emportent le tableau
Sans s'occuper de la bordure.

ROSINE.

AIR : *Ton humeur est , Catherine.*

Concevant un doux présage ,
D'après ce trait généreux ,
De mon nouvel esclavage
Je remerciai les Dieux ;
Mais dans ces prisons bannales
Encor fus-je au désespoir
De trouver vingt-neuf rivales
Dignes de n'en point avoir.

FATMÉ.

AIR : *J'aime une ingrate Beaulé.*

Mahomet à ses enfans
Accorda le privilege
D'avoir , pour flatter leurs sens ,
De tendrons nombreux cortège.

ROSINE.

Mais avant d'ordonner
Cette tâche à leur flamme ,

240 *Les Voyages de Rosine,*

Il falloit leur donner.

Un cœur pour chaque femme.

F A T M É.

AIR : Des Billets doux.

Sur un pareil commandement,

Que votre vain raisonnement

De respect s'enveloppe.

A cette loi de Mahomet

On prétend que l'on se soumet

Maintenant en Europe.

AIR : Ces lits où la mollesse,

D'ailleurs par cet usage

Notre sexe n'a pas

D'autre soin en partage

Que ceux de ses appas.

Nos jours, grace à ce système

Qu'on fronde mal-à-propos,

S'écoulent dans le repos.

R O S I N E.

Nos nuits de même.

AIR : Avec les jeux dans le village.

A mon exil mets donc un terme,

Amour, qui chez nous plus heureux,

Ne souffres pas que l'on t'enferme

Pour serrer de durables nœuds.

La Beauté que l'homme intéresse

Le nomme, il est vrai, son vainqueur;

Mais l'homme appelle sa maîtresse

La Beauté dont il a le cœur.

fin.

Sans

Sans être fiere ni cruelle ,
Toute femme en France a le pas ,
Et le favori d'une Belle
Tombe à ses pieds sans être bas ;
Il est dans une douce attente ,
Heureux sans donner le mouchoir ,
Lorsque celui de son amante ,
Grace aux desirs, peut se mouvoir. *bis.*

FATMÉ.

AIR : *V'là ce que c'est d'aller au bois !*
En vain vous peignez les attraits
D'un Ciel que je ne vis jamais.
Croyez-moi, vous perdez vos frais ,
Car j'ai la manie
D'aimer ma patrie ,
Ce pays , par vous si vanté ,
Par des Turcs n'est pas habité.

ROSINE.

AIR : *J'avois égaré mon fuseau.*
D'Osmin, quant à moi, sans façons
Je désapprouve la méthode ;
Peut-être avez-vous vos raisons
Pour la trouver si commode.
Son cœur fut déjà votre lot ,
Et peut encor l'être tantôt ;
Mais, moi, voilà deux mois bientôt *bis.*
Que je fais un rôle assez sot ,
Et que mon orgueil en défaut
Ne lui voit pas souffler le mot. *bis.*

Tome II.

X

S C E N E I I.

ROSINE, FATMÉ, ALI.

ALI, *entrant par le fond.*

AIR : *L'équipage le plus en usage.*

LA parure
 Aide à la nature,
 Et le moindre atour
 Est payé par l'Amour.
 Votre maître
 Va bientôt paroître ;
 Pour charmer ses yeux
 Faites de votre mieux.
 Je ne puis au juste vous rendre
 Tous les plaisirs que doit attendre
 La Beauté qui saura s'y prendre :
 Vous sentez, d'après mon emploi,
 Tout cela mieux que moi.
 Ce délice
 Croît par le supplice
 De chaque tendron
 Qui reçoit un affront.
 Oui, ma chere,
 Celle qu'on préfère
 Triomphe deux fois,
 Grace aux témoins du choix.

*(Il sort par le côté pour aller avertir les Femmes de
 l'arrivée d'Osmin.)*

S. C E N E I I I.

ROSINE, FATMÉ.

FATMÉ.

AIR : *Des simples jeux de son enfance.*

POUR être plus sûre de plaire,
Je vais faire un tour au miroir.
Il seroit beau de n'en rien faire,
Afin d'augmenter votre espoir;
Mais un pareil trait d'héroïsme
En ces lieux ne peut être admis,
Et chacun sent que l'égoïsme
Doit au Sérail être permis.

(*Elle sort.*)

S C E N E I V. 2

ROSINE, seule.

AIR : *Alexis depuis deux ans.*

DIEUX ! notre sexe est-il né
 Pour tant de bassesse ?
 N'est-il de noblesse
 Orné
 Que pour être enchaîné ?
 A quel prix faut-il que j'attende
 Un mouchoir donné tour-à-tour ?
 Ailleurs c'est l'Amour qui commande,
 Et l'on commande ici l'Amour. *bis.*

AIR : *J'arrive à pied de Province.*
 Décampons.... Mais qu'oi ! si vite ?
 Nous verrons demain,
 Risquons avant la visite
 De ce fier Osmin.
 Peut-être après maint outrage
 Il me choisira ;
 Attendons , en fille sage ,
 Encor ce tour-là.

AIR : *Mon petit cœur à chaque instant soupire.*
 (*Rosine se remet à sa toilette , ajoute à sa parure un esclavage.*)

Laissons d'abord flotter à l'aventure ,
 Pour captiver mon superbe Ottoman ,

Le réseau d'or , d'où pend ma chevelure ,
Parmi les plis de ce frais doliman.
Mettons aussi cette chaîne en usage ;
Dans mon pays d'ailleurs plus fortuné ,
Collier brillant qu'on appelle esclavage ,
Sans doute ici le nom t'en fut donné.

S C E N E V.

ROSINE , FATMÉ , FEMMES DU SÉRAIL.

(Toutes les Femmes du Sérail entrent successivement
par différens côtés , au mot moi d'même.)

FATMÉ.

AIR : *T'es dans tes atours.*

JE suis prête enfin.

R O S I N E.

Moi d'même.

U N E F E M M E.

Moi d'même.

A U T R E F E M M E.

Moi d'même.

FATMÉ.

J'ai mis à profit l'écrin.

U N E F E M M E.

Moi d'même.

246 *Les Voyages de Rosine* ;

AUTRE FEMME.

Moi d'même.

FATMÉ.

Je voudrois charmer Osmin.

TOUTES LES FEMMES.

Moi d'même.

FATMÉ.

J'attends mon destin.

TOUTES LES FEMMES.

Moi d'même.

FATMÉ.

J'ai des pressentimens secrets.

TOUTES LES FEMMES.

Moi d'même.

FATMÉ.

Je compte un peu sur mes attraits.

TOUTES LES FEMMES.

Moi d'même.

S C E N E V I.

ALI et les Précédentes.

ALI.

OSMIN va venir.

TOUTES LES FEMMES.

Quel bien suprême!

ALI.

Il faut vous tenir

Toutes de même,

Et songez qu'un cœur qui

Vous aime ,

Veut être chéri

De même.

S C E N E V I I.

OSMIN et les Précédens.

CHŒUR DE FEMMES.

AIR : *Chantons les marines de Cythere.*

Non, ce n'est qu'ici, Dieu de Cythere,
Que tu reçois de sinceres vœux :
Les femmes du reste de la terre
Ne sentent pas le prix de tes feux.

248 *Les Voyages de Rosine,*

Rendre en tout tems heureux notre maître,
C'est pour nous le comble du plaisir ;
Près de nous , pour parvenir à l'être,
Il ne lui coûte pas un soupir.

Non, ce n'est qu'ici, &c. I I A

Ailleurs un amant met sa richesse
Dans un cœur dont il reçoit la foi ;
D'Osmin quelle doit être l'ivresse !
Il en compte trente sous sa loi.

Non, ce n'est qu'ici, &c.

O S M I N.

AIR : *Oh , Mahomet ! ton Paradis des femmes.*

Oh, Mahomet ! de ma reconnoissance,
Pour tes bienfaits , entends ici la voix :
Un Musulman n'a, grace à ta prudence,
D'autre souci que l'embarras du choix.
Oh, Mahomet ! &c.

Tu nous défends cette liqueur traîtresse
Que Bacchus verse aux peuples d'alentour ;
Mais tu fis bien , ivresse pour ivresse ,
De préférer celle du tendre Amour.
Oh, Mahomet ! je bénirai sans cesse
La loi qui fait mon bonheur en ce jour.

AIR : *De la Béquille.* M

Un groupe aussi joli
Rend mon ame indécise ;

Toi , mon fidele Ali,
Réponds avec franchise :
Quelle Beauté divine
Doit l'emporter ?

ALI.

Hélas !

Votre Grandeur badine ,
Je ne m'y connois pas.

OSMIN, fixant Rosine avec attention.

AIR : Babel, que t'es gentille !

Cher ami, quelle est donc
Cette Nymphé parfaite ?

ALI.

C'est ce jeune tendron ,
Votre dernière emplette.

OSMIN.

Quel air sémillant !

Quel regard friand !

De feu comme il pétille !

ALI.

Approchez-vous , la belle Enfant ,
De vous mon Maître est fort content.

ROSINE.

Il est pour moi trop complaisant.

OSMIN.

Ali , qu'elle est gentille ! *bis.*

AIR : Accompagné de plusieurs autres.

Elle est d'Europe assurément ;
De tous ces Peuples-là vraiment ,

250 *Les Voyages de Rosine,*

Les plaisirs valent bien les nôtres.

Ils sont heureux, je le conçois,

Enchaînés par un seul minois :

ALI, *ironiquement.*

Accompagné de plusieurs autres.

OSMIN *tire de sa ceinture le mouchoir, & le donne à Rosine.*

AIR : *Viens dans mes bras mon aimable Créole.*

Oui, c'en est fait, pour jamais je m'engage ;

J'en juge trop au trouble de mes sens.

Prends, prends,

Oui, c'est le gage

Du plus parfait de tous les sentimens.

(*Aux femmes du Sérail.*)

Et vous, parez l'objet de ma tendresse

Du signe heureux de ses nouveaux succès.

(*Il montre un Croissant de diamans, qu'Ali tient à la main.*)

TOUTES LES FEMMES.

Mais, mais,

Seigneur, l'adresse

Ne pourra pas augmenter ses attraits.

bis.

SCÈNE VIII.

ROSINE, FATMÉ, ALI, FEMMES
DU SÉRAIL.

ALI remet à Fatmé le Croissant.

AIR : Tenez morgué, je vous demande.

JE reviens vous prendre, ma chère;

(Aux autres Femmes.)

Et vous, dans la forme ordinaire,

Comme c'est la première fois

Que sur elle tombe le choix,

Vous devez tour-à-tour, je crois,

Par politesse au moins lui faire

Chacune un petit compliment

Sincèrement,

(Il sort.)

SCENE IX.

Les Précédentes.

PLUSIEURS FEMMES.

AIR : *Chez nous autres , bons Villageois,*

ENFIN , à votre beauté
Osmin vient de rendre justice.

D'AUTRES.

Long-tems s'il a résisté
C'étoit par l'effet d'un caprice.

D'AUTRES.

Oui , de votre félicité
Tout le Sérail est enchanté.

ROSINE.

Oh ! pour le coup , en vérité,
Vous avez bien de la bonté.

FATMÉ.

AIR : *Chacun à son tour.*

N'attendez pas que je vous fasse ,
Chere Rosine , un long discours ,
Qui plein de grands mots à la glace ,
Sous deux heures n'auroit plus cours.
(Elle place le Croissant sur la tête de Rosine.)
De ce croissant , pour plaire à notre Maître
J'augmente ,

J'augmente, il est vrai, votre atour ;
Mais j'aurai mon tour,
Demain, peut-être,
Oui, j'aurai mon tour.

S C E N E X.

ALI, les Précédentes.

ALI.

AIR : *Tout au beau milieu des Ardennes.*

PAR combien de sollicitude
Nos plus beaux jours ne sont-ils pas flétris ?
A la plus vive inquiétude
Je viens ici pour livrer vos esprits.

ROSINE.

Quelle frayeur
S'empare de mon cœur !

FATMÉ.

Quel est donc ce malheur :
Parlez, ou nous allons mourir de peur.

ALI.

AIR : *Des Folies d'Espagne.*

Osmin rentroit pénétré de vos charmes,
Le cœur sensible et le front réjoui,

Tome II.

Y

254 *Les Voyages de Rosine,*

Quand tout-à-coup, jugez de mes alarmes,
Entre mes bras il tombe évanoui.

AIR : *Je te prépare un charmant esclavage.*

Son Médecin qu'aussi-tôt on amène,
De l'accident demande un long détail,
Et lui défend, au moins pour la semaine,
De mettre, hélas! le pied dans le Sérail,

CHŒUR DE FEMMES, *ironiquement.*

AIR : *Rien n'est plus galant que cela.*

Nous vous plaindrions volontiers,
Mais nous savons qu'une Française
A dans des cas si singuliers
Un fond de gaîté qui l'appaise.
Perdez le souvenir borné
D'un espoir trop momentané:
Le hasard vous l'avoit donné,
Le hasard vous l'ôte.

Bis.

S C E N E X I.

ROSINE, FATMÉ, ALI.

ALI, *à part.*

COMBIEN je payerois sur ma foi,
Pour réparer sa faute,
Moi.

(*Ali sort.*)

SCENE XII.

ROSINE, FATMÉ.

ROSINE.

AIR : *Ce mouchoir, belle Raimonde.*

CE mouchoir qu'enfin mes charmes
Venoient de me mériter,
Après mille et mille alarmes,
Ne va-t-il donc me rester,
Que pour essuyer les larmes
Que l'orgueil va me coûter ?

FATMÉ.

AIR : *Du Vaudeville des Femmes vengées.*

Rien n'est plus dur que ces épreuves ;
Car le Destin dans sa fureur ,
D'un seul coup feroit trente veuves ,
S'il alloit arriver malheur :
Et de nous tenir compagnie
Ce seroit le cas , sans doute , mais ,
Pour vous et pour moi chere Amie ,
Je cours m'informer de plus près.

SCENE XIII.

ROSINE, seule.

AIR : *Rage inutile.*

Q U O I ! d'une attente,
Toujours trop lente,
Je charmerois
L'ennui de mes regrets :
Que ne suis-je dans la maison,
D'où je parlois, quoiqu'en prison,
Des yeux seulement,
A mon Amant.

AIR : *Un matin brusquement*, de Piccini.

Où , ce soir , brusquement ,
Dans une frêle nacelle ,
Pour tromper mon tourment ,
Je brave un perfide élément.
Si je fus près d'être infidèle ,
Je dois m'en punir à mon tour :
Je fuirai de ce séjour ,
En dépit de toute Sentinelle ,
Je fuirai de ce séjour ,
Rien qu'à la garde de l'Amour. *bis.*

Fin du premier Acte.

A C T E I I.

(La Scène se passe dans une Isle. Le Théâtre représente une campagne ombragée de palmiers , et bornée dans le fond par une chaîne de rochers. On apperçoit la mer par une trouée. Sur le devant du Théâtre est un banc de gazon.)

SCENE PREMIERE.

INSULAIRES de tout âge , parmi lesquels se trouve DOLBAN.

(Les vieux Insulaires tiennent des gourdes et des tasses de coco. Les jeunes sont armés les uns d'arcs , et les autres de fusils & équipages de Chasseurs.)

VIEUX INSULAIRES.

AIR : Une jeune Fillette.]

PAR l'excès du courage,
Surmontons nos malheurs :
Oublions le naufrage
Qui causa nos douleurs ,
Nos pleurs ,

258 *Les Voyages de Rosine ,*

Du sort rendons nos cœurs
Vainqueurs.

Dans cette Isle sauvage ,
Nous nous désolerions en vain ;
Car pour calmer un trop juste chagrin ,
Nous avons du soir au matin
La ressource du vin.

JEUNES INSULAIRES , aux vieux.

AIR : Sans cesse il faut que l'on guette.

O vous , qui commencez d'être
Tant soit peu sur le retour ,
Il vous est aisé peut-être
De renoncer à l'amour ;
Mais notre âge nous condamne ,
Pour dompter nos sens émus ,
Aux fatigues de Diane ,
Plus qu'aux loisirs de Bacchus.

VIEUX INSULAIRES.

AIR : Une jeune fillette.

Vénus frondant la trame
De nos malheureux jours ,
De sa céleste flamme
Nous ravit pour toujours
Le cours :
Et pour nous les Amours
Sont sourds :
Nous n'avons point de femme ;
Mais le Destin nous vexe
En vain ;

Opéra Comique. 259

Car au défaut de ce sexe
Divin,
Nous avons du soir au matin,
La ressource du vin.

JEUNES INSULAIRES.

AIR : *Sans cesse il faut que l'on guette.*

Qu'un regret déraisonnable,
Ne trouble point nos plaisirs ;
Et si le Sort implacable
Suspend nos tendres desirs,
Loin de lui chercher chicane,
Vuidons en joyeux reclus,
Et le carquois de Diane,
Et la coupe de Bacchus.

(*Les jeunes boivent avec les vieux.*)

DOLBAN.

AIR : *O ma tendre Musette !*

Pour moi qui désespere
De retrouver jamais
Rosine, qu'un Corsaire
Ravit à mes souhaits,
Amis, souffrez que j'erre,
Sans boire ni chasser ;
Ma peine m'est trop chère
Pour vouloir l'effacer.

(*Il part d'un côté opposé aux autres ; & s'enfonce
derrière les rochers.*)

260 *Les Voyages de Rosine,*

JEUNES INSULAIRES.

AIR : *De la Fanfare de Saint-Cloud.*

Nous , partons , le tems s'envole ;
Pour vous , trop foibles Chasseurs ,
Daignez remplir le seul rôle
Que vous rempliriez ailleurs :
Faites-nous partir au gîte
Le gibier de ces cantons ;
Et nous , qui courons plus vite ,
Zeste , nous l'attrapperons.

(Ils sortent tous , à l'exception de Valere qui retient
Lucile un peu malgré elle.)

S C E N E II.

LUCILE en homme , VALERE.

AIR : *Du Vaudeville des Femmes et le Secret.*

EST-IL prudent ,
Mon cher Amant ,
De rester toujours ensemble ?
Hélas ! je tremble
En ce moment ;
Car pour tous les deux quel tourment ,
Si quelqu'un surprend
Mon déguisement ,

VALERE.

Pendant six mois que sur les flots

A duré notre voyage,

Indifférent sur nos propos ,

L'équipage

N'a point deviné nos maux.

LUCILE.

Soit : mais courons

Aux environs ;

Bien que la chasse

Me lasse ,

Sans nous quitter , par vaux , par monts ,

Pour bannir les moindres soupçons ,

Crois-moi , rejoignons

Tous tes compagnons.

VALERE.

Aimable Lucile , avec eux

Pourquoi prendrois-je les armes !

Tandis que je peux ,

Dans ces lieux ,

Les rendre à tant de charmes ,

Ce qui vaut bien mieux.

ENSEMBLE.

Seuls dans l'endroit ,

Nous avons droit ,

Dieu d'amour , au doux mystère :

Ah ! persévère

En tes bienfaits ,

Et d'un voile encor plus épais ,

Dérobe à jamais

Nos tendres secrets.

S C E N E I I I.

Les précédens , I N S U L A I R E S
de tout âge.

(*Les Insulaires reparoissent épars dans le fond du
Théâtre et sur les rochers , et fixant la mer , font
des démonstrations de joie de voir arriver une
nacelle.*)

CHŒUR D'INSULAIRES.

AIR : *De la Chasse , de la Garde.*

FAISONS volte-face ,
Suspendons la chasse ;
D'objets plus doux ,
Amis occupons-nous :
Suspendons la chasse ,
Si beau tems qu'il fasse ,
Diane a tort ,
Quand Vénus vient à bord.

(*A Valere & Lucile.*)

Parlez donc , vous autres ,
Quels soins sont les vôtres !
Soyez donc des nôtres
Dans cet instant-ci.

VALERE et LUCILE , ensemble.
Quelle est cette alerte ?

Opéra Comique. 263

LE CHŒUR.

Notre découverte ,

A coup sûr ici ,

Va vous charmer aussi

(*A Valere.*)

Approche ; examine ,

De cette colline ,

Sur son canot ,

Ce joli Matelot.

VALERE.

Mais c'est une femme ,

Qui force de rame !

De ce côté

Son regard est porté.

LE CHŒUR.

AIR : du Menuet , de la Garde.

Là-bas , là-bas , là-bas ,

Elle est encore , hélas !

Mais le courage

Ne lui manque pas :

Volons sur le rivage ,

Accueillir ses appas :

Notre veuvage

Doit hâter nos pas.

UN VIEUX INSULAIRE , *seul.*

Si notre amant transi ,

Qui pleure sa Rosine ,

Découvroit cette mine ,

Il oublieroit tout son souci.

164 *Les Voyages de Rosine*,

LE CHŒUR.

Là-bas , là-bas , là-bas , &c.

(*Ils sortent tous en foule pour aller sur le rivage à la
rencontre de l'Etrangere.*)

SCENE I V.

LUCILE , VALERE.

(*Valere veut les suivre , & Lucile le retient.*)

LUCILE.

AIR : *Un baiser , l'on m'attend.*

UN moment,

Doucement :

Où vas-tu , cher Amant ?

VALERE.

Je reviens promptement.

LUCILE.

Oh ! que nenni , vraiment.

La Belle ,

Vers qui l'on t'appelle ,
Pourroit bien l'emporter sur moi ,
Et n'avoir des yeux que pour toi ;
Quand chacun n'en a que pour elle.

VALERE.

Opéra Comique. 265

VALERE.

Un moment ,
Doucement ,
Point de soupçon méchant.

AIR : *L'Amant frivole et volage.*

Sans être un Amant volage ,
On peut être curieux ;
Loin qu'une femme m'engage
A jamais trahir mes feux ,
Près de toi , belle Lucile ,
Demeurant sans nul effort ,
Je voudrais qu'il en vînt mille ,
Pour te préférer encor.

S C E N E V.

VALERE , LUCILE , INSULAIRES ,
ROSINE.

(*Rosine arrive par le fond , au milieu d'un groupe
d'insulaires qui la conduisent sur la Scène.*)

ROSINE , d'un air craintif.

AIR : *Il vous dit qu'il vous aime.*

DANS cette Isle étrangère ,
Je débarque en tremblant.

INSULAIRES.

Si vous pouviez vous faire
A notre continent !

Tome II.

2

266 *Les Voyages de Rosine,*

ROSINE.

Comme ils semblent sauvages !

INSULAIRES.

Oh ! quel morceau friand !

ROSINE, *plus effrayée.*

Ils sont antropophages.

UN VIEUX INSULAIRE.

Non, mon aimable Enfant.

AIR : *Que ne suis-je la fougère ?*

Ceux qui vous rendent hommage,

Comme vous sont étrangers ;

D'un vaisseau qui fit naufrage,

Nous étions tous passagers :

Mais, malgré leur barbarie,

Nous allons dans ces climats,

Retrouver notre patrie,

Si vous y fixez vos pas.

JEUNES INSULAIRES, *très-gaiement.*

AIR : *Dans nos désertes campagnes.*

Dans nos désertes campagnes,

Au fond de ces tristes vallons,

Vous n'aurez point de compagnes,

Mais bien de bons compagnons,

Qui de leur dame et maîtresse,

Vous accordant l'attribut,

Tour à tour de leur tendresse,

Vous offriront le tribut.

Opéra Comique. 267.

UN VIEUX INSULAIRE.

AIR : *C'est un enfant.*

Sans vous, quel sort étoit le nôtre ?
Nous nous voyons dans l'avenir ,
Expirer tous l'un après l'autre ,
En ne laissant nul souvenir ;
Et de perte en perte
L'Isle étoit déserte.

ROSINE.

Au fait. De moi qu'est-ce qu'on attend ?

LE VIEUX INSULAIRE.

C'est un serment....

AIR : *Point de sang répandu.*

De changer ce séjour.
En isle de Cythere ,
Et d'y tenir d'Amour ,
Sous les traits de sa mere ,
La Cour ,
La nuit et le jour.

VIEUX INSULAIRES.

AIR : *Par fois , sur le verd gazon.*

Il faut , si nous tenons bon ,
Qu'on tire au sort ce jeune Tendron.

JEUNES INSULAIRES.

Non , non :

Il nous faut , tous à la fois ,
Etablir nos droits :
De l'heureux vainqueur ,

268 *Les Voyages de Rosine,*

Le prix trop flatteur
Sera son cœur.

ROSINE.

Messieurs, tout doucement :
Va pour un seul amant ;
Mais je veux le choisir ,
Sauf votre bon plaisir.

VIEUX INSULAIRES.

AIR : *Tous les hommes sont bons.*

Tous les hommes sont bons ,
Mais sur-tout les barbons ;
Croyons-en nos raisons :
Nous laissons la beauté ,
Petite qualité ,
Pour eux autres :
Mais prudence et loyauté ,
Sagesse et fidélité ,
Sont les nôtres.

JEUNES INSULAIRES.

AIR : *Vive le vin , vive l'Amour.*

Sous les drapeaux du tendre Amour ,
Jeunes et vieux dans ce séjour ,
Entrent par un goût uniforme ;
Mais à ses yeux , suivant la forme ,
Quand il nous faut défilér tous ,
Le service est toujours pour nous ,
Et quant aux vieux , on les réforme.

ROSINE, à part.

AIR : Un charme affreux ici m'arrête.

Enfin puisqu'en cette demeure,
De prendre un mari tout-à-l'heure
La force me fait un devoir,
Prenons-le au moins sur le modèle
De celui que je dus avoir;
(Avec l'air de la douleur.)
Et soyons ensuite infidèle
Sans le vouloir

CHŒUR D'INSULAIRES de tout âge.

AIR : Moi, j'courons à la Ville.

Nous allons en revue
Passer à votre vue
Pour nous distinguer tous :
Belle, ici placez-vous.

ROSINE, à part et avant de s'asseoir.

AIR, Je suis Carmélite, moi.

Oh ! pour le coup, mon aventure unique
Ne peut se concevoir ;
Ces jours passés, d'un maître flegmatique
J'attendois le mouchoir ;
Et sans effroi,
Dans ces lieux où j'ordonne,
Seule je le donne.
Moi,
Seule je le donne.

(Rosine s'assied sur un banc de gazon pendant que les

270 *Les Voyages de Rosine* ,

jeunes et les vieux Insulaires défilent en chantant en duo les deux airs ci-dessus ;

Tous les hommes sont bons, et , Sous les drapeaux
du tendre Amour.

*Après le défile , ils se rangent tous autour de Rosine , les
vieux d'un côté , les jeunes de l'autre. Lucile cherche
à se cacher parmi les vieux pour éviter les regards de
Rosine.)*

CHŒUR DE JEUNES INSULAIRES.

*(Au commencement de ce couplet , Rosine , qui a dé-
daigné les vieux , promène ses regards sur les jeunes
pour choisir.)*

AIR : Rien , Pere Cyprien.

Rien ,

Dans leurs bataillons ne vous convient ;

Et ces pauvres vieux

Sont furieux ,

De voir le dédain ,

Par trop certain ,

Dont vous payez leur amoureux dessein :

Mais ,

Pour nous , dont Hébé marque les traits ,

Nous pouvons prétendre à vos attraits ;

Et c'est parmi nous ,

Qu'un jeune époux ,

Digne de vous ,

Peut répondre à vos goûts.

ROSINE.

AIR : Colette un jour dit à Colin.

Vous voyez tous mon embarras ,

Excusez donc si je balance ;

Car du bonheur, en pareil cas,
Qui me donnera l'assurance ?

CHŒUR D'INSULAIRES de tout âge.
C'est moi, c'est moi, moi, moi.

ROSINE.

Tout doux.

Messieurs, de grace, observez le silence;
Abandonnez ce ton de suffisance,
Et laissez mon cœur entre vous,
Déterminer enfin la chance. *bis.*

(*Rosine qui n'a rien vu parmi les jeunes qui lui plaise, remarque l'embarras de Lucile qui cherche à se dérober à sa vue.*)

Il est très-bien
Dans son maintien,
Et sa modestie est complète:
Il a d'ailleurs
Des traits vainqueurs,
De l'Amant qu'en vain je regrette:
Sois mon époux.

LUCILE.

Qui ? moi, moi !

ROSINE.

Vous.

Puisse le nœud qu'aujourd'hui je projette,
Vous procurer une gaîté parfaite.

LUCILE, avec une gaieté forcée.

J'ai tant de plaisir entre nous,
Que ma bouche en reste muette. *bis.*

272 *Les Voyages de Rosine ,*

CHŒUR D'INSULAIRES de tout âge.

AIR : *Au bruit du tambour.*

Faisons un effort bis.

Pour calmer le premier transport
Que nos cœurs jaloux éprouvent d'abord :

Partons , puisqu'Amour nous chasse ,
Et soudain , reprenons de la chasse ,
Au fond des bois , le joyeux reconfort.

Chers amis , au doux son du cor

Donnons-nous encor

Un nouvel essor ;

Car nous aurions tort

De troubler l'accord

Qui fixe leur sort.

Faisons un effort , &c.

(*Les Insulaires sortent tous pour laisser seules Lucile et Rosine. Valere , qui est sorti avec eux , s'arrête dans le fond. On reprend le chœur en s'en allant.*)

SCENE VI.

ROSINE, LUCILE et VALERE, dans le fond.

ROSINE.

AIR : *Un de ces jours, dans le vallon.*

VOTRE air me donne des soupçons:
Quoi ! vous faites la mine :
Craignez-vous de vos compagnons
La fureur clandestine ?

LUCILE, avec embarras.

Ah ! ah !

Ce n'est pas cela, bis.
Cela qui me chagrine.

ROSINE.

Ah ! maintenant je suis au fait ;
Oui, Monsieur, je vous devine :
Vous gémissiez d'être l'objet
Du penchant de Rosine.

LUCILE.

Ah ! ah !

Ce n'est pas cela, bis.
Cela qui me chagrine.

AIR : *Malb'rough s'en va l'en guerre.*

Parmi la soixantaine,
Que mon cœur, mon cœur a de peine !

274 *Les Voyages de Rosine,*

Hélas ! qu'il vous souvienne
Comme je me cachois.

ROSINE.

Et moi , je vous cherchois ,
Vous à qui je déplais ,
Et qui payez de haine...

(*En Chœur avec Lucile et Valere dans le fond.*)

Que mon cœur , mon cœur a de peine !

(*Seule.*)

Le choix qu'à votre Reine ,
Ont inspiré vos traits.

LUCILE.

Lorgnez-les donc de près ;
Et s'ils sont trop discrets ,
Que ma voix vous apprenne ,
Que mon cœur , mon cœur a de peine !
Que ma voix vous apprenne
Quels sont tous mes regrets.

ROSINE.

Quels sent donc ces regrets ? *bis.*

LUCILE.

Faut-il que j'en convienne !
Que mon cœur , mon cœur a de peine !
Votre choix ne vous mène ,
Qu'à vous remettre en frais.

ROSINE , *avec humeur.*

Qu'à me remettre en frais !

LUCILE , *en se retournant vers Valere*

Et toi , si tu m'aidois !

SCENE VII.

ROSINE, LUCILE, VALERE, *sur le devant.*

VALERE et LUCILE, *aux genoux de Rosine.*

Vous voyez à la gêne,
Que nos cœurs, nos cœurs ont de peine!
Deux Amans dont la chaîne
Tient aux plus grands secrets.

ROSINE, *avec dépit.*

AIE : Ah ! grands Dieux , que je l'échappai belle

Ah ! grands Dieux !

Qu'à vos yeux

Je suis sotté !

Et comme , à grand tort ,

Sans répit , le sort

Me balotte !

En lorgnant

Récemment

Cette côte ,

J'avois cru , d'honneur ,

Toucher au comble du bonheur ,

Mais las ! quand

Maint Amant

Me harcèle ,

Mon cœur mal-à-droit ,

Choisit tout droit ,

276 *Les Voyages de Rosine ,*

La seule belle
Que l'Amour ,
Dans ce séjour ,
Recele ;
J'en ai du souci :
Car depuis long-tems c'est ainsi ,
Qu'un démon
Soit dans mon
Domicile ,
Soit pendant mon bail
Dans le Sérail ,
Soit dans cette Isle ,
Du plaisir
A saisir
Difficile ,
M'approche la fleur ,
Et la retire avec rigueur.

AIR : *Ah ! si j'avois connu M. de Catinat.*

Allez , rassemblez l'Isle une seconde fois ,
Que je puisse à l'instant réparer un tel choix ;
Me voilà décidée à ce dernier parti ;
Je veux que mon étoile en ait le démenti.

LUCILE et VALERE , *aux genoux de Rosine.*

AIR : *Quel désespoir !*

Prenez pitié
De deux Amans dont la misere
Croît de moitié ,
Si leur secret est publié.

ROSINE.

Je ne saurois qu'y faire.

VALERE

VALERE et LUCILE.

Vous n'avez donc jamais aimé ?

ROSINE, à part.

Oh ! souvenance amère
Pour un cœur jadis enflammé !

(Haut.)

Je prends pitié
D'une douleur aussi sincère ;

Mais par pitié,
Que peut y faire l'amitié ?

VALERE et LUCILE.

AIR du Vaudeville de la Rosière.

Dans votre esquif, si vous restez,
Laissez-nous fuir de ce rivage ;
Nous n'exigeons de vos bontés,
Qu'un quart-d'heure, et pas davantage.

ROSINE.

Soit, mes enfans, pour votre bien,

Je veux bien

Différer le mien.

LUCILE.

AIR : En jupon court.

Malgré notre reconnoissance,
Nous gémissons de vos projets.

ROSINE.

L'avenir qui m'attend, je pense,
Est au-dessus de vos regrets.

Tome II.

Aa

178 *Les Voyages de Rosine*,

VALERE.

AIR : *Rli , rlan , tambour battant.*

Vos droits sont beaux, je vous l'accorde;
Mais le flambeau du tendre Amour,
Devant celui de la discorde,
Pourra bien s'éclipser un jour,
Ivres d'un feu trop téméraire,
Nos habitans prétendront tous,
Quelque choix que vous puissiez faire,
Régner tour-à-tour avec vous.

AIR : *Des Trembleurs.*

Et s'il faut les reconnoître
L'un après l'autre pour maître,
A s'entregorger peut-être,
Sous vos yeux en viendra-t-on;
Et dans cet enfer terrestre,
Pour votre premier semestre,
Vous mettra-t-on en séquestre,
Chez le plus vieux du canton?

(*Pendant ces deux couplets, Rosine à l'air inquiet.*)

ROSINE.

AIR : *On ne peut aimer qu'une fois.*

Vous m'alarmez par vos discours:
Mes amis, plus j'y pense,
Plus j'appréhende que mes jours....

VALERE.

Parbleu, venez en France.

Opéra Comique. 179

ROSINE, à part.

La France a des charmes puissans ;
Mais je suis presque sûre ,
En n'y trouvant plus de parens ,
D'y trouver un parjure.

VALERE et LUCILE.

AIR : *Tendre fruit des pleurs de l'Aurore.*

Ne balancez plus ,
Si vous m'en croyez , à nous suivre ;
Ne balancez plus ,
Les délais seroient superflus.

ROSINE , après un instant de réflexion.

Vous en serez crus ,
Mon cœur à vos conseils se livre ,
Vous en serez crus ,
A quitter l'Isle je conclus :
Ne balançons plus ,
Oui , mes amis , je veux vous suivre.

Tous trois ensemble.

Ne balançons plus ,
Les délais seroient superflus.

VALERE.

AIR : *V'là c'qu'e'est qu'd'aller au bois.*

Cela s'appelle bien parler ,
Ne songeons plus qu'à détalier ;
Oh ! si nous pouvons arriver ,
Toute ma fortune
Nous sera commune ;

A a j)

280 *Les Voyages de Rosine ,*

L'Amour va sous les mêmes toits ,
Nous unir deux , l'amitié trois.

(*Valere , Lucile et Rosine entrent précipitamment
dans la nacelle.*)

SCENE VIII.

DOLBAN et les Précédents , au fond.

DOLBAN reparoit dans le fond des rochers.

AIR : *Jardinier ne vois-tu pas ?*

HÉLAS ! c'est assez marcher....

L'astre du jour décline....

Oui , gravons sur ce rocher ,

Un nom qui doit m'attacher....

Rosine !

ROSINE . *dans la nacelle et sans voir Dolban.*

Rosine ! Rosine ,

DOLBAN .

Même air.

Echo qui redis le nom

De cet objet suprême ,

Prolonge l'illusion ,

Fais-moi croire qu'il répond ,

Je t'aime !

ROSINE , *toujours sans voir Dolban.*

Je t'aime ! je t'aime !

Opéra Comique. 281

DOLBAN, *passant sa tête sur le haut du rocher.*
Quels pressentimens !

ROSINE, *levant la tête.*

Je croi.

DOLBAN.

Rosine !

ROSINE.

Qui m'appelle ?

Dieux ! c'est lui que je revoi.

VALERE, *à part.*

Monsieur, ma Maîtresse à moi,

C'est elle, c'est elle, c'est elle.

(*Il montre Lucile.*)

DOLBAN, *se précipitant du haut du rocher dans la nacelle.*

AIR : *Et vogue la galere.*

Amour ! jusqu'à ma Belle

Fais-moi, fais-moi voler ;

Pour preuve de mon zèle...

(*Il veut embrasser Rosine et Lucile.*)

VALERE, *lui donnant un aviron.*

De rame il faut doubler.

Et vogue la nacelle,

Tant qu'elle

bis.

Pourra voguer.

Tous trois ensemble.

Ce départ infidele

Va bien les intriguer ;

Mais la nuit, de son aîle,

A a ij)

282 *Les Voyages de Rosine* ;

Nous aide à les narguer.
Et vogue la nacelle,
Tant qu'elle bis.
Pourra voguer.

SCENE IX et dernière.

TOUS LES INSULAIRES, arrivant
successivement, et deux à deux de différens côtés,
forment différens groupes, tant sur les rochers que
sur la Scène, en marquant leur désespoir.

CHŒUR.

AIR : *Forêts paisibles*, de Rameau.

V E R s cette Belle,
Qui m'ensorcelle,
Amis, je ne sais quoi ramène ici mes pas :

(*Ils apperçoivent Rosine dans le lointain.*)

Mais Dieux ! c'est elle
Dans sa nacelle,
Avec trois scélérats ;
Elle fuit ces climats :
Excès de rage !
Sur cette plage,
Sans femme, nuit et jour, nous languissons ; hélas
Ciel ! Ciel ! fais qu'à l'orage

Opéra Comique. 283

Ces ravisseurs n'échappent pas ;
Mais pour la Belle ,
Pour la cruelle ,
Il faut , pour la punir de son départ subit ,
Que tu l'exiles
Au fond des Isles
Qu'aux hommes pour jamais l'Amazone interdite.

ROSINE , VALERE , LUCILE et DOLBAN ,
de dessus la nacelle.

AIR : *Eh ! gai , gai , mon Officier.*

Eh ! gai , gai , consolez vous
D'une peine
Trop vaine :
Eh ! gai , gai , consolez-vous ,
Tous vos regrets sont fous.

De ces cris de vengeance
Interrompez le cours ;
Nous vous allons de France
Envoyer du secours.

LE CHŒUR.

Eh ! gai , gai , consolons-nous , &c.

UN JEUNE , *à tous les autres.*
Puisqu'ils laissent la rive ,
Regagnons ce bord-là ,

(En montrant les loges.)

Cette autre perspective
Nous dédommagera.

LE CHŒUR.

Eh ! gai , gai , consolons-nous , &c.

284 *Les Voy. de Rosine, &c.*

UN JEUNE, désignant le parterre.

Je vois une Isle d'hommes ,
Où l'on est tout aussi
Content que nous le sommes ;
Que Vénus vienné ici.

LE CHŒUR.

Eh ! gai , gai , consolons-nous , &c.

UN JEUNE.

Si Rosine en voyage ,
Des loix d'unité sort ,
Messieurs , votre suffrage
Lui sert de passe-port.

LE CHŒUR.

Eh ! gai , gai , consolons-nous , &c.

F I N.

LES
QUATRE COINS,

OPÉRA COMIQUE,

En un Acte et en Vaudevilles ;

*Représenté devant LEURS MAJESTÉS, à
Fontainebleau.*

PERSONNAGES.

L'AMOUR,	}	Bergeres.
CLIMENE,		
NANETTE,		
LISETTE,		
IRIS,	}	Bergeres.
ALAIN,		
LUCAS,		
COLIN,		
BLAISE,		

La Scene est dans un Hameau. Le Théâtre représente un paysage borné dans le fond par des taillis , et sur le devant , à gauche , est un Bosquet ombragé d'un buisson de roses.

LES 881
QUATRE COINS,

OPÉRA COMIQUE.

SCENE PREMIERE.

IRIS, CLIMENE, BLAISE ET ALAIN,
LISETTE ET NANETTE.

(*Ces deux derniers au fond du Théâtre.*)

BLAISE ET ALAIN.

AIR : *Belle Rose.*

MAIS quel est donc ce caprice
Qui vous fait soudain,
Refuser notre main ?
Sans cette affreuse injustice,
Un bonheur certain
Nous attendoit demain.

BLAISE, à *Climene.*
De ton indifférence extrême,
Tu disois
Que je triomphois.

ALAIN, à *Iris.*
Et toi, la légèreté même,

288 *Les quatre Coins ,*

Tu jurois
Que je te fixois.

ENSEMBLE.

Mais quel est , &c.

CLIMENE.

AIR : *Le petit mot pour rire.*

Pour m'inspirer de l'intérêt,
Quand j'ai prononcé son arrêt,
En vain Blaise soupire.

IRIS.

Moi le chagrin d'Alain me fait
Au contraire un certain effet.

ALAIN.

Mais quel effet ?

bir.

IRIS.

Alain , il me fait rire.

BLAISE et ALAIN.

AIR : *Sortez il faut que je m'habille.*

Ce n'est sans doute qu'un nuage,
Qui bientôt se dissipera.

BLAISE.

Il ne faut pas perdre courage,
Voyons si son cœur parlera.

(à Climene.)

Un doux baiser ?

CLIMENE.

Opéra Comique. 289

CLIMENE.

Ah ! nenni da.

BLAISE.

Ecoutez donc que je vous dise ,
La chose me paroît permise ,
Je la demande : (A vos genoux.)

IRIS.

Ah ! vraiment prenons garde à nous ,
Et vous Blaise retirez-vous.

ALAIN, à Iris.

Pour moi , j'attends de toi ma Reine ,
Un rien , un rien...

IRIS.

Qu'est-ce que c'est ?

ALAIN.

C'est pour m'affranchir de ma chaîne ,
De me donner un bon soufflet.

IRIS.

Ah ! tenez , si ce jeu vous plaît ,
Que voulez-vous que je vous dise ,
La chose est facile et permise ,
Monsieur Alain approchez vous.

CLIMENE.

Ah ! vraiment prenons garde à nous ,
Et vous Alain retirez-vous.

Tome II.

B b

290 *Les quatre Coins,*

ALAIN et BLAISE.

AIR: *Ce sont les Meuniers de céans.*

L'hiver amène le printemps ,
L'orage amène le beau tems ,
Je vous dis donc adieu la belle ,
En attendant que la querelle
Que tu cherches malignement ,
Me mène au raccommodement.

SCENE II.

IRIS , CLIMENE , LISETTE et NANETTE.

IRIS et CLIMENE.

AIR: *Quoi ma voisine es-tu fâchée.*

VOILÀ , voilà comme on les mène ,
A votre tour.

LISETTE.

Mais je n'ai point d'amant , Climene.

IRIS et CLIMENE.

Le beau détour ,
Et Colin ! Colin qui vous guette.

LISETTE.

C'est mon voisin.

Opéra Comique. 291

NANETTE, IRIS et CLIMENE.

Quiconque a bon voisin, Lisette,
A bon matin.

AIR: *Je viens devant vous.*

Oui, c'est un amant.

LISETTE.

Et non, c'est un voisin, ma chere,
Que je vois vraiment
Depuis quatre jours seulement.

LES TROIS AUTRES.

Le premier jour, qu'a-t-il osé faire?

LISETTE.

Rien du tout ma chere,
Excepté pourtant,
Que d'une voix douce, et légère
Il sut en chantant
Me faire un petit compliment.

LES TROIS AUTRES.

Le lendemain qu'a-t-il osé faire?

LISETTE.

Rien du tout ma chere,
Excepté pourtant,
Que me trouvant
Loin de ma mère,
Tout en me parlant,
Il prit ma main innocemment.

LES TROIS AUTRES.

Le lendemain qu'a-t-il osé faire?

B b ij

292 *Les quatre Coins,*

L I S E T T E.

Rien du tout ma chere,
Ce jour là pourtant
Je reposois dans la bruyere,
Un bouquet galant
Me vint (ne sais comme) en dormant.

L E S T R O I S A U T R E S.

Le lendemain qu'a-t-il osé faire?

L I S E T T E.

Rien du tout ma chere,
Hier cependant
Il m'embrassa, mais sans mystere,
Là, tout bonnement,
Comme on embrasse au jour de l'an.

L E S T R O I S A U T R E S.

Aujourd'hui n'a-t-il osé rien faire?

L I S E T T E.

Rien du tout ma chere,
Mais dans ce moment,
Là bas, là bas, sur la fougere,
Voyez vous comment,
Il me fait signe qu'il m'attend.

I R I S.

A I R : *Va s'en voir s'ils viennent.*

Pour que tout soit éclairci,
Ça prenez la peine
De lui faire signe aussi.

LISETTE.

Qu'à cela ne tiennent !

LES TROIS AUTRES.

C'est le moins qu'il vienne ici,

C'est le moins qu'il vienne.

SCÈNE III.

Les mêmes, COLIN.

NANETTE, IRIS et CLIMÈNE.

AIR: Ah! fillettes n'ayez jamais peur.

APPROCHEZ donc et filez doux,
Beau conteur de sornette;
Ne seriez vous pas entre nous,
L'amoureux de Lisette?

COLIN.

Ah! fillettes,
Que demandez-vous?

LES QUATRE FILLES.

Retirez-vous si vous l'êtes?

IRIS.

Bouquets!

CLIMÈNE.

Chanson,

B b ii j

294 *Les quatre Coins,*

NANETTE.

Et baiser doux!

ENSEMBLE.

Et mainte autre sornette,
Tout cela dénote entre nous,
L'amoureux de Lisette.

COLIN.

Ah ! fillettes,
Que demandez-vous ?

LES QUATRE BERGERES.
Retirez-vous , si vous l'êtes.

LISETTE.

AIR : *Alexis depuis deux ans,*

Si tu n'es que mon voisin ,
Loin de t'en défendre ;
Si tu n'es que mon voisin ,
Reste avec nous , Colin.
Mais si vous avez le cœur tendre ,
Monsieur Colin point de milieu ,
Un seul parti vous reste à prendre.

COLIN.

Je vous entends Lisette , adieu.

LISETTE.

Je suis bien aise de l'apprendre.

COLIN.

Encore un coup , Lisette , adieu.

SCENE IV.

IRIS , CLIMENE , LISETTE , NANETTE.

IRIS , CLIMENE , LISETTE , *ensemble.*

AIR : *Chantez petits Oiseaux.*

OH ! vous que l'amour dans ce hameau
Vient brûler d'un feu nouveau ,
Eteignez son flambeau
Tandis qu'il brille à peine :
Cet enfant qui semble si beau ,
N'est dans le fond qu'un vrai bourreau ;
Craignez qu'en son panneau
Ce Dieu ne vous entraîne ;
Et brisez , de sa chaîne ,
Comme nous le premier anneau. *bis*
Nanette seule à nos desirs
Dans le fond de son cœur s'oppose ,
Et préfère de vains plaisirs
Au calme heureux qu'on lui propose.
Oh ! vous , &c.

NANETTE.

AIR : *Oh ! ma plaintive amie. (De Mlle D. G.)*

Votre projet m'alarme ,
Se peut-il qu'en ce jour ,
La liberté vous charme

296 *Les quatre Coins,*

Au mépris de l'amour ;
Le joug dont il m'enchaîne
A pour moi des appas ;
Je le porte sans peine
De front avec Lucas.

Lucas, de ce village
Est le plus ieune Amant ;
Lucas n'est pas volage,
Et Lucas est charmant.
Pour jouer l'inhumaine,
Quel est mon embarras !
Je punirois à peine
Les torts qu'auroit Lucas.

S'il faut que je le chasse,
J'y souscris en pleurant ;
Mais quelques jours de grace
Sont dûs à mes tourmens.
Susette, Iris, Climene,
Vous ne balancez pas ;
Vous auriez plus de peine
Si vous chassiez Lucas.

IRIS.

AIR, *De M. Desaugiers.*

Point de délais, le bon sens les rejete,
Fort à propos voici votre galant,
Faites semblant d'être un peu satisfaite.

NANETTE.

Oh ! pour le coup ce n'est pas un semblant.

S C E N E V.

Les mêmes. LUCAS.

LUCAS.

NE vois-tu pas Nanette,
Ton bon ami Lucas.

NANETTE.

Je vous vois , mais je suis distraite ,
Et je ne vous regarde pas.
A m'embrasser , c'est moi qui vous l'annonce ,
Dorénavant vous serez bien reçu.

LUCAS.

(Il l'embrasse.)

Tu me ravis , et voici ma réponse.

NANETTE, à part.

C'est mon propos qu'il aura mal conçu.

IRIS et CLIMENE.

Ce trait seul entre mille
Vous force à le bannir.

NANETTE.

Hélas ! si ma bouche l'exile ,
Mes yeux le feront revenir.

298 *Les quatre Coins,*

IRIS.

AIR : *Trouver à qui parler.*

Dis comme nous de grace,
Nous allons te souffler,
» Si vous aviez l'audace
» De plus me cajoler.

NANETTE.

De plus me cajoler.

IRIS.

Vous pourriez , croyez-moi , sur la place,

NANETTE.

Vous pourriez , croyez-moi , sur la place,

IRIS.

(Joins pour mieux le troubler
Le geste à la menace)
Trouver à qui parler.

NANETTE.

Trouver à qui parler ,
A qui parler.

LUCAS.

Est-ce par badinage
Ou pour me désoler ?

IRIS.

C'est un propos fort sage,
On veut vous exiler.

LUCAS.

Soit. Mais apprenez-donc qu'à mon age ,
Des rigueurs d'une Amante volage ,
On peut se consoler ,
Je vais dans le village
Chercher à qui parler. *bir.*

S C E N E V I.

IRIS , CLIMENE , LISETTE , NANETTE.

NANETTE.

AIR : *Des Bergers du Hameau,*

DES Bergers de ce hameau
Je le croyois le plus tendre ,
Et s'il m'avoit fait entendre
Qu'il m'aimeroit jusqu'au tombeau ,
J'étois encore assez bonne
Pour suivre à l'instant ses pas ,
Mais mon cœur ne regrette pas
Un ingrat qui m'abandonne.

LES QUATRE ENSEMBLE.

AIR : *Dans cet heureux asyle.*

Dans cet heureux asyle ,
Tout nous promet un sort tranquille ;

300 *Les quatre Coins,*

Sans craindre aucunes loix
D'un sexe indocile ;
Courons à la fois
Là-bas en tapinois ,
Cueillir , cueillir la noisette aux bois.

IRIS.

Nous reviendrons par quelque jeu novice ,
Disputer en malice
Au gré du caprice ,
A l'amour rusé.
Il sera , s'il faut qu'il s'y glisse ,
Bien déguisé.

Dans cet heureux asyle , &c.

SCENE VII.

L'AMOUR , *seul.*

(Pendant le dernier couplet , il doit être dans le
fond de la Scene.)

AIR : Prenez votre mufette.

DANS tous les lieux où je vois
Le beau sexe en fuite ;
Sur ce gibier-là je crois
Ma chasse licite ;
D'autres le courraient ma foi ,

Je l'attends au gîte, moi,
Je l'attends au gîte.
Mais voici nos amoureux,
Chacun d'eux s'afflige,
Il faut qu'en ce siècle affreux
Mon art les dirige;
Un Amant de bonne foi
Est un prodige pour moi,
Est un vrai prodige.

SCENE VIII.

BLAISE, ALAIN, COLIN, LUCAS,
ET L'AMOUR.

(L'Amour se retire dans le bosquet pendant les
premiers Couplets.)

BLAISE, COLIN et LUCAS.

AIR: Ab! cessez, cessez mon pere.

C'EST la faute de la tienne,
Je te le dis franchement;
Non, jamais, jamais la mienne
N'eût chagriné son Amant.
Du pouvoir qu'elle a sur elle,
Iris abuse en ce jour;
Est-ce à l'amitié fidele

302 *Les quatre Coins ,*

A nuire au sincere amour ?
C'est la faute , &c.

ALAIN.

AIR : *Accompagné de plusieurs autres.*

Croyez-moi sans chercher à fond
L'auteur d'un pareil abandon ,
Pour ramener chacun la nôtre ,
Trouvons bien plutôt les moyens....
En fait de caprice , je tiens
Que toute femme en vaut une autre.

L'AMOUR.

AIR : *Mes bons amis.*

Mes bons-amis , je puis vous enseigner
Un Dieu qui fera votre affaire ;
Et ce Dieu là , de vous le désigner
Je ne crois pas fort nécessaire ,
Suffit qu'il est
Au fait
Du noir souci
Qu'ici
Vient de vous causer à la ronde ,
Ce beau sexe innocent ,
Charmant ,
Doux , sensible , accompli ,
Poli ,
Qui fait enrager le pauvre monde.

BLAISE et ALAIN.

Ah ! le bon tour.
Quoi , vous seriez l'amour !

Opéra Comique. 303

COLIN et LUCAS.

Prouvez-nous ça par des merveilles.

L'AMOUR.

C'est m'insulter
Que de solliciter,
A l'instant des preuves pareilles.
Mais je m'envais
Exprès.
(Je suis au fond
Trop bon,)
Pour vous en donner de réelles,
Dans vos cœurs pétulans,
Brûlans,
Faire naître un dédain
Soudain,
Qui vous fera haïr vos belles.

BLAISE et ALAIN.

Oh ! ventre-bleu,
Monsieur le petit Dieu,
Que ce propos n'ait pas de suites.

COLIN et LUCAS.

N'en faites rien,
Et si vous voulez bien
Nous protéger comme vous dites.

ENSEMBLE.

Vengez-nous,
Par vos coups,
Du mépris
Et des ris

304 *Les quatre Coins,*

De ces méchantes adorables ;

Jetiez leur tout d'abord

Un sort

Qui leur prouvant d'accord

Leur tort ,

Nous les ramene favorables.

L'AMOUR.

AIR : *De la Baronne.*

(*Il leur donne son arc et ses flèches.*

Prenez ce gage ,

Et cachez-vous tous près d'ici ,

De leur amitié je m'engage

A vous donner pour celui-ci

Chacun un gage.

BLAISE et ALAIN.

AIR : *L'Amour galant , c'est son usage.*

Quoi ! vous abandonnez vos armes.

L'AMOUR.

La ruse me sert mieux souvent.

COLIN et LUCAS.

Vous allez donc par quelques charmes....

L'AMOUR.

Sauvez-vous , car on les entend.

ALAIN et BLAISE.

D'Iris sur-tout craignez l'adresse.

COLIN et LUCAS.

Toutes quatre ont de la finesse.

L'AMOUR.

On en auroit cent à tromper,
Que j'en ferais mon affaire;
J'ai l'air enfant, mais pour duper
Messieurs.... à moi le pere.

SCENE IX.

L'AMOUR, *seul.*

AIR: *Tandis que tout sommeille.*

AU fond de ce bocage
Mettons-nous à l'écart,
Étendons au hasard
Nos bras sur ce feuillage,
Et d'un dormeur, à force d'art.
Offrons leur bien l'image,
Elles approchent de ces lieux,
Dieux, quels minois délicieux!
Pour fermer à présent les yeux,
Qu'il me faut de courage!

S C E N E X.

IRIS , CLIMENE , LISETTE , NANETTE ,
L'AMOUR , *couché dans le bosquet , feignant
de dormir.*

IRIS.

AIR : *Des Fleurettes.*

A cueillir la noisette
Trouves-tu du plaisir ?

CLIMENE.

Les filles en cachette,
Aiment bien ce loisir.

LISETTE.

Il faut donc que je sois buse ,
Pendant que j'en cueille hélas !
Je me demande tout bas ,
Si je m'amuse.

NANETTE, à Iris.

Il faut que tu pardonnes
Un soupir inquiet ,
Je les trouvois si bonnes ,
Quand Lucas les cueilloit.

IRIS.

Nous nous y ferons ma chère ;
Sur ce gazon à l'écart ,

Opéra Comique. 307

Cherchons quelque jeu gaillard
Pour nous distraire.

CLIMÈNE.

AIR : Dans les prisons de Nantes.

Colin maillard est drôle.

LES TROIS AUTRES.

Ah ! ah !

Pour si peu que nous sommes là,

Long-tems jouera le rôle

Celle qui le sera.

NANETTE.

La main chaude est jolie.

LES TROIS AUTRES.

Ah ! ah !

Peut-on proposer ce jeu là ?

A tout-coup je parie

Qu'on se devinera.

LISETTE.

Le corbillon engage :

LES TROIS AUTRES.

Ah ! ah !

Peut-on proposer ce jeu là ?

Quant on n'a pas l'usage,

On est vite à *quia*.

IRIS.

Pour les Quatre Coins passe.

LES TROIS AUTRES.

Ah ! ah !

Peut-on proposer ce jeu là ?

308 *Les quatre Coins,*

Et la cinquieme place ,
Qui donc la remplira ?

IRIS.

AIR , *De l'Audanté de la Roziere.*

Mais quoi ,
Je voi
Sous ce verd feuillage
Certain enfant
Intéressant ;
Sans doute il est
Du prochain village ,
Car en effet ,
Qui le connoît ?

Puisqu'il nous manque un personnage
Admettons-le en attendant ,
L'innocence est sur son visage ,
Et son âge
Nous dégage
Du serment ,
Que nous avons fait prudemment.

ENSEMBLE.

Oui , son âge , &c.

LISETTE.

AIR : *De son lan la , landerirette.*

Je ne sais quoi me conseille
De lui marcher sur le pied.

IRIS.

Mon idée étoit pareille.

NANETTE, à part.

S'il en étoit estropié.

LISETTE.

Arrêtons-nous.... quoiqu'il sommeille,
Vois comme il a l'air éveillé !

NANETTE.

Je ne sais quoi me conseille
De l'embrasser d'amitié,
C'est un enfant ,

IRIS.

A merveille.

NANETTE.

Mais mon cœur a pétillé,
Arrêtons-nous.... quoiqu'il sommeille,
Vois comme il a l'air éveillé.

IRIS.

Je ne sais quoi me conseille ,
En fut-il contrarié ;
D'aller lui pincer l'oreille ,
Mais le drôle a sourcillé ,
Arrêtons-nous.... quoiqu'il sommeille ,
Vois comme il a l'air éveillé.

CLIMÈNE.

Sur lui d'une ardeur pareille ,
Faisons du haut des rosiers ,
Cheoir une grêle vermeille ,
De boutons éparpillés ;
Eh ! mais vraiment quoiqu'il sommeille !
Il a les yeux bien éveillés.

310 *Les quatre Coins,*

L'AMOUR.

AIR : *La rose et le bouton.*

Moment délicieux,
Dans ces beaux lieux,
Que mon réveil est agréable !

LES QUATRE BERGERES.
Oh ! point de compliment.

L'AMOUR.

Sincèrement
Le groupe est adorable.

LES QUATRE BERGERES.
Cessez, ou nous nous fâchons.

L'AMOUR.

Je trouve aimables tendrons,
Je le répète,
La rose et les boutons
Qu'on me jette,
Moins frais
Que vos attraits.

IRIS.

AIR : *Pour une fois.*

Fuyons puisqu'il nous promène,
Par ce langoureux propos.

L'AMOUR.

Ma foi que rien ne vous gêne,
Courez par monts et par vaux,
(*Il se recouche.*)

Ce n'étoit pas pourtant la peine
De me troubler dans mon repos.

Opéra Comique. 311

IRIS.

AIR: *Tarare ponpon.*

Quel nouvel embarras ,
Il dort encor je gage.

L'AMOUR.

Et si je ne dors pas ,
Que voulez-vous hélas ?

IRIS.

Jouer....

L'AMOUR.

Sous ce feuillage.

IRIS.

Non , s'il vous plaît, dehors ,
Sous les yeux du village ,

L'AMOUR.

Je dors.

IRIS.

Quoi , presque entre nos bras ,
Vous dormez , malhonnête ?

L'AMOUR.

Et si je ne dors pas ,
Que voulez-vous , hélas !

IRIS.

Jouer

L'AMOUR.

En tête-à-tête ?

IRIS.

Oh ! nous craignons les sorts ,
Qu'un jeu commun s'apprête.

L'AMOUR.

Je dors.

312 *Les quatre Coins ,*

LES QUATRE BERGERES.

N'êtes vous donc pas las
D'un sommeil si tenace ?

L'AMOUR.

Et si je ne dors pas ,
Que voulez-vous hélas !

IRIS.

Jouer

L'AMOUR.

Si l'on embrasse

Je serai des plus forts

LES QUATRE BERGERES.

Des baisers ! l'on s'en passe.

L'AMOUR.

Je dors.

IRIS.

AIR : Zon , zon , zon , Lisette.

Puisqu'il se fait prier ,
Gardons-nous d'en rabattre ,
De branches de Rosier

Armons-nous toutes quatre ,

C'est un surnois

A qui , sans nous débattre ,

Il faut je crois ,

Appliquer sur les doigts.

(Elles s'arment toutes les quatre de branches de Rosier.)

L'AMOUR , les mains jointes.

AIR : Un enfant plein de charmes.

D'où vient cette menace ,

Et pourquoi vous fâcher ,

Mettez-vous

Mettez-vous à ma place,

AI-je été vous chercher?

Punit-on des malices

Par tant de cruauté,

Passez-moi mes caprices,

Maman m'a trop gâté.

N A N E T T E.

Son désespoir me tue.

C L I M E N E.

Son ton me radoucit.

L I S E T T E.

Je me sens toute émue.

I R I S.

Je crois qu'il m'attendrit.

N A N E T T E.

C'est un enfant sensible

Qu'on prend par des douceurs;

Que son front plus paisible,

Soit orné de ces fleurs.

L' A M O U R.

C'est être aussi trop bonnes,

Vous me faites rougir,

En m'offrant des couronnes,

Que je dois vous offrir.

Quatre belles personnes

Ici me font la cour;

Une de moins. . . friponnes,

Je me croirois l'amour.

L E S Q U A T R E B E R G E R E S.

A I R : *Je suis oculiste moi.*

Aux Quatre Coins. . .

Tome II.

D d

314 *Les quatre Coins,*

L'AMOUR.

Tout à votre service.

(à part.)

Je vais bien les mener.

IRIS, à ses Compagnes.

Nous n'aurons point, c'est un Jeu d'exercice,
De gages à donner.

L'AMOUR, à part.

A cette loi

Je ne saurois me rendre,

Et je compte en prendre

moi,

Et je compte en prendre.

CLIMENE.

AIR : Il étoit un Oiseau gris.

Je choisis cet alisier.

NANETTE.

Moi, ce Rosier.

LISSETTE.

Tout près de ce chêne épais,

Moi je me mets.

IRIS.

Sous cet orme plus long-tems

Moi je l'attends.

L'AMOUR.

Et moi je reste au milieu.

TOUTES.

C'est bien le jeu.

LES QUATRE BERGÈRES.

Venez par ici, venez donc,

Opéra Comique. 315

Changez avec moi sans façon,
Exercez vos jambes, petit garçon.

CLIMENE.

Mais vous me serrez la main,
Petit coquin.

LISETTE.

Non, sur moi n'espérez pas
Avoir le pas.

NANETTE.

Vous vous croyez à l'affut,
Je suis au but.

L'AMOUR.

Reposons-nous un moment,
Je suis content.

LES QUATRE BERGERES.

Venez par ici; venez donc,
Changez avec moi sans façon,
Exercez vos jambes, petit garçon.

L'AMOUR.

A Climene, à son insçu,

J'ai déjà su

Escamoter bel et beau

Petit anneau.

Lise est aussi sans rubans,

Nanon, sans gants;

Mais à l'espigle d'Iris

Je n'ai rien pris.

LES QUATRE BERGERES.

Venez par ici, &c.

D d ij

316 *Les quatre Coins,*

IRIS.

AIR: *Qu'on me baise.*

Mais il cesse,
Quelle paresse.

L'AMOUR.

Qu'avec adresse
J'ai rempli mon tems !
Ah ! de grace !
Qu'on me le passe,
Le jeu me lasse,
Et je m'en défends.

IRIS.

Rendez-moi
Ma houlette,
Eh quoi ?

L'AMOUR.

Non, désormais elle est à moi.

NANETTE.

Et moi, je cherche en vain mes gants.

CLIMÈNE.

C'est mon anneau, Lisette,
Qui m'inquiète.

LISETTE.

Vois-tu, Nanette,
Il a mes rubans.

IRIS.

C'est un drôle
Sur ma parole ;
Mais comme il vole,
Le méchant enfant.

ENSEMBLE.

Quelle audace ,
Il nous menace ;
Ah ! que sera-ce
Quand il sera grand ?

AIR : *Du fleuve de l'oubli.*

Ameutons le village
Pour lui faire frayeur ,
Au voleur.

L'AMOUR.

A quoi bon ce tapage ?

LES QUATRE BERGERES.

Pour nos effets j'ai peur ,
Au voleur ;

Celui qui sut bien les prendre ,
Est capable , en honneur ,
D'en revendre.

L'AMOUR.

Vous l'avez dit , d'en revendre.

AIR : *L'Amour est un chien de vaurien.*

Je sais que je suis un vaurien ,
Mais ce que j'ai je le tiens bien ;

Par un travail extrême
J'ai su vous le ravir ,
Croyez que souvent même
J'attrapé sans courir.

IRIS.

AIR : *Ici nous faisons la fête des bonnet gens.*

Avec ce subterfuge
Ne pense pas nous gagner ,

Ici devant le Juge
Nous t'allons faire assigner.

L'AMOUR.

Je vous donne ma parole,
Mes chers et mes beaux enfans,
Que ce qu'aux filles je vole,
Jamais je ne le rends.

AIR : *Ah ! qu'en dira ma mere.*

La nuit approché, adieu, bon soir.

LES QUATRE BERGERES.

Le téméraire !

CLIMENE.

Ma bague reste en son pouvoir.

IRIS.

Ma houlette est en son pouvoir.

LISETTE.

Mes rubans sont en son pouvoir.

NANETTE.

Quoi ! mes gants sont en son pouvoir.

LES QUATRE BERGERES.

Si je rentre sans les ravoir,

Ah ! qu'en dira ma mere.

IRIS.

Au lieu de nous plaindre, il faut voir.

Ce qui nous reste à faire ;

Poursuivons-le, sans nul retard,

Dans la bruyere.

LES QUATRE BERGERES.

Le drôle, en faisant maint écart,

Va nous mettre bien en retard ;

Ah ! qu'en dira ma mere ;

N'importe, à ce petit pendar
Faisons toutes la guerre.

L'AMOUR.

Je brave à présent leur courroux.

CLIMÈNE, à Iris.

Et mais ma chère,

Le voilà là tout près de vous.

IRIS.

Il faut qu'il meure sous nos coups,

L'AMOUR.

Ah ! qu'en dira ma mère.

LES QUATRE BERGERES.

A ! traître ! à chacune de nous,

Tu vas avoir à faire.

L'AMOUR.

AIR: Du Confiteor.

Vous me fouillez ; de bonne foi,

Pourquoi me faire cette injure ?

Je n'ai plus rien, plus rien sur moi.

SCENE XI et dernière.

Les précédens, ALAIN, BLAISE, COLIN,
LUCAS.

L'AMOUR, montrant les quatre Amoureux qui
péroissent.

Tous cinq en commun, je vous jure. *bis.*
Nous avons droit à vos fureurs.
Les récéleurs font les voleurs *bis.*

LES QUATRE BERGERS.

Sa présence nous garantit
Le succès de notre demande.

L'AMOUR.

Quoique je sois le plus petit,
C'est moi qui mène ici la bande, *bis.*
Mais en faveur des récéleurs.
Pardonnez au chef des voleurs. *bis.*

LES QUATRE BERGERS.

AIR : L'Amour pour embellir Cythere.

Nous sommes prêts à tout vous rendre,
Si vous nous rendez votre cœur,

L'AMOUR.

Quoi, vous refusez en honneur
La loi d'un échange aussi tendre :
Les délais sont hors de saison,
Voici ma dernière raison.

(Il prend son arc des mains d'Alain, et se met en
posture de lancer un trait.)

Opéra Comique. 321

LES QUATRE BERGERES.

AIR : *Suson fermoit son cœur.*

Ton nom ?

L'AMOUR.

L'Amour.

LES BERGERES.

L'Amour.

Ah ! grand Dieu , quel prodige,

L'AMOUR.

Cédez à votre tour ,

C'est moi qui l'exige.

LES QUATRE BERGERES.

Faisons-nous bien ,

Je n'en sais rien ;

Mais le moyen

De se défendre

Quand l'arrêt part

D'un Dieu si tendre ,

On n'en appelle nulle part.

L'AMOUR.

AIR : *La jeune Iris.*

Quand tu rendras cette bague à Climene ,

Blaise il faudra qu'elle t'offre sa main ;

L'espiegle Iris a besoin qu'on la mène ,

Et sa houlette arme le jeune Alain ;

Pour captiver la naïve Lisette ,

Il te suffit , Colin , de ses rubans ;

Et vous Lucas qui choisissez Nanette ,

Graces à moi vous en avez les gants.

(*Les Bergers et Bergères du Village se réunissent
pour former un Ballet.*)

VAUDEVILLE.

AIR : *J'ai vu la Meuniere.*

L'AMOUR.

Vous n'avez plus besoin vraiment
De mon ministere :
Je pars pour Cythere à l'instant,
Dans ma voiture qui descend....

LES BERGERS et BERGERES, *avec
exclamation, et en regardant descendre le char
de l'Amour, surmonté d'un globe qui représente
l'Univess.*

C'est une maniere
De ballon volant !

L'AMOUR.

Ce char là, c'est tout bonnement
Le char de ma mere ;
Mais, à la mode d'à-présent,
Il est plus léger que le vent.

ENSEMBLE.

Eh ! vive la maniere
Du ballon volant !

L'AMOUR.

On a renvoyé brusquement.
Droit à leur voliere.

Opéra Comique.

323

Ces tourtereaux qui bêtement
Le conduisoient en roucoulant.

ENSEMBLE.

Eh ! vive la maniere , &c.

L'AMOUR.

Réduit ici tragiquement,
Ce globe est la terre ;
Jour et nuit grace à mon talent ,
L'air inflammable s'y répand.

ENSEMBLE

Eh ! vive la maniere , &c.

L'AMOUR.

J'ai pour aide un Dieu fort prudent ,
C'est l'Hymen , mon frere ;
Et nous soufflons conjointement
Un feu de paille assez souvent !

ENSEMBLE.

Eh ! vive la maniere , &c.

L'AMOUR.

Au surplus ce globe charmant
Que ma flamme éclaire ,
Ne s'est élevé du néant ,
Et ne se soutient qu'en aimant.

ENSEMBLE.

Eh ! vive la maniere , &c.

324 Les quatre Coins, &c.

L'AMOUR.

Sans moi ; si l'Hymen un moment
Prétendoit tout faire ,
Vous le verriez , en déclinant ,
Tomber , hélas ! tout doucement.

ENSEMBLE.

Eh ! vive la manière , &c.



FIN.